

“AVANT toi venir Yeykwana, nous avoir beaucoup douleur, beaucoup morts, me dit Anchu. Quand toi ici personne mourir, personne avoir mal. Toi rester.

—Non, Anchu. Je dois partir, lui répliquai-je.

—Toi rester !” Le ton se faisait plus ferme, tandis que le sauvage me fixait, impassible.

J’é souffrais en regardant Anchu. Tout le côté gauche de son visage avait été brûlé alors que, tout petit, il était tombé dans un brasier. L’œil gauche avait déserté son orbite, ne laissant que des muscles qu’on voyait se tendre lorsque l’autre œil tournait.

Anchu était le Chef, un grand homme parmi ses 100 Indiens Yeykwana. Lui et son peuple vivaient dans la jungle du Venezuela tout comme le faisaient leurs ancêtres il y a

d’équipe, mais, au jeu, la balle me surprenait toujours en train de tirer sur mes socquettes ou de pousser la mèche de cheveux qui m’obstruait la vue. Et voilà que je me trouvais maintenant virtuellement l’esclave d’une poignée de sauvages, en plein cœur d’une région inexplorée. Comment étais-je passée du Drew Seminary à ceci ?

J’étais en Italie en 1951 lorsqu’un ami, le comte Enrico Middleton-Bentivoglio, m’invita à me joindre à une expédition qui allait prospecter le diamant dans la jungle du Venezuela. Les chasseurs de diamants forment un groupe international; ils vivent durant des mois une existence rude, laissés à eux-mêmes, dans la brousse, n’en sortant que pour aller écouler leurs trouvailles dans de branlantes villes champignons où ils dilapident d’ailleurs leur argent sitôt encaissé en faisant la bombe. Ils conservent juste ce qu’il faut de fonds pour mettre sur pied un autre voyage dans la jungle. Ces recher-

“Une tribu sauvage m’a gardée captive durant quatre mois”



Une jeune
Américaine
raconte son odyssée
dans la jungle
du Venezuela

des siècles, cultivant le manioc et chassant le gibier avec des flèches. S’ils étaient malades, ils souffraient dans l’attente de la mort, sans le moindre secours médical. Mais ma venue devait changer quelque chose à leur vieux mode d’existence. Dans ma chasse aux diamants, j’avais apporté des médicaments en grande quantité. Il n’était donc plus question qu’Anchu me laissât partir, car il craignait que la maladie ne vînt à nouveau frapper ses gens.

“Je n’ai presque plus de médicaments”, lui dis-je, mentant.

Mais Anchu n’en crut rien.

“Beaucoup médecine encore, dit-il. Quand plus médecine, toi rester quand même. Toi arracher dents, coudre blessures.

—Non, je dois partir, lui répétai-je. Si vous nous retenez, mes amis viendront à notre recherche.”

Un sourire matois éclaira son visage : “Eux pas trouver toi dans jungle.”

Cela semblait impossible, ridicule, mais je dus me rendre à l’évidence : Anchu me tenait prisonnière. J’en fus estomaquée. Comme je réfléchissais à mon sort tout le reste du jour, ma situation m’apparut aussi ridicule que sinistre. Je vivais de ces moments où on se pose la question : “Qu’est-ce que je suis venue foutre ici ?”

Née et élevée à New York, j’avais pris mes grades au Drew Seminary pour jeunes filles et étudié plus tard à Cornell. Le mot “athlète” ne m’a jamais décrite; à l’école et aux camps de vacances, non seulement je manquais totalement d’esprit

ches exercent une telle fascination que je ne résistai jamais par la suite à l’envie de retourner en expédition.

C’est au cours d’un second voyage au Venezuela que je rencontrai Anchu, qui savait juste assez d’espagnol pour pouvoir lier amitié avec nous; cependant, ce n’est que lorsque je mis sur pied ma propre expédition en 1958 qu’il me déclara connaître une région fort éloignée, bien à l’ouest de toute région déjà connue d’exploration du diamant, où on pouvait trouver ces pierres sur les rives des cours d’eau. Il avait tenu ce lieu secret pour éviter qu’un lot de prospecteurs n’envahissent son domaine, qu’il me réservait. A cette époque, il me fut impossible d’organiser le voyage. L’an dernier, accompagnée du photographe newyorkais Ernest Nukanen et de deux Yougoslaves, je me rendis au port de Ciudad Bolivar,

(suite à la page 2)

LE PETIT JOURNAL

au service du public

Semaine du 3 novembre 1963

"J'étais devenue, bien malgré moi, médecin-chirurgien"

(suite de la première page)

sur la rivière Orinoco, où je rencontrai un vieil ami : André Ladeuze, un Belge qui prospectait le diamant depuis 11 ans dans le pays. Il accepta de venir avec nous.

Une embarcation à moteur nous amena vers le sud, en plein cœur de la brousse épaisse; chaque pouce du Beechcraft était occupé par des caisses de provisions; en trois voyages, nous avons transporté **une tonne et demie** d'équipement et d'approvisionnement, depuis les spaghetti, lait en poudre, thé, jusqu'aux médicaments précieusement mis "en conserve" dans des boîtes de fer-blanc. Dix ans auparavant, à mon premier voyage en jungle, un des Indiens du groupe avait eu le crâne fracassé par une branche d'arbre; mes collègues étant, l'un caché derrière un arbre, l'autre malade, je dus m'improviser médecin. Avec une aiguille rouillée, je cousus le cuir chevelu du blessé et lui administrai une injection (ma première) de pénicilline. L'homme survécut...

Ce jour-là, j'ai découvert que d'apporter le soulagement aux peines d'autrui me donnait un incroyable sentiment de

chaque arbre; cependant, ce sens exagéré du danger peut être utile en nous inclinant à être toujours en alerte. Le sol regorge d'ennemis : serpents, scorpions, fourmis, chenilles venimeuses. Un jour, dans un sentier, j'aperçus un reptile brun et orangé, de 12 pieds, enroulé sur lui-même, prêt à bondir sur moi. Je restai figée sur place pendant qu'un de mes compagnons s'approcha lentement de la bête et lui coupa la tête avec sa machette.

Fait étrange, jamais les indigènes ne me sont apparus dangereux pour moi en tant que femme. J'ai eu des propositions de la plupart des mâles que je rencontrais, depuis le garçonnet de 10 ans jusqu'aux vieux sages. Mais tous acceptaient gentiment mon refus lorsque, après m'avoir fait "un petit dessin" de leurs mains, je leur disais "non" en souriant. Jamais personne ne m'en a gardé rancune.

Durant les quelques jours qui s'écoulaient entre les expéditions, je dus faire face à un cas médical qui requerrait plus que des injections et des médicaments. A la tombée du jour, Anchu m'amena un indigène nommé Whutana dont le crâne était largement ouvert. Pendant que son chef m'expliquait en détail comment était arrivé l'accident, Whutana se tenait debout, silencieux, le sang ruisselant dans sa figure. Le discours d'Anchu terminé, je me mis à l'œuvre. J'essayai le sang et pus voir l'ossature blanche du crâne de l'homme. J'aspergeai la blessure de novocaïne, à l'aide d'une aiguille hypodermique, et commençai à recoudre les lèvres de la plaie. Utilisant une pince, je ramena les chairs que je cousais, pendant que Whutana cherchait un soutien en s'agrippant à mes jambes. Les mouches tourbillonnaient autour de la plaie. Les autres indigènes m'entouraient, jasant et riant, amusés de mon embarras. Vint un moment où Whutana m'avoua qu'il n'en pouvait plus; je collai alors le reste de la plaie à l'aide d'un sparadrap que je recouvris d'onguent terramycine.



Ci-contre, à gauche, le grand chef Anchu qui a su offrir les services médicaux à sa tribu de si originale façon. Ci-dessus, des membres d'une tribu voisine, venus visiter les Indiens Yeykwana, se sont moqués des demandes de secours des deux captifs.

C'est bien malgré lui que André Ladeuze, un prospecteur belge qui fouillait les rives des cours d'eau du Venezuela, s'est trouvé mêlé à la suite de mésaventures de Jean. Il a ici en main un magnifique perroquet au brillant plumage rouge et bleu, espèce qui abonde dans la région.



récompense. Depuis lors, j'apporte toujours avec moi autant de médicaments que possible, la plupart m'étant d'ailleurs offerts gratuitement par une compagnie de produits pharmaceutiques. Et avec les années, les indigènes ont pris l'habitude de recourir à moi pour toutes sortes de problèmes médicaux. Pas besoin d'avoir son M.D. pour pratiquer la médecine en brousse !

Je trouvai Anchu dans son village, en aval de la rivière, et lui rappelai sa promesse concernant les diamants. Il vint avec nous. Mais, bientôt, Nukanen étant tombé malade, les deux Yougoslaves le ramenèrent à Ciudad Bolívar et je continuai la chasse avec André. Nous remontâmes la rivière Nerevari, dans deux canots creusés dans des troncs d'arbres que dirigeaient tour à tour quatre pagayeurs indigènes. Ce cours d'eau est plein d'embûches et large de 100 verges sur une bonne distance. Puis, à mesure que nous avançons, la jungle nous resserrait. En certains endroits, des arbres hauts de 200 pieds, couverts de lourdes vignes pendantes, transformaient la jungle en une vaste cathédrale. Nous entendions, durant le jour, les cris des aras et des perroquets au brillant plumage rouge et bleu. Le soir, lorsque nous faisons halte le long de la rivière, nous mangions ces aras, coriaces et fibreux. Notre mets principal était la cassave, galette faite de racines de manioc. Il nous arrivait de déjeuner de crocodile. Les indigènes dévorent toutes les parties du crocodile, mais nous nous contentons de la queue que nous tranchions comme le pain. Sa chair est blanche et — si le crocodile est assez jeune — tendre comme celle du homard.

Nous n'oublions jamais que, même calme, la jungle est toujours dangereuse. Vous pouvez à peine voir le ciel et les étoiles à travers la voûte verte; les murs serrés des arbres étouffent les bruits à plus de quelques verges. On s'y perd avec une facilité incroyable ! Dès mon premier voyage j'ai surmonté ce sentiment que des yeux me guettaient derrière

Après une injection de pénicilline, je le laissai reposer. J'avais travaillé plusieurs heures. Je l'installai dans un hamac et demeurai sans bouger durant environ 20 minutes. Puis je me laissai aller à pleurer...

C'est en juin que nous atteignîmes la rivière Canaku, où nous devions trouver les diamants d'Anchu. En fait, cette rivière n'était qu'un ruisseau de quatre à cinq pieds de large. Comme nous marchions dans le lit étroit et encaissé de la rivière, nous vîmes des miroitements sur le mur en falaise. Nous ramassâmes quelques-unes des pierres qui brillaient sous l'eau. La vérité nous désenchantait : il ne s'agissait que de cristal de roche !

"Ils sont sans valeur", déclarai-je à Anchu. Il me regarda puis éclata d'un rire fou, sauvage. C'était sa façon à lui de se protéger des reproches. J'essayai en vain de briser ce mur de rires. Au même moment, le firmament gris s'ouvrit pour nous asperger royalement. En plein ce que je craignais : la saison des pluies commençait. En l'espace de 15 minutes, notre expédition était condamnée; nous devions revenir sur nos pas, sans diamants, et sous une pluie torrentielle.

De retour à notre camp temporaire, Anchu nous avertit qu'il devait retourner vers les siens qui le réclamaient. Et, après nous avoir recruté des pagayeurs indigènes, il nous quitta. André et moi cherchâmes encore des diamants pendant une autre semaine, mais le cœur n'y était plus. J'étais déçue, fatiguée, et je souffrais d'une infection à un pied. Il ne nous restait plus qu'à revenir au village d'Anchu. Ce dernier nous conduirait hors de la jungle. A notre arrivée chez Anchu, une semaine plus tard, nous nous aperçûmes que les indigènes bâtissaient un nouveau village à quelque dix minutes de marche à l'intérieur de la brousse. Anchu nous expliqua simplement que le village serait plus à l'épreuve des inondations. Je lui exprimai notre désir de partir immédiatement.

(suite à la page 3)

(suite de la page 2)

"Nous devons finir maison avant, me dit-il.

—Combien de temps cela vous prendra-t-il ? demandai-je.

—Cinq jours."

Deux semaines s'écoulèrent sans que les maisons soient terminées. Les indigènes travaillaient lentement et sans directives. Un jour, ils décidaient d'aller pêcher; un autre, c'était la chasse qui les attirait. Il leur arrivait aussi de passer des journées entières à flâner. Quant à Anchu, il passait son temps à changer d'idée sur le genre d'habitations qu'il voulait. D'abord, ce n'était qu'un toit, puis il voulut des murs.

"Nous ne pouvons attendre que vous ayez construit des murs, lui dis-je.

—Nous bâtir murs", répliqua Anchu.

Lentement, péniblement, ils érigèrent des murs de boue séchée.

Un jour, timide comme un enfant, Anchu me déclara : "Toi avoir maison aussi.

—Nous n'en avons pas besoin, lui dis-je, en faisant des efforts suprêmes pour cacher ma colère. Nous quittons la jungle. Vous devez nous ramener."

Anchu garda le silence. Il semblait vraiment désappointé; il avait cru me faire plaisir en me préparant cette surprise. Il ne tint cependant pas tellement compte de ma réaction, puisque le lendemain la construction de la hutte se continuait, tout près de la sienne.

Je savais depuis longtemps que Anchu m'admirait, en plus de respecter le pouvoir de mes médicaments. Un jour que nous étions assis sur des roches, près de l'eau, il me déclara qu'il me voulait dans sa maison, avec lui. C'était plus qu'une proposition, c'était une demande de mariage, en bonne et due forme. **No comprendo**, lui dis-je. Bien qu'il fût convaincu que je l'avais compris, il laissa tomber le sujet et n'en reparla jamais plus.

André et moi-même étions parfaitement libres d'aller et venir dans le village. Les indigènes continuaient à recourir à mes services pour leurs blessures et leurs fièvres. Ils m'amènèrent un jour un cas qui, aujourd'hui encore, me donne des cauchemars. Un jeune homme, qui coupait des palmes dans la jungle pour en recouvrir les toits des nouvelles huttes, avait marché sur sa machette et s'était coupé le gros orteil jusqu'à l'os. L'accident s'était produit à trois jours de marche en aval de la rivière. Avant de me le confier, ses compagnons avaient tant bien que mal enveloppé son orteil dans du "cellophane", croyant que ce produit représentait la civilisation et que cette dernière possédait un grand pouvoir guérissant. Le résultat fut qu'à son arrivée chez moi, l'homme avait l'orteil en putréfaction. La gangrène s'y était mise : le pied et la cheville étaient enflés et brillants comme un gant de caoutchouc rempli d'eau.

La première fois que je vis le jeune homme, il était étendu dans sa maison, son pied reposant dans une courroie accrochée au comble. L'odeur dans la hutte était suffocante. Je le fis transporter à l'extérieur par Anchu et étendre sur une grosse bûche. Puis, tandis qu'un autre indigène tenait ma lampe de poche, je commençai à gratter la partie gangreneuse avec mon couteau de chasse. Je tentai d'anesthésier l'orteil en y vaporisant du chlorure d'éthyle, mais le garçon continuait à se tordre de douleur. Une artère éclata, éclaboussant de sang mes cheveux et mes vêtements; j'appliquai un tourniquet. Je continuai à gratter aussi bien que je le pouvais. Mais vous ne pouvez faire ça indéfiniment, sur de la chair vive. Je soignai la plaie avec de la terramycine et lui injectai de la pénicilline.

Je restai éveillée une bonne partie de la nuit. Je savais que, lorsque la gangrène devient trop sérieuse, il faut amputer. Toute la nuit, les mots amputation, gangrène, amputation me tournaient dans la tête. Je me suis dit : si la gangrène continue demain, je devrai lui amputer l'orteil. Si j'attends, je risque d'avoir à amputer le pied; un plus grand délai encore peut me forcer à couper la jambe. Si je retarde trop, l'homme mourra. Enfin, vint l'aube. Je me précipitai vers mon client. Dieu merci, l'enflure avait diminué. Et plus de trace de gangrène !

Quelques jours plus tard, Anchu m'avoua qu'il comptait nous garder indéfiniment. C'est à ce moment seulement que je me suis rendu compte qu'il avait déménagé son village loin de la rivière avec le seul dessein d'empêcher les chercheurs de nous retrouver. A partir de ce jour-là, André et moi n'avions plus qu'une idée : nous évader. Nous avions pensé nous glisser hors du village à la tombée du jour. Nous pourrions atteindre la sortie de la jungle en suivant une petite rivière sinueuse appelée la Savaru. Je l'avais descendue il y avait quelques années, mais je ne me rappelais plus à combien de jours en aval elle se trouvait. Je n'étais pas certaine non plus de reconnaître l'affluent qui nous y mènerait. Même là, il y aurait à faire du portage sur plusieurs milles et nous ne pourrions pas tenir.

Il existait un autre moyen : nous saisir de nos deux fusils de chasse et forcer Anchu à nous tirer d'ici. Mais nous ne parviendrions pas à tenir en respect les 100 habitants du village; nous ne pouvions même pas espérer faire marcher à la menace du fusil un petit nombre d'entre eux sur un parcours de plusieurs semaines. Nous comprîmes aussi que jamais les indigènes n'avaient eu l'idée d'user de violence à notre endroit et que ce serait une grave erreur que de leur en fournir l'idée. Le chemin de la liberté, nous devions le trouver en parlementant, en persuadant, en concluant des marchés ou,

au pis aller, en attendant dans l'espoir qu'un secours nous vienne de l'extérieur.

André supportait mal sa captivité. Un jour, il me suggéra soudain :

"Tu dois refuser de leur administrer des médicaments. Si tu cesses de leur être utile, ils se laisseront de nous nourrir et ils nous laisseront partir.

—Comment pourrais-je refuser de soigner un enfant qui souffre ?

—Très aisément, expliqua André. Imagine simplement que tu es là où tu devrais être — sur le chemin de la liberté. Les Indiens se sont tirés d'affaire sans toi avant que tu ne viennes : ils peuvent encore le faire. De toute façon, pourquoi t'en faire pour une poignée de sauvages ? Surtout cette bande d'ingrats ?"

Je pensai sérieusement à ce qu'il venait de me dire et lui promis de refuser le patient suivant. Ce jour-là, j'eus trois personnes à renvoyer : une fille qui souffrait d'une brûlure au bras, une vieille femme qui se plaignait d'un mal de tête, et le fils aîné d'Anchu qui s'était égratigné la joue. Anchu ne se manifesta pas. Le jour qui suivit, personne ne se montra; pour passer le temps, j'essayai d'écrire... puis de lire.

J'étais en grève depuis trois jours lorsque, tard un après-midi, une femme vint me dire qu'un bébé venait de naître. La jeune mère, une infirme, faisait de la fièvre et souffrait de

(suite à la page 4)



Retrouvant la liberté après un séjour de quatre mois chez les Indiens Yeykwana, Jean Liedloff n'est plus la femme robuste qu'elle était à son arrivée dans la brousse vénézuélienne; elle a perdu quarante livres au cours de ses mésaventures.

"J'étais devenue le médecin de la tribu"

(suite de la page 3)

refroidissement; j'accourus chez elle à la hâte. Elle avait une pâleur de cendre et perdait beaucoup de sang. Je lui donnai trois injections de pénicilline le premier jour. Le nouveau-né, une fillette, présentait une infection ombilicale; je nettoyai le nombril, le couvris d'onguent terramycine et fis un bandage. Comme je me relevais, je vis Anchu qui se tenait à la porte de la hutte. Il me sourit, et disparut.

André ne dit mot tout le temps que je soignai la mère de l'enfant, mais dès qu'ils furent mieux, trois jours plus tard, il revint sur le sujet. "Jean, me dit-il, tu dois comprendre que si tu continues à les guérir, ils ne te laisseront jamais partir."

Je promis, une fois de plus, de ne plus traiter aucun indien.

Peu de temps après, un vieillard se présenta qui s'était coupé le pied avec sa hache. Anchu me réclama et je refusai de me rendre auprès du blessé. Anchu encaissa en silence mon refus. Puis il m'annonça: "Il n'y aura plus de cassave."

Je fus renversée. Ni André ni moi n'avions prévu la possibilité qu'Anchu nous accule à la famine. Je n'hésitai plus. Mourir de faim n'aurait rien arrangé, alors je décidai de marcher. J'emplis un sac de plastique de divers médicaments, saisis ma lampe de poche et me rendis auprès du vieillard. André était furieux, mais j'étais secrètement contente de ma décision. Il n'est pas gai d'avoir à refuser des médicaments à quelqu'un qui en a besoin, même si on a de bonnes raisons de l'en priver.

Cependant, tout en soignant les Indiens, je m'affaiblissais. J'avais perdu 40 livres et je ne pouvais les regagner, faute d'appétit. Les aliments que nous donnaient les indigènes étaient mauvais; ils nous nourrissaient de ce qu'ils ne voulaient pas manger eux-mêmes. Nous héritions de la partie de la canne à sucre la plus pauvre en sucre; nous mangions de mauvais ananas, alors qu'ils gardaient les bons pour eux. Nous avions cependant toute la cassave que nous désirions, et nous partagions le peu de viande dont disposaient les villageois. Aucun des Indiens ne nous a témoigné la moindre reconnaissance en nous fournissant un surplus d'aliments. Ce qui se produisait — et j'avais fortement l'impression que c'était le plan d'Anchu — c'est que nous devenions peu à peu les serviteurs de la tribu.

Le seul changement dans ce mode de vie survint lorsque je fus appelée à visiter un homme dont la fièvre atteignait les 104 degrés et qui présentait les symptômes de l'appendicite. Je fis tout ce que je pus pour le prolonger en lui administrant des antibiotiques. J'avertis son père que je devais le transporter à l'hôpital de Ciudad Bolivar, sinon il mourrait.

Je traitais alors, depuis quelque temps, un homme dont le dos s'ornait d'une énorme fistule. Quand on me l'amena, la fistule coulait par une incision qu'un sorcier avait pratiquée à l'aide d'un aiguillon de poisson venimeux. Le malade ne répondait pas au traitement à la pénicilline; une seconde fistule s'était développée. Sa femme me supplia de faire une autre incision, mais je refusai, préférant employer un mode de traitement que je saurais mieux contrôler. Un matin, toutefois, je vis la femme tenant un aiguillon de poisson à la main; elle tentait de rassembler son courage, il lui en fallait pour inciser le dos de son mari. Je décidai d'y voir moi-même, mais en utilisant mon petit couteau de chasse. J'enfonçai le couteau, de plus en plus, la face couverte de sueur, craignant de frapper un point vital. Au bout de quatre heures, j'avais réussi à drainer la fistule; mais cela n'avait servi qu'à ralentir le progrès du mal. Avec ces deux patients sur les bras, je fis comprendre à Anchu que ces deux hommes étaient finis s'il ne nous laissait pas aller.

Je sentis, pour la première fois, une hésitation chez Anchu. Il finit par me dire qu'il nous amènerait hors de la jungle, mais que nous devions attendre que de nouveaux canots soient construits pour entreprendre le voyage. Je le suppliai de faire vite.

Cette nuit-là, nous entendîmes un son étrange qui venait de la maison voisine. C'était la voix d'Anchu; il chantait une mélodie entremêlée du bruit que faisaient les gourdes sèches qu'il secouait avec vigueur. Anchu avait peint sa face et son corps de barres rouges, et décoré son cou de graines bleues et blanches. On avait emmené les deux patients sous son toit, et Anchu suppliait les esprits de les guérir. Il remplissait le rôle du sorcier.

Le bruit saccadé des gourdes et la mélodie se continuèrent nuit et jour durant une semaine. Lorsque Anchu tombait endormi, d'autres indigènes prenaient sa place. André et moi attendions anxieusement le dénouement: si les deux hommes mouraient, notre motif de liberté disparaîtrait avec eux. S'ils guérissaient, il n'y avait plus aucune raison de les amener à l'hôpital. Notre seule chance de salut tenait dans la stabilité de la condition des malades.

C'est justement ce qui s'est produit! A la fin de la semaine, l'homme à la fistule n'était plus que l'ombre de lui-même et son visage n'était plus qu'un masque cireux. Je suppliai Anchu de terminer au plus tôt son grand canot afin de pouvoir partir sans délai. Finalement, quatre mois après notre première tentative d'évasion, la lanterne d'Anchu prit fin, partie à cause de l'état lamentable des malades,

partie à cause du rapport d'un messenger selon lequel un avion faisait cercle au-dessus de la région. Anchu supposa que l'avion avait été lancé à notre recherche et qu'il atterrirait bientôt. Cette nuit-là, il déposa un paquet de cassave à l'entrée de la hutte. Cela signifiait que nous pouvions partir...

Je fis mes adieux à Anchu, le lendemain matin, sur la rive. Il me regarda de son oeil unique et, me montrant du doigt, il dit: "Toi Shirishana", en crachant. C'était là la pire insulte qu'il pût trouver. Shirishana est le nom qu'emploient les Yeykwana pour désigner la tribu voisine, les Sanema, qu'ils tiennent pour des barbares. Je ne répondis pas. Avait-il abandonné son intention de nous retenir? Je le croyais, mais je n'en étais pas convaincue jusqu'à ce que nos trois embarcations, portant nos deux invalides et leurs familles, André, moi et les payeurs, gagnèrent le milieu du courant.

Dans l'après-midi du 12e jour, nous arrivâmes dans un village indien du nom d'Arecuna; tous les habitants étaient vêtus d'habits provenant des magasins et la femme du chef possédait une machine à coudre. Nous avions l'impression d'arriver à Paris!

Le même soir, j'entendis le son d'un moteur hors-bord et vis bientôt la tête blonde du photographe Ernest Nukanen. J'étais tellement saisie que je parvenais à peine à lui parler en anglais, langue que je n'avais pas entendue depuis son départ. Il m'avertit que mes amis de New York l'avaient envoyé me chercher et qu'il disposait d'un équipage de cinq hommes.

Tout devenait facile. Quatre jours plus tard, nous atteignions le village de La Paragua. J'envoyai mes deux patients



Les Indiens Yeykwana sont absolument imprévisibles. Tantôt rieurs, tantôt furieux.

à Ciudad Bolivar en taxi; on opéra le premier pour l'appendicite et tous les deux furent assurés de la guérison. Je m'assis enfin pour dévorer tout le boeuf frais, les oeufs frais et les tomates fraîches que je pouvais trouver.

Il ne m'a pas été facile de faire mes adieux à André. Au moment de son départ, à l'aéroport de Ciudad Bolivar, nous n'osions nous regarder. Il était plus que probable que je ne le verrais jamais plus. Cette pensée nous rendait silencieux...

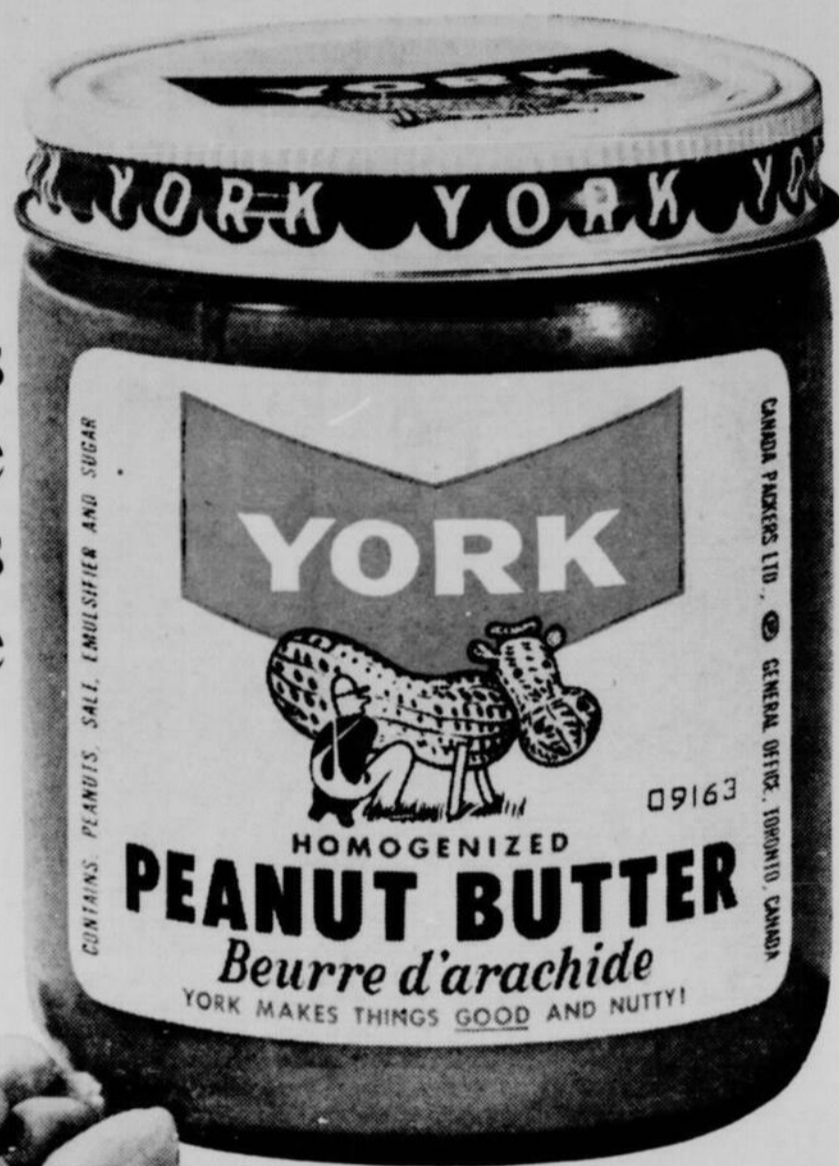
Après deux semaines de repos à Caracas, je volai vers New York. J'avais été absente 13 mois, dont neuf passés dans la jungle. Je me demande si j'y retournerai un jour. Je persiste à croire que la luxuriante jungle du Venezuela est le plus bel endroit au monde. J'y ai apprécié la franchise des Indiens, et le fait qu'ils ne connaissent ni la peur, ni la névrose, ni le préjugé. Cependant, qu'on m'y ait retenue de force a quelque peu gâté mon plaisir et je crois en avoir eu assez, pour le moment, de la jungle et de ses habitants. Mais, pourtant, je commence déjà à sentir qu'ils me manquent.

Tout récemment, j'ai reçu une lettre d'André; il m'y apprenait qu'il vient de trouver 22 carats de diamant. Ce n'est pas beaucoup, me direz-vous, mais il a la joie d'avoir une vie bien à lui, de mettre à l'épreuve son courage dans la jungle, son habileté dans la rivière. Il est libre comme l'air. Que gagnerait-il de mieux à avoir tous les diamants du monde?

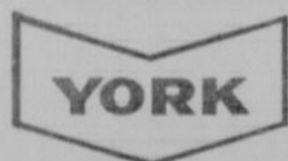
Nous
ne
trouvons
rien de
meilleur que
les arachides
à mettre dans



le beurre d'arachide York!



QUELQUES MOTS AUX MAMANS: En dépit de tous nos essais et de toutes nos expériences, nous n'avons rien trouvé à ajouter à notre beurre d'arachide pour améliorer la *saveur* naturelle des arachides. Naturellement, nous ne choisissons que les *meilleures* arachides! Celles-ci sont nettoyées et grillées avec le plus grand soin. Puis, le beurre d'arachide est homogénéisé pour qu'il reste toujours lisse et crémeux jusqu'au fond du pot. Une pincée de sel . . . un soupçon de sucre . . . nous n'ajoutons rien d'autre pour améliorer la fine et incomparable *saveur* du beurre d'arachide le plus demandé au Canada. Bien sûr, nous continuons nos recherches . . . mais si vous désirez servir aux vôtres un beurre d'arachide vraiment nourrissant . . . exigez toujours le beurre d'arachide York . . . lisse ou croquant.



EST LE BEURRE D'ARACHIDE LE PLUS DEMANDÉ AU CANADA

L'enfant peut-il apprendre à avoir DE LA MÉTHODE?



Bien sûr ! Et c'est quand on est très jeune qu'on acquiert le plus facilement des habitudes d'ordre.

Voulez-vous que votre enfant soit plus tard une personne sage et posée ? Enseignez-lui le plus tôt possible le bon ordre. Apprenez-lui, par exemple, à ranger méthodiquement ses jouets. Il vous en saura gré un jour, car vous aurez grandement contribué à son bonheur. L'enfant habitué à ranger ses jouets, ses livres de classe et ses vêtements n'aura pas de difficultés à être propre et, plus tard, il aura vraiment un esprit méthodique.

Le bon ordre, évidemment, ne s'apprend pas du jour au lendemain. Les parents doivent s'armer de patience. Il leur faut souvent recourir à des trucs, à des tours. Car il est sûr et certain que l'enfant n'apprend pas tout seul. Pour lui, il est tout à fait normal que le plancher de sa chambre soit rempli de jouets, de crayons, de papiers, etc. C'est tout à fait normal... jusqu'au jour où on lui fait comprendre que c'est intéressant, la méthode. D'autre part, il ne faut pas exagérer. Il faut laisser l'enfant jouer; et, pendant qu'il joue, celui-ci doit avoir le droit d'éparpiller ses choses. Seulement, quand il a fini de jouer, il doit remettre chacune

d'entre elles à sa place. Ainsi, il retrouvera tout facilement. Plus tard, l'expérience lui servira car il comprendra la valeur des mots : efficacité, compétence, bon rendement.

Que les parents le sachent : apprendre à l'enfant à être propre et à avoir de l'ordre, c'est lui donner une des plus grandes richesses qui soient, c'est l'aider à avoir une personnalité formidable.

Parents, vous aimez sûrement vos enfants. Alors, vous savez sûrement quoi faire...

Questionnaire de psychologie

AU FOND DES COEURS

par Joseph Whitney

Le cerveau oublie-t-il quelquefois ?

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler d'abord ce qu'est le cerveau. C'est une masse de substance nerveuse qui est renfermée dans le crâne et qui est le siège des sensations et des opérations de l'esprit (volonté, mémoire, etc.).

Non ! le cerveau ne peut pas oublier. La mémoire, dit-on, est une faculté qui oublie. C'est faux. La mémoire n'oublie pas. **Dans notre esprit, il n'y a pas de passé.** Tout est présent. Bien sûr, nous ne sommes pas toujours conscients du passé. En d'autres termes, nous **CROYONS avoir oublié bien des choses; mais notre cerveau, lui, n'oublie rien.** Car le cerveau renferme le subconscient, qui est incapable d'oublier, et qui est en vérité le plus merveilleux entrepôt qu'on puisse concevoir. Le subconscient, c'est le réservoir de tous les sentiments que l'on a eus, et de toutes les connaissances qu'on a acquises et qu'on croit avoir oubliées.

Pionnier dans le domaine des

techniques chirurgicales qui visent à réduire les dommages de l'épilepsie, le Dr Wilder Penfield fit, il y a quelques années, une très grande découverte. C'est lorsqu'il eut recours à l'électricité avant de pratiquer une intervention chirurgicale sur le cerveau d'une épileptique. Il fit alors, pour la première fois, de l'exploration cérébrale par le truchement de l'électricité. Il trouva ainsi le tissu malade. Et il l'enleva. Pour l'opération, évidemment, l'épileptique avait été endormie. L'opération terminée, le chirurgien redonna conscience à la femme. Puis il injecta des courants électriques dans plusieurs parties de la substance corticale du cerveau, et il demanda à la patiente de lui décrire ce qu'elle voyait et ce qu'elle ressentait. A certains moments, celle-ci revécut pleinement des expériences qu'elle avait eues enfant, des choses qu'elle croyait avoir oubliées.

Les jeunes deviennent-ils plus turbulents ?

Plaignons le jeune homme qui ne trouve pas à redire ! Quand on n'est pas révolutionnaire à 20 ans, on n'est vraiment bon à rien à 40 ! Par révolutionnaire, j'entends : intelligent et vivant. Le révolutionnaire est celui qui est favorable à une transformation radicale de la structure politique et sociale d'un pays. Evidemment, à 20 ans, on est porté à exagérer. On manque d'expérience. Et le gouvernement qui ne tiendrait compte que de la turbulence des jeunes commettrait une grave erreur. Reste que ces jeunes qu'un auteur de langue anglaise a appelés les **angry young men** rendent de précieux services à la société. Ils l'empêchent de s'ankyloser.

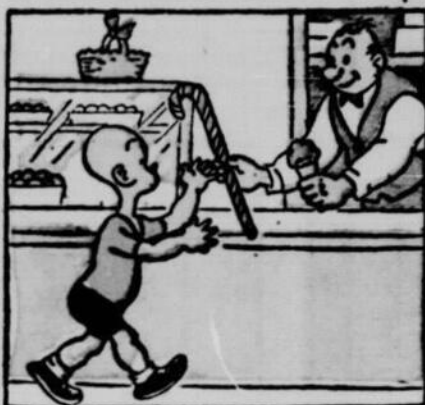
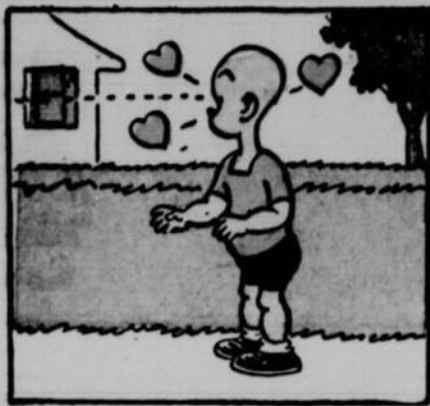
Les jeunes sont-ils aujourd'hui plus turbulents qu'autrefois ? Oui, sans doute. Mais ils ne sont pas plus furieux. Avant la Seconde Guerre mondiale, il y avait la génération des **jeunes silencieux** : ils cachaient leur colère en rejetant ce que leurs aînés appelaient alors

les bonnes choses. Aujourd'hui, les jeunes affranchis appellent les choses par leur nom ! A chaque nouvelle génération, la révolte des jeunes prend une forme nouvelle.

Avec, d'une part, la colère et la vigueur des jeunes, et, d'autre part, la modération et l'expérience des adultes, on a une société qui n'est pas trop mauvaise. Le sage est l'adulte qui sait canaliser les richesses de la jeunesse. Sans donner toujours raison aux jeunes, il n'oublie pas qu'il a déjà été jeune lui-même.

Un esprit rebelle aux poncifs, aux formalismes, aux tabous, est précieux. Un tel esprit veut renverser bien des idoles, mais il est capable de s'étonner, d'admirer. Albert Einstein a écrit : "Celui qui ne peut plus éprouver ni étonnement ni surprise est pour ainsi dire mort; ses yeux sont éteints." Eh ! oui, vive la jeunesse ! Au fait, n'est-ce pas parce qu'elle possède l'amour qu'elle est souvent en colère ? L'amour, c'est agité, paraît-il...

HENRI
par
CARL ANDERSON

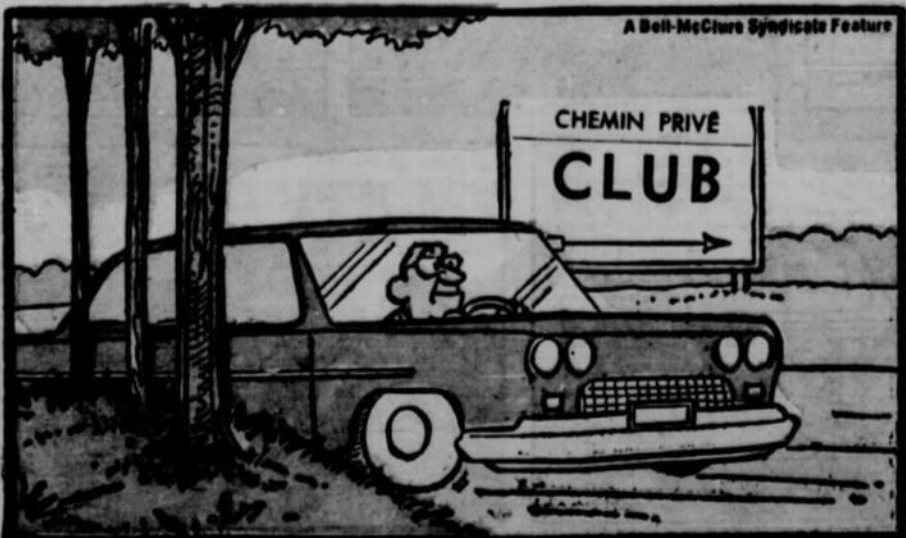
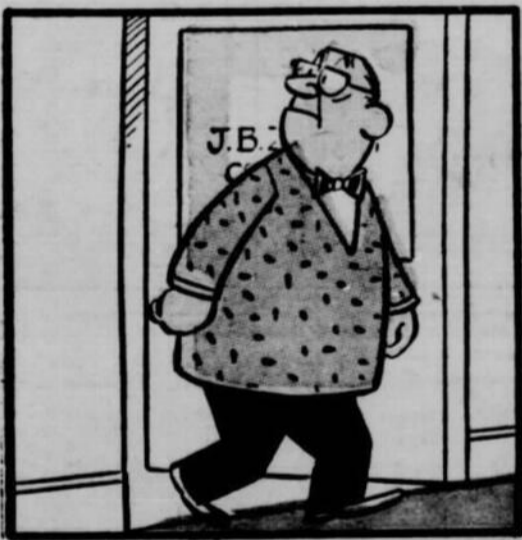


© King Features Syndicate, Inc., 1963. World Rights reserved.

C'est toujours comme ça
par
AL FAGALY et HARRY SHORTEN



e u s è b e





HUBERT

DICK WINGERT



© 1963 Dick Wingert. All rights reserved.

Qui rit de qui ?

par Norman Moss

LONDRES. — Lorsque vous flânez dans un jardin zoologique et regardez les pensionnaires se livrer à leurs cabrioles, pensez-vous réellement qu'il donnent leur numéro pour vous amuser ? Détrompez-vous ! C'est vous qui êtes plutôt pour eux une source d'amusement.

C'est une des découvertes qu'a faites le Dr Desmond Morris, un éminent zoologiste et conservateur des mammifères au zoo de Londres. Il s'est livré à des études sérieuses sur les problèmes et le comportement des animaux en cage et fait rapport de ses trouvailles à un congrès de zoologistes.

"Les animaux forment le public, dit-il carrément. Et ils se livrent à ce sport pour se procurer un peu de variété, ajouter de l'intérêt à leur entourage".

Le gros ours d'Amérique qui quête si gentiment des noix de la foule qui l'observe, ne les désire pas tellement. On le nourrit largement. Et de toute façon, ce n'est pas une poignée de noix par-ci par-là qui pourrait remplir son gouffre d'estomac. Surveillez-le bien attentivement et vous remarquerez que, bien souvent, il ne se donne même pas la peine de porter à sa gueule les noix que vous lui lancez.

Ça l'amuse tout bonnement de voir les gens lui lancer des choses. Il a appris, par l'expérience, que les humains se laissent facilement prendre à ce jeu; il n'a qu'à faire un signe, et les pantins lui obéissent !

Problème de survivance !

S'il se livre à ce stratagème, c'est qu'il s'ennuie royalement et cherche une diversion à sa routine. Et vous savez que l'ennui, chez les animaux engagés, peut menacer leur santé et même leur vie.

Pensez aussi au manque de contacts avec autrui, avec leurs confrères animaux ! C'est le public qui devient la seule source de divertissement.

Que dire des singes ! Ça ne leur prend pas grand temps pour savoir à quoi s'en tenir sur leurs frères les humains; ils découvrent rapidement des trucs. Même chose pour les éléphants qui agitent leur trompe et s'aspergent devant la foule, pour leur plaisir. Les chimpanzés apprennent à cracher dans la face des gens, ce qui emballe plus ou moins certains visiteurs... "C'est parce qu'ils en viennent à en avoir marre des gens qui les envisagent et ils veulent absolument apporter un élément de nouveauté", déclare le Dr Morris.

"Ils s'ennuient, comme les humains. Ils font des grimaces, des gestes quelconques, juste pour voir ce que ça va donner. Les chimpanzés sont joliment intelligents, et ils saisissent bien les réactions des spectateurs. Il va leur arriver, par exemple, de cracher en plein milieu d'un groupe d'écoliers ou d'enfants turbulents. Cela produit toujours une réaction très forte. L'expérience leur a enseigné que les enfants réagissent davantage que les adultes."

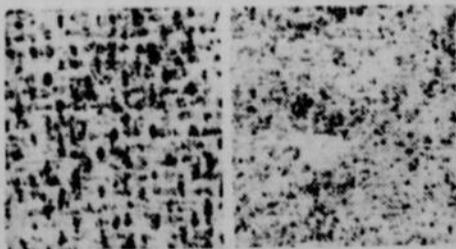
Voici

UN PAPIER DE TOILETTE DIFFÉRENT

Le papier de toilette Facelle "Royale" double épaisseur est plus doux que les papiers simples de marques connues; et parce qu'il est jusqu'à 62% plus épais, il est aussi plus résistant. Chaque feuille est d'un tiers plus longue... un nouveau format que vous trouverez plus pratique et plus économique.*



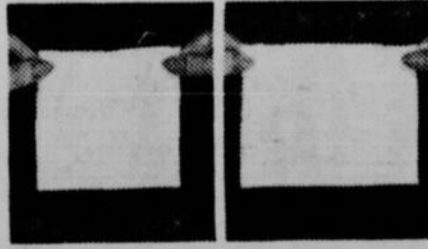
Le papier de toilette Facelle "Royale" double épaisseur est fait avec le même papier supérieur que celui des mouchoirs Facelle. C'est pour cette raison qu'il est si doux et si remarquablement résistant. Ces photos non retouchées vous montrent pourquoi aucun autre papier ne peut se comparer à Facelle "Royale".



BEAUCOUP PLUS DOUX !

Ce papier ordinaire, six fois grossi, révèle sa texture rugueuse.

Facelle "Royale" est fabriqué d'une façon différente... il ne possède pas cette texture rugueuse et c'est pourquoi il est si remarquablement doux.



NOUVEAU FORMAT PLUS PRATIQUE !

Une feuille de papier ordinaire est longue d'environ 4 1/2".

Une feuille de Facelle "Royale" a 6"—un nouveau format que vous trouverez plus pratique et plus économique.



PROTECTION HYGIÉNIQUE !

Facelle "Royale" est présenté dans un emballage exclusif de deux rouleaux. Lorsque vous prenez un rouleau... l'autre reste enveloppé dans son propre emballage. Seul Facelle présente son papier avec cette pratique protection supplémentaire.

Essayez aussi le mouchoir Facelle "Royale" format ordinaire ou grand format; c'est le plus fin papier que vous puissiez trouver.

Dès que vous connaîtrez



vous ne voudrez plus de papier ordinaire !

Facelle Company Limited, une filiale de Canadian International Paper Company "Facelle" et "Royale" sont des marques de commerce de Facelle Company Limited.



LE jour où Mata-Hari fut fusillée comme espionne, sa fille Banda n'avait que dix-sept ans. Banda savait peu de chose au sujet de sa mère, et encore moins au sujet de son père. Les parents qui l'avaient élevée à Batavia lui avaient appris que son père avait disparu.

— Il a aussi bien fait, ajoutaient-ils. C'était un bon à rien. Un ivrogne. Un joueur. Il battait sa mère. Ta mère qui est la plus grande danseuse d'Europe.

Quand l'enfant demandait pourquoi sa mère ne venait pas la voir, on lui expliquait qu'elle en était empêchée par la guerre.

Banda écoutait avec attention. Quand on lui parlait de sa mère, de son père et de son petit frère qui était mort, ses yeux sombres se remplissaient de larmes. La jeune fille ressemblait beaucoup à Mata-Hari. Mais elle était plus belle encore.

En octobre 1917, Banda reçut la dernière lettre de sa mère. Elle portait le cachet de Vincennes, en France.

— Ma chère enfant, "J'ai beaucoup de choses à te dire. Et pourtant je peux t'en dire si peu. Ma vie touche à sa fin. Il est 4 heures du matin. Dans deux heures je serai morte sans avoir eu la chance de te revoir. Tu n'étais qu'un bébé quand je t'ai quittée. Je t'en prie, crois-moi, je n'ai rien fait de mal. Mais les lois de la guerre sont cruelles. On ne me fera pas grâce. Personne ne peut m'aider, pas même mes nombreux amis.

"J'ai eu une bonne vie. Si elle ne fut pas toujours heureuse, du moins a-t-elle été bien remplie. Nous nous sommes très peu connues toutes les deux, mais tante Rose m'a toujours envoyé tes notes de classe. Elle dit que tu es intelligente et belle.

"J'étais très jeune quand je suis allée à Java. J'aimais ton père. C'est le climat tropical, l'alcool et la mort de ton frère qui ont fait de lui ce qu'il était devenu. Un jour, il a essayé de me tuer. J'ai dû le quitter.

"Maintenant, d'autres vont me tuer. Je n'aurais pas dû me séparer de toi. Mais, désormais, tu vivras mieux si je ne suis pas près de toi. Je mourrai en pensant à toi.

"Je te demande de prier pour moi. Je te demande de penser à moi comme à une femme qui ne voulait pas mal agir mais qui n'a pas su lutter contre le destin.

"Au revoir, mon enfant. Tâche d'avoir une vie heureuse et de ne pas me détester.

"Ta mère, Margarida Gertrud Zelle MacLeod."

Banda lut cette lettre. Puis elle la relut et elle se rendit à l'église pour prier. Elle pria pour sa mère, Mata-Hari, qui avait laissé derrière elle une piste de sang.

Banda ne parla jamais de la dernière lettre de sa mère. Peu de gens connaissent son secret. Elle dit à sa tante qu'elle voulait devenir institutrice, être indépendante, vivre seule.

Le soir même, elle alla habiter avec un fonctionnaire hollandais, un homme d'un certain âge qui fut à la fois son ami, son père et son maître. Il avait quarante ans de plus que Banda. Mais elle l'aimait beaucoup et voulait l'épouser. Lorsqu'elle le lui dit, il sourit et secoua la tête.

— Non, ma chère enfant, dit-il. J'aime bien t'avoir près de moi. J'adore te gâter comme si tu étais ma fille. Mais je ne veux pas que tu sois obligée de me soigner quand je serai vieux et malade.

Banda exécuta le plan qu'elle s'était tracé. Elle alla à l'université et elle devint institutrice. Elle se passionna pour la cause de l'instruction des indigènes et, grâce à elle, on ouvrit de nouvelles écoles dans les îles.

En 1935, Banda eut le chagrin de perdre son vieil ami. Il lui laissa une fortune considérable. Il lui laissa aussi beaucoup d'amis parmi les fonctionnaires hollandais.

En somme, Banda avait une vie agréable. Elle aimait sa profession. Elle aimait les enfants.

Banda était reçue partout. On appréciait sa beauté, son charme et sa culture. Tout en restant politiquement en accord avec les Hollandais, elle était portée à comprendre mieux qu'eux les problèmes des Indonésiens.

La guerre éclata en 1939 et, au début, Java se trouva tout à fait hors du conflit. Aux dîners que donnait Banda, venaient des diplomates, des journalistes et aussi des espions. En somme, toutes sortes de gens qui voulaient connaître le dessous des cartes.

La guerre changea de face. L'Angleterre resta seule, terriblement menacée. Puis les Japonais attaquèrent Singapour. Vint ensuite le coup de tonnerre de Pearl Harbor. Les Japonais occupèrent une île du Pacifique après l'autre. Peu im-

portait qu'elle eût appartenu aux Français, aux Anglais, aux Hollandais ou aux Américains.

Enfin le jour arriva où les troupes japonaises débarquèrent à Java. Elles établirent trois têtes de pont, puis envahirent tout le pays. La plupart des Européens prirent la fuite. Mais les indigènes demeuraient sur place. Les Japonais leur avaient promis leur indépendance.

En 1942, Banda comprit qu'elle ne pouvait rester indifférente à la guerre. Elle pensait souvent à sa mère qui avait été le jouet de deux belligérants et y avait laissé sa vie.

Un jour, pendant sa classe, elle réunit autour d'elle ses enfants indonésiens aux grands yeux sombres.

— Le monde est comme une grande roue, leur dit-elle. En haut de la roue se trouvent les gens qui sont au pouvoir et qui écrasent les petits placés sous la roue. Mais le temps passe, la roue tourne. Peu à peu les esclaves arrivent à leur tour au sommet. Et les tyrans se trouvent écrasés sous la roue.

Le lendemain, Banda reçut la visite d'un colonel japonais. Il la salua très bas. Puis il lui fit un petit discours en la regardant bien dans les yeux.

— Madame, quelqu'un m'a rapporté le sujet de votre dernière leçon. Je ne crois pas qu'elle soit bien choisie pour les enfants indonésiens. Souvenez-vous que nous sommes venus ici pour libérer le peuple javanais du colonialisme hollandais. Aujourd'hui, nous leur donnons de la nourriture, de l'argent. Un jour, nous leur donnerons leur liberté. Je vous suggère de traiter ce thème dans votre prochaine leçon.

Il claqua ses talons et partit. Banda savait qu'il avait menti et que les Japonais ne se souciaient pas de la liberté du peuple javanais.

Inquiète, l'institutrice rentra chez elle. Un homme l'attendait dans son salon. Un homme qu'elle n'avait pas vu depuis dix ans. C'était son oncle, Paul Vanuys. Or, ce Hollandais portait un uniforme japonais.

Banda ne s'interrogea pas longtemps sur ce fait étrange. Avant même qu'elle n'ait fait servir le thé, son oncle avoua qu'il travaillait ouvertement pour les Japonais. Il trahissait son pays.

— Banda, ma chère, dit-il, vous avez beaucoup d'amis à Java. Les gens se disputent vos invitations. Vous ne recevez pas assez. Je veux que vous donniez des dîners et des soirées dansantes. Naturellement, vous invitez nos amis... et vous inviterez aussi quelques personnes dont nous vous suggérerons le nom. Je me ferai un plaisir de contribuer à vos dépenses. Vous n'y perdrez pas.

Banda avait compris.

— Qu'arrivera-t-il si je refuse de collaborer ? demanda-t-elle.

— Vous ne refuserez pas, répondit son oncle. J'ai tous les as dans mon jeu. Supposez que j'apprenne à vos amis qui était votre mère. Que penseront-ils en découvrant qu'elle a été fusillée comme espionne, une espionne qui travaillait pour l'Allemagne ? Et puis vous avez été imprudente dans vos propos. Vous avez fait certaines déclarations qui offenseraient beaucoup nos libérateurs japonais si je les leur répétais. Je crois que vous vous montrerez raisonnable et que vous nous aiderez.

Banda ne voyait pas d'échappatoire. Elle accepta le marché qu'on lui offrait. Mais elle se réserva d'agir de son côté !

Pour elle, ce fut la fin de toute tranquillité. Sa maison fut toujours pleine d'invités. Ses domestiques étaient surmenés. Elle recevait toutes sortes de gens. Des officiers japonais. Des Javanais qui croyaient sincèrement que les conquérants seraient leurs libérateurs. Des diplomates étrangers. Cela dura des mois. Les Japonais étaient enchantés de Banda. Ils avaient décidé de créer une milice javanaise. Et la plupart des organi-

sateurs de la milice furent choisis par eux chez Banda.

A la même époque, pour la première fois, Banda tomba amoureuse. Au cours d'un de ses propres dîners, on lui présenta un homme, un Javanais qui s'appelait Abdul. Il était beau, charmant, plus jeune que Banda. Elle secoua tristement la tête quand son oncle lui apprit que le jeune homme était un fidèle collaborateur des Japonais.

Il était aussi le principal organisateur de la milice javanaise.

Pour Banda, c'était un coup affreux. On aurait cru qu'Abdul avait deviné ce que pensait son hôtesse. Il l'entraîna dans la veranda, loin des autres invités et lui sourit mystérieusement.

Madame, j'espère vous revoir bientôt, dit-il. Plus tard, quand nous ne serons pas entourés de tant d'amis de Java.

Avait-il donné une inflexion particulière à sa voix en prononçant le mot "ami" ? Banda avait cru deviner une certaine ironie dans son ton.

Ils se revirent en effet. Ils devinrent inséparables.

Abdul avoua que son rôle d'animateur de la milice n'était qu'un camouflage. En réalité, le jeune homme était le principal organisateur de la résistance clandestine en Indonésie. Il préparait le jour où la milice pourrait se soulever contre le Japon, s'associer aux Alliés, exiger alors l'indépendance de l'Indonésie.

Naturellement, Banda se joignit au mouvement de résistance.

Les conditions de la vie à Java empiraient chaque jour. Les Japonais jetaient le masque. Ils se montraient cruels et sans foi. Ils réquisitionnaient le riz, l'essence, le caoutchouc, la quinine et le coprah.

Banda était le meilleur agent de renseignements d'Abdul. La fille de Mata-Hari était beaucoup plus intelligente que sa mère. Ce fut elle qui découvrit la première les plans japonais pour la bataille de Guadalcanal.

Les services de renseignements anglais et américain avaient entendu parler de Banda. Ils ne savaient pas qu'elle était la fille de Mata-Hari. Mais ils considéraient Abdul comme leur meilleur agent d'information dans la zone du Pacifique. Et c'était Banda qui renseignait Abdul.

Jusqu'à la fin, les Japonais eurent confiance en elle. Ils soupçonnaient Abdul. Mais ils n'osaient pas l'arrêter, par crainte d'entraîner un soulèvement de la milice.

Finalement, les Anglais débarquèrent. Ils libérèrent neuf villes javanaises. Les Japonais s'en allèrent aussi vite qu'ils étaient venus. Alors les Indonésiens annoncèrent qu'ils désiraient être libres. Et une nouvelle guerre commença.

Jamais les Hollandais n'avaient envisagé de libérer l'Indonésie. Quant aux Anglais, ils se souciaient uniquement de combattre les Japonais.

Banda n'abandonna aucune de ses activités. Ses réceptions continuaient. Son travail d'agent secret aussi. Sauf que maintenant elle renseignait Abdul sur les plans des Hollandais. Elle avait recruté quelques agents. Le meilleur était un Coréen, Mato, qui était employé dans les bureaux du gouverneur hollandais.

Le 19 décembre 1948, l'armée hollandaise commença une guerre sanglante contre son ancienne colonie.

Ce fut au milieu de ces troubles que Banda reçut le plus grand choc de sa vie. Abdul lui annonça son mariage avec une jeune fille qu'il avait connue dans le maquis, une fille de vingt ans. Banda en avait presque cinquante. Elle ne chercha même pas à lutter. Elle accepta l'idée qu'elle avait perdu le seul homme qu'elle eût jamais aimé.

Accablée de chagrin, l'ancienne institutrice décida qu'elle ne pouvait plus rester en Indonésie. Cependant, elle se sentait un devoir impérieux envers ce pays. Si elle travaillait pour sa libération, elle avait le sentiment qu'elle expierait ainsi les actes sordides de sa mère.

Alors Banda partit pour les Etats-Unis en mission spéciale. Son élégance, la perfection de son anglais faisaient bonne impression partout où elle allait. Elle fit des conférences sur l'Indonésie. Elle parla à la radio. Elle parcourut tous les Etats-Unis pour gagner des sympathies envers la jeune Indonésie. Pour se

intéresser, les Javanais avaient besoin d'argent et d'armes. Banda voulait les obtenir pour eux. A Hollywood, elle rencontra un homme qui avait gagné des millions en produisant des films. Il accepta de l'aider. Il ne faisait d'ailleurs qu'avancer l'argent en achetant des armes. Banda avait promis de le rembourser, car le mouvement de libération possédait un trésor (750.000 dollars en or) dont ni les Hollandais ni les Japonais ne connaissaient l'existence.

L'armée hollandaise entendit parler de cet or. Des recherches acharnées commencèrent. Le maquis indonésien changeait sans cesse l'or de place. Quelquefois juste au moment où arrivait l'armée hollandaise. Le trésor fut transporté à travers la jungle, par-dessus les montagnes, jusqu'au jour où l'on put enfin le charger dans l'avion qui l'emporta aux Philippines. Il fut utilisé pour acheter des armes, qui permirent au peuple indonésien de combattre pour son indépendance... et de l'obtenir.

Banda revint en Indonésie, juste à temps pour assister aux fêtes de l'indépendance. Elle était profondément heureuse. Elle avait racheté les erreurs de sa mère.

Cependant sa carrière d'espionne n'était pas terminée. A Washington, on s'était informé des faits et gestes de Banda. On connaissait même son origine. Mais on la considérait comme un excellent agent de renseignements. Elle fut envoyée en Chine pour espionner les communistes chinois.

Les informations qu'elle envoya à ses chefs étaient de première importance et d'une grande exactitude. Elle ne fut pas toujours crue, malheureusement. Elle avait prévu l'attaque de la Corée du Nord contre la Corée du Sud. Les politiciens décidèrent que cette attaque était impossible. Mais les services de renseignements, eux, avaient confiance en Banda.

Et quelques mois plus tard commençait la guerre de Corée.

Peu de temps après le début de cette guerre, la fille de Mata-Hari fut prise par les communistes. Il se trouvait qu'un des commissaires communistes nommés en Corée n'était autre que Mato, l'agent qui avait autrefois travaillé sous les ordres de Banda. Il la reconnut et la dénonça aux autorités.

Banda fut arrêtée. Elle fut fusillée sans jugement. Il était 5 h. 45 du matin, l'heure même à laquelle sa mère, Mata-Hari, avait été exécutée.

Sous le titre "Les meilleures espionnes des deux derniers siècles", LE PETIT JOURNAL vous offre une série de neuf articles sur la carrière de femmes célèbres qui se sont distinguées durant les derniers conflits.

Loin de nous la prétention de tout dire sur toutes les espionnes des derniers siècles. Au contraire, il se peut que les exploits les plus sensationnels ne soient jamais connus.

Voici donc le quatrième article de la série.

Les meilleures espionnes des deux derniers siècles (4)

La fille de Mata-Hari : agent double malgré elle

JANETTE BERTRAND



Le refuge sentimental

"Je ne suis bien que loin de chez moi"

Vous êtes majeure, rien ne vous empêche de quitter ce milieu empoisonnant

Q.—Je suis une jeune fille de 23 ans. A l'âge de dix-huit ans, j'ai rencontré un jeune homme, bon, respectable, capable de rendre une femme heureuse. Je sortais avec lui en cachette de ma mère, mais, un jour, celle-ci l'a su. Depuis, je n'ai même pas le droit de sortir avec les garçons. Mon père boit depuis vingt-quatre ans, nous traite de tous les noms, chicane tous les soirs pour nous rendre malheureuses et nous mettre sur les nerfs. Je suis si nerveuse que je m'en prends à tout le monde sans raison. J'ai donc décidé de partir, mais, malgré tout, je reste encore à la maison pour aider ma mère dans les travaux de la maison. En un sens, je ne suis pas mauvaise. Ma mère ne l'est pas également. Mais elle agit comme elle le fait pour ne pas soulever la colère de mon père, qui est bien "bête" quand il est entre deux verres. Si je veux aller à une soirée, il faut que je m'y prenne une semaine à l'avance et, encore, ma mère n'est jamais trop sûre de consentir. De plus, si elle me le permet, il faut que je rentre à la maison avant dix heu-

res et demie. Les fins de semaine, je suis obligée de rester à la maison pour plaire à mes parents. Cela ne leur fait absolument rien de me faire perdre mon avenir. Je serais si contente de sortir avec un garçon qui m'aimerait. J'ai beau dire à ma mère qu'elle me fait perdre mon avenir, elle répond toujours: "Quant à se marier avec un ivrogne, on est aussi bien de rester fille". J'ai seulement vingt-trois ans et chez nous je ne suis pas du monde. La seule place où je suis bien, c'est en dehors de chez moi et loin de la maison.

UNE QUI EST MALHEUREUSE

R.—Majeure, je me demande ce qui vous empêche de partir. Tenez, vous êtes habile dans les travaux du ménage, engagez-vous comme aide domestique dans une maison privée. Vous y serez logée, nourrie et bien payée. Surtout vous sortirez de ce milieu qui empoisonne votre jeunesse. Les garçons, ça ne tombe pas du ciel. Il faut un peu forcer la main de la destinée. Aidez-vous et faites valoir vos droits.

★ J'ai 15 ans. J'en ai plein le dos de chez nous, surtout de mon père, incapable de nous parler sans sacrer et blasphémer. Il me lance des noms atroces, comme "putain", à moi qui ne sors jamais. Je suis toujours à la maison. Ma mère, elle, c'est du bon pain! Elle s'esquinte depuis qu'elle est mariée, et elle a eu bien du mal à nous élever. Nous sommes quatre enfants. Je sais qu'elle aussi est fatiguée de lui... et de nous.

Cette année, ça va un peu mieux: il y en a une de plus qui travaille. Mon père jure toujours; mais si maman l'a enduré, moi je n'ai pas la même patience. Je suis contrainte; je ne peux même pas amener un ami chez moi. Je n'ai personne à qui me confier... Je vous en prie, répondez-moi. Parfois je voudrais partir, mais je me dis: "Tu n'as pas le droit". Je ne peux pas abandonner ma mère, ma sœur et mes frères: il faut s'aider, se mettre d'accord; mais tant que mon père sera là, j'en serai incapable.

UNE QUI SOUFFRE BEAUCOUP

Vous êtes blessée par les jurons, les blasphèmes de votre père, je le comprends. Votre

père a tort d'utiliser un tel langage, mais il serait le premier surpris d'apprendre que vous en êtes malheureuse. Pour un sacreur, les mots atroces n'ont pas plus d'importance que les "fabuleux", les "sensational" de la publicité; et quand votre père vous traite de "putain", il ne le pense pas; il veut dire: "coquette", "rusée", " coquine". Mais ces mots distingués, il ne les connaît pas, ou, s'il les connaît, il trouverait "tapette" de les utiliser. Certains Canadiens français se font une gloire de sacrer, de conjuguer les blasphèmes; ils trouvent que ça fait viril. N'empêche qu'ils ont un cœur et qu'ils aiment leurs enfants. Reste aux enfants à découvrir cet amour, tout caché qu'il est sous une tonne d'ornements d'église, de putain, d'enfant de ch..., d'écoeuvant, etc. Vous, ma petite amie, essayez de trouver l'amour de votre père: peut-être arriverez-vous à le convaincre de traduire ses sentiments autrement.

★ Je suis une jeune fille de 17 ans, et j'aime un garçon de 18 ans et demi qui dit m'aimer lui aussi. Nous sortons souvent ensemble. Sa famille est respectable et ses parents savent qu'il

me fréquente. Je parle souvent de lui à ma mère, mais sans lui dire que je sors avec lui depuis quatre mois. On dirait que depuis un certain temps mes parents sont plus sévères, ils ne veulent pas entendre parler des garçons. Il est vrai cependant que je sors très souvent; j'ai commencé à sortir à 13 ans. Je suis la plus vieille de ma famille. Lorsque je parle des garçons à ma mère, elle me dit toujours: "Ne te presse pas, laisse-les tranquilles. Finis tes études, tu as encore le temps." Il faut dire qu'elle s'est mariée à 20 ans. Mais on peut sortir avec des garçons sans vouloir les épouser. Lorsque je sors avec mon ami, je suis sur les nerfs; j'ai toujours peur de rencontrer mon père. Croyez-moi, j'aimerais mieux partir avec lui devant eux que de sortir en cachette. Mais comment le faire

Toute correspondance doit être adressée de la manière suivante:

a/s Mme Janette Bertrand,
Le Refuge sentimental,
Le Petit Journal,
Montréal 9.

Mme Janette Bertrand s'excuse de ne pouvoir répondre à toutes les lettres; le courrier est si volumineux qu'un choix s'impose.

comprendre à mon père? J'aimerais tellement amener mon ami chez moi, sortir ensemble avec mes parents comme le font plusieurs de mes compagnes. Il y a longtemps que je sors en cachette, et j'ai peur que cela ne vienne aux oreilles de mes parents. Mon ami est très bon, il est gentil, intelligent, et il me respecte. Lui aussi, il aimerait bien sortir sans se cacher de mes parents. Je vous en supplie, donnez-moi un conseil.

UNE QUI AIMERAIT ETRE FRANCHE AVEC SES PARENTS

A 17 ans, vous avez l'âge de commencer à recevoir les garçons chez vous et je trouve que vos parents ont tort de vous le défendre. S'il s'agissait d'un voyou, d'un garçon trop vieux ou de mauvaise réputation, je comprendrais leur défense. Mais puisque ce garçon est honnête et de bonne famille, il devrait être admis chez vous. J'espère que vos parents vont comprendre qu'il vaut mieux que leurs filles reçoivent les garçons sous leurs yeux que de les rencontrer dans



Pour être toujours dans le ton

Autant que faire se peut, l'hôtesse avisée et prévenante dispose des tables ou autres surfaces sur lesquelles déposer tasses ou verres, afin que ses invités ne soient pas encombrés. Rien ne bloque davantage la conversation que la nécessité de maintenir en équilibre une tasse qu'on a dû déposer sur ses genoux...

la rue. L'attrait du fruit défendu... Parlez-en à vos parents et que le jeune homme lui-même vienne demander à votre père la permission de vous fréquenter. Bonne chance.

★ J'ai 25 ans, et mon mari de même. Nous avons trois enfants et, bientôt, six ans de mariage. Déjà, avant mon mariage, je n'étais pas heureuse. Mon mari est très coléreux. Or, chaque fois que nous avions une querelle, il partait, et moi je courais à sa poursuite — même si les torts étaient de son côté — pour m'excuser. Je m'imaginai

vengeance. Cela dura trois mois. Puis nous sommes déménagés. Quelques mois plus tard, mon mari apprit tout: il en tomba malade. Durant trois mois je le soignai jour et nuit. Il perdit son emploi. Puis je commençai à expier mes fautes quand il retourna au travail: depuis, il ne rentre que le matin vers 10 heures, et pour une dizaine de minutes seulement.

Les enfants lui tombent sur les nerfs, et il m'abreuve des pires injures. Il ne m'aime pas. S'il consent à rester avec moi, dit-il, c'est uniquement parce que je suis la mère de ses enfants. S'est amouraché d'une jeune fille. J'ai tout essayé pour regagner son affection, mais rien n'y fait. Je suis tellement découragée que je ne sais plus quoi faire ni penser. Il m'a toujours négligée. En six ans, il m'a acheté tout juste une robe et une paire de souliers propres, et pour les enfants c'est la même chose: je dois confectionner des vêtements avec de vieilles choses que j'ai à la maison. Lui, au contraire, est habillé comme un prince. Il a huit complets qu'il vient tout juste d'acheter. Il gagne \$65 par semaine. Hélas! tout passe pour ses caprices et pour la boisson. J'ai tout ce qu'il me faut au chapitre de la nourriture, mais rien de plus. Puissiez-vous me comprendre! Ce que je vous raconte est la pure vérité.

DESEPEREE

La prochaine fois que votre mari vous fera une scène, dites: "C'est bon, je demanderai une séparation à un avocat." Et dites-le fermement, en le regardant droit dans les yeux. Il se peut que son chantage cesse. Car c'est du chantage que ces menaces continuelles, ces retours au passé. S'il ne change pas après ce test, quittez-le pour de bon. Si vous étiez veuve, il faudrait vous débrouiller. Il est aux trois quarts mort pour vous, alors débrouillez-vous! Vaut mieux, pour les enfants et pour vous, une maison sans père qu'un enfer comme celui-là.

★ A cause de ma femme qui s'affiche avec un autre homme plus jeune qu'elle, nous nous querelons. Nous avons cinq enfants âgés de 14 ans à 8 mois.

(Suite à la page suivante)



Pour être toujours dans le ton

Votre chien peut vous paraître gentil lorsqu'il fait des cabrioles au cours de sa promenade quotidienne, mais peut-être les passants qu'il importune sont-ils d'avis contraire? Il est de votre devoir de surveiller votre chien afin qu'il ne fasse trébucher les passants ni ne les ennuie de quelque autre façon.

Agence Matrimoniale de JANETTE BERTRAND

Madame,
Je suis un jeune homme de 21 ans, mesurant 5' 8" et pesant 140 livres, je travaille comme tricoteur. J'aime la musique, les voyages, les sports, et ne prends aucune boisson, sauf du vin à l'occasion. Je ne fréquente pas les clubs. Il y a d'autres endroits que ceux-là pour passer des soirées agréables. Je suis châtain aux yeux gris. Cette jeune fille que j'attends, elle devrait être âgée de 17 à 23 ans. Je voudrais qu'elle soit

franche, sincère, distinguée. Brune, noire, rousse ou blonde, peu importe.
M'étant bien décrit, il doit sûrement exister, dans les environs des Cantons de l'Est, au moins une jeune fille, de 17 à 23 ans, répondant à mes exigences, et qui comme moi, de semaine en semaine, se retrouve devant cette même triste réalité : la solitude.
JEAN P.

Madame,
Je suis âgé de 24 ans, j'ai les cheveux noirs, je pèse environ 140 livres. Je désirerais connaître une jeune fille âgée de 22 à 24 ans, très simple, aimant le cinéma, la danse, le patin.

A celle qui désire plus de renseignements sur moi, sur ma personnalité et sur ma famille, je souhaite la bienvenue.
UN GARÇON TIMIDE

Madame,
J'ai 27 ans, je ne suis pas mal de ma personne, j'ai une bonne situation mais je suis affreusement timide. La raison, c'est que je suis excessivement timide, surtout avec les jeunes filles. Les causes de cette timidité sont compliquées et il serait trop long de chercher à les expliquer. Je suis au bord de la panique, il faut que quelqu'un m'aime et j'ai besoin d'aimer. Il m'est impossible

de continuer à rejouer mes sentiments. Mon travail s'en ressent et je perds peu à peu le goût de vivre. De fait, je suis parfois tellement déprimé et découragé que je songe à mettre fin à cette existence dépourvue de sens. Madame, vous êtes mon dernier espoir, s'il vous plaît, aidez-moi, je vous en conjure.
W.X.Y.

Madame,
Un jour viendra où... Aide-toi plutôt et tu atteindras ton but, ton désir le plus cher. Le temps des futilités, des plaisirs d'adolescent, des amours puériles est révolu. La maturité de la femme a pris le dessus... Le désir d'accomplir un devoir se fait pressant.
De nature joyeuse et très sociable, la musique, la lecture et le théâtre sont parmi mes passe-temps favoris. Je suis une brune de 22 ans, aux yeux bleus, mesurant 5' 7". Je désire connaître un jeune homme de bonne éducation, honnête, distingué, et âgé de 23 ans ou plus.
UN DESTIN

Les correspondants de l'Agence sont soumis à de nouvelles exigences... On ne pourra désormais accepter que les lettres de célibataires des deux sexes âgés de plus de 21 ans, et celles des veufs et veuves de moins de 50 ans.
Un tri sera fait chaque mois, et sept lettres seront publiées chaque semaine. Les autres seront brûlées. AUCUNE lettre ne sera gardée plus d'un mois. Si, après quelques semaines, vous constatez que votre lettre n'a pas été publiée, rien ne vous empêche d'écrire à nouveau. L'adresse de l'Agence est toujours la même :
Agence matrimoniale de Janette Bertrand, Le Petit Journal, Montréal 9.
Ne demandez pas qu'on vous envoie les noms et adresses des correspondants dont les lettres sont publiées. Madame Bertrand se chargera de faire parvenir vos lettres aux personnes de votre choix, si vous mentionnez leur pseudonyme. Si la personne à qui vous écrivez est intéressée à vous connaître, elle vous écrira elle-même.
N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT. VEUILLEZ NOUS AVERTIR DE TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE.

Madame,
Je suis une jeune institutrice de 21 ans, aux yeux bruns, bien proportionnée. J'aime tout ce qui est beau et honnête. Je suis de nature gaie, je pratique plusieurs sports notamment la natation, le bowling. Je suis une fervente du hockey. Côté personnalité, je cultive certaines qualités : le jugement, la droiture, le dévouement. Je ne fume ni ne bois de boissons alcooliques. Pour répondre à mes goûts, le jeune homme intéressé à ma lettre devra être âgé de 21 à 24 ans, gentil, cultivé, sportif, honnête et surtout sincère. Réponse assurée à qui m'enverra sa photo.
GOUTTE D'EAU

loyal et sincère et je désire la même chose chez ma future compagne.
Je voudrais rencontrer l'âme sœur, âgée de 27 à 35 ans, qui aurait un peu les mêmes goûts que moi. But : sérieux avec celle qui saura me plaire.
UN COMPAGNON IDEAL

Madame,
Je suis un célibataire, âgé de 42 ans. Je mesure 5' 7" et pèse 165 livres. Au point de vue matériel, j'ai un emploi stable et je possède une maison et une automobile. J'aime la campagne, la tranquillité, les promenades en auto, le cinéma, la natation et la musique. Je suis franc,

je ne veux pas d'aventurier, ni de séparé ou de Séraphin. Je veux un homme distingué, avec une position stable, catholique et sobre. Je travaille dans une usine.
MIGNONNE

Madame,
Je suis une célibataire catholique de 46 ans; ma taille, 5' 6"; pesant, 140 livres. Je suis coquette et gaie, j'aime le plaisir mais j'aspire au bonheur tranquille. Ma solitude me pèse mais

découvrira en moi, elle pourra peut-être y trouver l'homme de sa vie, qui saura l'aimer et lui apporter le bonheur.
Du côté matériel et emploi, elle n'aura pas à se plaindre, car je suis assez bien parvenu à me tailler un bel avenir. A vous de m'écrire, mademoiselle, j'attends votre réponse.
VENT D'AUTOMNE

Madame,
Je suis un jeune homme de 30 ans, mesurant 5' 8" et pesant 170 livres. Il semble que je n'ai pas encore rencontré celle avec qui j'aimerais faire ma vie. Ayant eu la malchance de perdre un peu de mes cheveux, cela ne me donne pas grand charme auprès des jeunes filles. Que celle qui saura m'aimer avec ce petit défaut se fasse connaître. Avec toutes les autres qualités qu'elle

les promenades sur l'eau, les voyages à l'étranger, le cinéma, la musique classique ancienne. Quant à cette jeune fille que je désire rencontrer, sans être trop exigeant, j'aimerais qu'elle eût — entre autres qualités — beaucoup de féminité, une silhouette mince, de la bonne volonté, qu'elle soit distinguée et qu'elle partage mes principales aspirations ainsi que la plupart de mes goûts. J'apprécierais une photo, j'enverrai la mienne en retour. A toi qui te sens visée, j'ouvre grand mon cœur dans l'espoir de l'apporter éventuellement la plus merveilleuse chose au monde : un amour éternel. Je t'invite donc à me poser toutes les questions qui peuvent t'intéresser, et c'est avec plaisir que je m'empresserai de te répondre.
COEUR PLEIN D'ESPOIR

Madame,
Je suis un jeune homme de 25 ans. Ma taille est de 5 pieds 8 pouces et mon poids d'environ 150 livres. Originaire de la Gaspésie, je demeure à Montréal depuis cinq ans, mais je n'ai pas encore eu le bonheur de rencontrer mon idéal de femme. Je suis un catholique pratiquant, je suis sobre, travailleur, honnête, franc, sincère. Je suis d'un tempérament affectueux, romantique, courtois. J'aime les enfants. Je tiens à consacrer ma vie aux petits enfants que le Bon Dieu voudra bien me confier, c'est-à-dire les chérir et bien les préparer à affronter la vie. Voilà pourquoi je me suis trouvé une situation d'avenir. C'est aussi la raison pour laquelle je tiens à me perfectionner. J'aime jouer au tennis, aller à la plage, faire un peu de photographie. J'aime aussi

et les sports. Mon instruction et mon éducation sont plus que passables. J'aimerais faire la connaissance d'une jeune fille de 21 à 25 ans, distinguée, de bonne apparence et n'aimant pas seulement la danse et les plaisirs mondains. Celles qui sont à la recherche d'un trésor n'ont qu'à répondre à cette lettre, elles n'en seront que très satisfaites. Photo appréciée.
S.O.S.

Madame,
Souvent je songe à mes amis qui semblent plus heureux que moi. Pourquoi ? Parce qu'ils ont atteint leur idéal : avoir un foyer où ils retrouvent une femme et des petits à chérir. Je suis célibataire, 25 ans, mesure 5' 7" et pèse 160 livres, de bonne apparence. J'ai une situation stable et j'aime toutes les belles choses de la vie, en particulier, la nature, les voyages, la lecture

Le refuge sentimental — suite

Elle hante les cabarets et les salles de danse. Elle me reproche de ne pas la comprendre. Je suis rendu à bout de nerfs; parfois, je lui dis de s'en aller. Je veux faire chambre à part, mais elle s'y refuse. Elle est bien capable, en cas d'accident, de m'en imputer la responsabilité. J'ai mauvais caractère, je l'avoue; mais, en revanche, elle a tout ce qu'il lui faut à la maison. Je ne sors pas. Je ne fumais pas auparavant, mais, pour me changer les idées, je me suis mis à fumer et à boire.
UN HOMME DECOURAGE

tion qui fera réfléchir les parents et les jeunes. Si mes bons parents savaient que je vous ai écrit, quelle jolie scène ! Ferez-vous un petit quelque chose pour moi, je le souhaite.
SCENES SANS THEATRE

Votre lettre n'est pas assez explicite pour que je puisse déterminer les torts. Tout ce que je suis vous recommander, c'est d'essayer de comprendre votre femme, de sortir avec elle, d'essayer de la reconquérir. Il vaut mieux consacrer votre énergie à reconstruire votre bonheur, plutôt qu'à fumer et à boire.

Comme vous êtes cruelle, sans pitié, injuste ! Vous accusez vos parents de ne pas vous comprendre, et pas une fois dans votre lettre il n'y a un signe de compréhension, pas une fois vous ne dites : "Ma mère fait des scènes, mais elle est fatiguée... Mon père ne parle pas, mais il a tant de soucis". C'est la condamnation sans appel. Et dire que vous qui savez si bien ce que doivent être les parents, vous ne ferez peut-être pas exactement les mêmes erreurs, mais vous en ferez d'autres aussi graves. Pourquoi ? Parce que la perfection n'est pas de ce monde; parce qu'il n'est pas donné à tous d'être de bons éducateurs; parce que les parents sont humains, donc faibles et sujets à l'erreur. Au lieu de condamner les vôtres, essayez donc d'étudier leurs problèmes, essayez de vous mettre à leur place. Vous découvrirez vite qu'ils font leur possible; ce que vous ne faites peut-être pas, vous. Le fossé qui sépare les parents des enfants ne peut être comblé que s'il y a compréhension des deux côtés. Faites les premiers pas et vos parents feront tous les autres, vous verrez. Ils ont tort de ne pas s'intéresser à vos études, de ne pas vous parler des problèmes de la vie... mais êtes-vous sûre que, s'ils vous parlaient beaucoup, vous ne m'écrieriez pas pour vous plaindre qu'ils se mêlent trop de vos affaires. Je dois lire chaque semaine cent lettres d'enfants qui se plaignent de leurs parents, et j'ai découvert ceci : les parents, quoi qu'ils fassent, ont toujours tort... jusqu'à ce que les enfants vieillissent et deviennent parents à leur tour. Vous verrez !

★ Dix-huit ans, l'âge de la joie et du bonheur... et malgré tout cela je suis malheureuse à en pleurer ! De bons parents, une soeur et un frère aînés, un frère de seize ans, des amis et des amies, de l'argent autant que j'en ai besoin, et trois ans d'études avant d'obtenir mon bac ! Même avec tout cela, la souffrance morale me ronge. Madame, pourquoi nos parents nous donnent-ils la vie et laissent-ils pousser cette vie comme une fleur sauvage, comme un champignon aux prises avec les froids et les intempéries ? Nos parents nous aiment mal, nous les jeunes ! Aimer, pour eux, c'est nous donner de l'argent quand nous en avons besoin et nous nourrir trois fois par jour. Pour eux, jamais de questions sur nos études, sur nos goûts et sur nos idées. Pas d'échanges d'opinions sur un sujet politique, un film, un livre ou un disque. Non, rien ! Mes parents sont des gens très bien — grand-messe et communion tous les dimanches, oeuvres de bienfaisance, etc. —, mais si je vous disais que ma mère ne m'a jamais parlé des problèmes de la vie, et que mon père n'en a jamais soufflé mot à mon frère ! On apprend la révélation de ces choses essentielles par des copains, des films, des revues et quoi encore. Et nos parents — ces gens très bien — ont fait leur devoir, ils ont élevé une famille ? Dans quel siècle vivons-nous ? Drôle de devoir auquel on attache le plaisir charnel pour l'alléger ! Et s'il y avait ce même plaisir attaché à la question du choix d'une carrière, à celle des mystères de la vie, aux échanges d'idées entre parents et adolescents ? Que de questions et d'idées ! Et ce serait toujours le devoir !... Je sors librement et, quand j'entre, c'est une scène. J'écoute la radio tard le soir : une scène. Je désire des souliers neufs : une scène. Une scène au bout de chaque question ! J'ai essayé par tous les moyens possibles, cela finit toujours par une scène. La preuve : quand j'ai offert mes services pour aider à faire les pâtisseries, maman a refusé disant que j'étais trop gauche. D'accord, mais je voulais apprendre d'elle, non pas du livre de recettes ! Et elle a daigné ajouter que le garde-manger était à l'envers, qu'elle n'y trouvait plus rien. Eh bien ! madame ma mère, elle peut le garder son garde-manger, et moi je garderai mon affection pour une autre qui me comprendra mieux. Pour les sorties ça va, pourvu que je ne parle jamais d'inviter une fille à la maison, car alors c'est une scène. Mon père fait ses scènes chaque fois que je lui montre les rapports bimensuels de mes études. Pauvre lui, s'il savait comment on les obtient, ces notes ! Que de scènes ! Mais jamais il ne dira : "Ah ! tu étudies les sciences, on peut en discuter. Moi aussi, j'ai étudié cela." Ou bien : "Que penses-tu de cette matière-là ?" Non, jamais. On jette la pierre aux jeunes, c'est la mode aujourd'hui, mais s'il y a tant de délinquants, tant de suicides, les parents en sont les premiers responsables, car leur devoir ils ne le désirent pas, parce qu'il ne s'y attache pas de plaisir charnel. Donnez-moi une solu-

★ Auriez-vous la bonté de me dire où je dois m'adresser pour rapporter des parents qui maltraitent des petits enfants ?
PITIE POUR EUX
Au Bien-Etre social, on a pour mission de protéger les citoyens.

Fiât — Continuez à apprendre à connaître ce garçon, fuyez les occasions, faites-vous respecter. Et on en reparlera dans un an.

Une qui demande conseil — Vous êtes sûrement assez instruite pour vous placer comme aide domestique dans une maison privée où vous serez logée, nourrie, bien payée et appréciée.

Evelyne — Les petites femmes sont toujours exquises. Faites de la natation, des exercices qui allongent les muscles, et surtout souriez. Ce n'est pas la grandeur qui compte pour une femme, mais son charme, sa féminité.

Réussirai-je — Votre ami est-il ivrogne ou alcoolique ? S'il n'est qu'ivrogne, avec de la volonté et votre amour il peut arriver à guérir. S'il est alcoolique, c'est-à-dire s'il ne supporte pas l'alcool, s'il ne peut s'en passer, s'il boit à jeun, ou seul, alors il a besoin des A.A. Dans un cas comme dans l'autre, il devra, comme preuve de son amour, vous montrer qu'il est capable d'abstinence ou du moins de modération avant de parler de mariage.

HÔPITAL VILLA-MARIA

6027, AV. DE LORIMIER
coin Bellechasse, RA. 9-4351

CONSULTATIONS

- **MEDECINE :**
du lundi au samedi de 10 h. à midi
- **CHIRURGIE :**
du lundi au samedi de 1 à 2 h. p.m.
- **GYNECOLOGIE :**
le mercredi matin de 10 h. à midi

EN ce moment de l'histoire où le biculturalisme — ou biculturalisme — devient à la mode, où le régime fédératif ouvre, comme dirait Jack London, son "auberge de la dernière chance", où nos meilleurs esprits, des deux côtés de la barricade, s'efforcent de trouver, ou de créer, entre Canadiens d'expression française et d'expression anglaise, un terrain d'entente qui repose sur autre chose que de vaines palabres, soit sur un "partage" véritable et sur le respect des droits d'un chacun, qui dira de quel apport peuvent être ces "Visites Interprovinciales", inaugurées il y a quelques années? Ces visites de bon voisinage — je ne dirai pas de "bonne entente", le mot a été trop galvaudé, — ces visites de bon voisinage entre les jeunes étudiants des deux groupes, français et anglais, — nos dirigeants de demain — constituent, à n'en pas douter, un des grands espoirs d'aujourd'hui.

"Nous organisons maintenant des échanges de visites avec quatre villes de l'Ouest, nous dit M. Roger Lapointe, représentant à Montréal des "Visites Interprovinciales" et directeur du Conseil Canadien des Chrétiens et des Juifs. Il s'agit là de voyages en groupes. Nous avons envoyé, cette année pour la première fois, quarante jeunes gens et jeunes filles du Québec dans les villes de l'Ouest, où ils étaient répartis comme suit: dix de Montréal à Vancouver, dix de Québec à Calgary, dix de Trois-Rivières à Winnipeg et dix de Chicoutimi à Edmonton. Nous accordons à ces jeunes des bourses pour les aider à payer leurs dépenses. Nous avons ainsi, cette année, distribué \$2,850 en bourses diverses.

"Nous avons aussi, ajoute M. Lapointe, des échanges de visites en groupes, appelées "Visites Intercommunautaires", entre les étudiants du Québec et ceux de l'Ontario. Cette année, nous avons à peu près 700 participants, venus d'une quarantaine de villes du Québec et de l'Ontario.

"On assigne à chaque visiteur un foyer où il rencontre un jeune du même âge, sexe et tempérament. Les étudiants ont ainsi l'avantage de se familiariser avec une langue seconde tout en visitant une province d'une autre culture.

"Tous les étudiants qui sont admis à participer à l'échange, souligne M. Lapointe, doivent être recommandés par les autorités religieuses et scolaires. Les familles elles-mêmes qui demandent à recevoir un visiteur doivent être en tout point recommandables. Tout comme c'est le devoir du visiteur de se conformer aux règlements et à la discipline en vigueur dans le foyer qu'il visite, c'est aussi le devoir des parents de traiter le visiteur comme leur propre enfant. Quand les jeunes sortent ou voyagent en groupes, ils sont toujours accompagnés d'un adulte responsable.

"Pour organiser ces échanges, il faut qu'un organisme local, comme la Chambre de Commerce ou l'organisation des loisirs, en prenne la responsabilité, en s'assurant, par exemple, la collaboration de l'hôtel de ville et de la commission scolaire et peut-être aussi de quelque groupement social.

"C'est ainsi, conclut M. Lapointe, que, pendant leur séjour à Montréal, nous avons pu offrir à nos visiteurs quelques activités de choix grâce aux généreuses contributions des bienfaiteurs suivants: la ville de Montréal, la Banque Canadienne Nationale, la maison Catelli et le Centre Paul-Sauvé."

Fondé en 1935

C'est en 1935 que M. J.-H. Biggar, professeur au "Upper Canada College", a créé ce mouvement d'échanges de visites individuelles, tant pour rendre service aux élèves qu'aux professeurs. Mais le savant professeur allait aussi, sans s'en douter, rendre service aux deux principaux groupes ethniques du Canada. S'il existe présentement, en effet, un climat meilleur entre gens de langue et de culture différentes au pays, si un grand nombre de nos concitoyens de langue anglaise se mettent à l'étude du français — souvent lorsqu'ils ont déjà franchi le cap de la quarantaine — ne serait-ce pas, pour une bonne part, au professeur Biggar et à des mouvements comme celui des "Visites Interprovinciales" que nous le devons?

François Bourdages

Quiconque désire obtenir des renseignements supplémentaires sur ces échanges est prié de communiquer avec le responsable, M. Roger Lapointe, 1411, rue Mansfield, suite 207, Montréal 2.

Pour faire contrepoids aux nationalismes exacerbés, un idéal de fraternité humaine

Anna Mary McIlwain, 14 ans, domiciliée à Whitby, près de Toronto, a eu la bonne fortune de vivre un Noël "à la française" dans la vieille ville de Québec, l'an dernier.

Elle a fait ce voyage sous les auspices de l'association dite des "Visites Interprovinciales" et vous livre ses impressions sous un titre visiblement inspiré de l'oeuvre de Mary McDonald: *L'Oeuf et moi*. Comme l'auteur de l'oeuvre précitée, Mlle McIlwain possède un sens de l'humour qui explique sa très grande compréhension des gens et des choses à un âge aussi tendre.

Les "Visites Interprovinciales" et moi

par Anna Mary McIlwain

Je déambulais dans le corridor de mon école, une journée du printemps dernier, lorsque mon attention fut attirée par une affiche: "Visites Interprovinciales". Je m'arrêtai, curieuse, et lus qu'on réclamait un plus grand nombre de foyers de langue anglaise pour recevoir des étudiants de langue française désireux de mettre à profit leurs vacances pour parfaire leur connaissance de l'anglais.

Intéressée, je restai après la classe, ce jour-là, pour demander à mon professeur de français des renseignements supplémentaires. Il m'expliqua gentiment que "Visites Interprovinciales" était le nom d'une association ayant pour but de faciliter des échanges de visites entre étudiants du Québec et de l'Ontario. Il me recommanda d'écrire à cette association... et d'attendre sagement la réponse.

Le soir même, je parlai à mes parents de mon projet de lettre et, quoique un peu réticents, ils me donnèrent leur assentiment. J'écrivis sans tarder. Quelques jours plus tard, je recevais des "Visites Interprovinciales" une grande enveloppe que j'ouvris avec une curiosité toute féminine. Elle renfermait d'abord une bien belle lettre dans laquelle on me remerciait de m'intéresser si vivement à l'association. J'y trouvai aussi plusieurs brochures décrivant les buts et les réalisations de ladite association et, finalement, un questionnaire qu'on m'invitait à remplir.

On avait fait un choix...

Plusieurs semaines plus tard, mes parents et moi reçûmes une lettre du siège social des "Visites Interprovinciales", situé dans la ville même de Québec. Ces gens nous informèrent qu'ils croyaient avoir trouvé une adolescente à laquelle nous con-

viendrions et qui, à son tour, nous conviendrait. Ils nous demandèrent de les aviser de notre décision le plus tôt possible.

Je commençai, avec beaucoup d'hésitation, à rédiger une lettre (ma première en français!) à l'adresse de Lise, notre invitée en perspective. Nous étions bientôt en grande correspondance. Je lui écrivais en français et Lise me répondait en anglais!

Il fut décidé que Lise arriverait à la maison le premier juillet et resterait avec nous jusqu'à la fin du mois. Nous l'attendions avec impatience, nous avions grand-hâte de la connaître. Dès le premier jour, Lise et moi nous sommes aperçues que nous possédions beaucoup en commun et aussitôt nous devînmes d'excellentes amies. Les "Visites Interprovinciales" avaient fait du bon travail!

L'été se passait agréablement et mes parents se félicitaient de la bonne idée qu'ils avaient eue de nous mettre en rapport... Je dus leur rappeler qu'il avait eue la première, cette heureuse idée!

Les deux langues tour à tour

Lise parle l'anglais couramment. Il ne nous était donc pas difficile de communiquer entre nous. Si d'aventure Lise ne saisissait pas bien un mot ou une phrase, j'essayais de mon mieux de le lui expliquer en français. Deux fois la semaine cependant, c'était "jour de congé" pour Lise, et alors toute la famille et tous les visiteurs devaient "sortir" leur français! D'aucuns auraient eu bien du plaisir à nous entendre; nous déployions une grande bravoure, ce me semble, dans notre tentative de parler la langue de Molière! Nous n'avions pas, comme ça a été le cas pour les Apôtres, le don



A voir leur sourire, on peut se demander ce qu'a bien pu servir l'accueillante religieuse aux jeunes Anglaises venues en visite de week-end...

Lise... Carmichael

Je lui écrivais en anglais,
elle me répondait en français



De plus en plus d'étudiants bénéficient des voyages organisés par les "Visites Interprovinciales". Cette année, pour la première fois, de jeunes Canadiens français se sont rendus dans les provinces des Prairies connaître mieux leurs confrères anglais. Quand aurons-nous le plaisir de recevoir de frais minois de l'Ouest ?

des langues... Dès que Lise nous avoua qu'elle nous comprenait mieux lorsque nous nous exprimions en anglais, c'est avec plaisir que nous revînmes à la langue de Shakespeare...

Les quatre semaines passèrent comme un clin d'oeil. Au départ de Lise, il y eut des larmes éphémères, de part et d'autre, et des promesses échangées de s'écrire fidèlement. Et pour ce qui est de nous écrire fidèlement, nous le fîmes... Au moins deux fois par semaine! C'est ainsi que, par un beau jour de l'automne dernier, je reçus une lettre de Lise m'invitant à passer les fêtes de Noël et du jour de l'An à Québec, dans sa famille.

J'attendais mon départ avec une impatience fébrile, mais, après les préparatifs d'usage, le jour "J" vint si vite que la première chose dont je m'aperçus, c'est que je faisais déjà des signes d'adieu à mes parents et à mes amis des deux sexes, de la fenêtre de mon wagon de chemin de fer.

Ç'a été le coup de foudre!

Je devins amoureuse de Québec à première vue, c'est le cas de le dire. A Noël, cette ville si belle et si vieille, si pleine de souvenirs du Canada d'autrefois, cette ville paraît sortie tout droit d'un conte de fées. Comme j'y arrivai au beau milieu d'une grosse tempête, je ne pus d'abord que jeter un coup d'oeil sur des rues étroites et tortueuses, des vieilles maisons revêtues d'un ample manteau de neige... Mais la tempête s'apaisa et, alors, quel émerveillement!

Le foyer qui fut le mien pendant les deux semaines suivantes était rempli de rires joyeux... ainsi que des odeurs, des parfums et de toutes les décorations de Noël. Tout de suite, je m'y sentis chez moi. J'eus l'impression très nette de faire

réellement partie de la famille de mon amie Lise.

Les jours qui précédèrent et suivirent la fête de Noël furent pleins d'une exubérante activité. Mes hôtes s'étaient beaucoup dépensés pour rendre mon séjour intéressant. Le passe-temps favori, celui auquel nous nous adonnions le plus fréquemment, c'était évidemment le ski. C'était là une expérience nouvelle pour moi, puisque dans la région qui avoisine Toronto, nous n'avons pas la neige abondante, ni les merveilleuses pistes de ski, ni les paysages enchanteurs des Laurentides, la terre de prédilection des skieurs.

Cependant, même après plusieurs descentes sur les pistes de ski destinées aux débutants, ma technique ne s'était guère améliorée. Au grand amusement, sans doute, de quiconque se trouvait là pour jouir du spectacle!

Nos soirées étaient également bien remplies. Dans les tournées des "veillées de Noël" ou des salles de danse et de cinéma, j'avais toujours le choix entre plusieurs cavaliers servants. Je ne fus pas lente à m'apercevoir que les jeunes gens de langue française sont amusants, charmants, polis et d'agréable compagnie — contrairement à certaines rumeurs qui ont cours parmi les jeunes filles de langue anglaise!

"Je n'oublierai jamais ce Noël-là"

Pour pouvoir savourer pleinement les fêtes de Noël et du Nouvel An célébrées à la manière canadienne-française, il ne suffit pas de lire ce qu'on en dit, il faut les vivre soi-même! L'impression qui m'en reste, c'est d'avoir passé des fêtes pleines de gaieté, d'amitié, et d'une compréhension profonde de la vraie signification de Noël. Ce jour était aussi pour moi un jour d'action de grâce pour la naissance de Jésus-Christ — même si je l'ai célébré

d'une façon nouvelle. Noël veut dire la même chose pour tout le monde, peu importe la langue qu'on parle, et ce lien qui nous unit contribue à combler les fossés cr-s par les différences de langue et les préjugés.

Mes deux semaines à Québec passèrent comme un tourbillon et je me retrouvai disant adieu à ma "vieille" amie Lise, ainsi qu'à plusieurs nouveaux amis que je m'étais faits pendant mon séjour. Mon français s'était grandement amélioré, bien que je ne puisse pas dire la même chose en ce qui concerne le ski! Pourtant, malgré la facilité nouvelle avec laquelle je pouvais m'exprimer en français, il me fut difficile de dire à Lise et à ses parents toute ma gratitude et toute mon admiration. Les "good-bye" et les "au revoir" résonnèrent, et le train partit pour l'Ontario.

En arrivant à Toronto, je retrouvai un monde complètement anglais. J'étais fermement décidée à faire partager la compréhension toute neuve que j'avais de mes amis du Québec par mes amis ontariens qui n'avaient pas eu, comme moi, la chance de faire un aussi merveilleux voyage. Si tous les gens d'expression anglaise du Canada pouvaient aller à Québec, comme je l'ai fait, et si tous ceux qui parlent le français au Québec pouvaient venir vivre pendant quelque temps parmi les Canadiens de langue anglaise, comme l'a fait mon amie Lise, je suis sûre que la compréhension entre les deux groupes serait plus grande et que diminueraient les conflits entre les deux groupes.

Ce n'est pas là un rêve irréalisable. Une association modeste, presque inconnue encore, qui se désigne elle-même sous le nom de "Visites Interprovinciales" fait sa quote-part pour favoriser une entente éventuelle entre le Canada français et le Canada anglais. J'espère qu'elle y parviendra!

Des étudiants de Chicoutimi ont rendu visite à Son Excellence le gouverneur général du Canada et à madame Vanier, à Rideau Hall. Ils passèrent deux semaines dans des familles anglaises de la capitale et eurent par la suite le plaisir de recevoir leurs amis anglais pour aussi longtemps chez eux, à Chicoutimi. A droite, on écoute des poèmes tantôt en anglais, tantôt en français.



Anna Mary McIlwain

Elle donnait des leçons
de ski à son
amie de Toronto





Sur la plage, avant sa randonnée, le "Sea Horse" fait l'admiration des touristes.

Un tracteur pour traverser la Manche

Il n'est pas comme les autres... Il peut franchir une rivière, un lac. Il a même traversé la Manche!

Sa naissance remonte à quelques semaines seulement et ses auteurs, la maison de tracteurs Fordson et la manufacture County, l'ont baptisé "Sea Horse", cheval de mer.

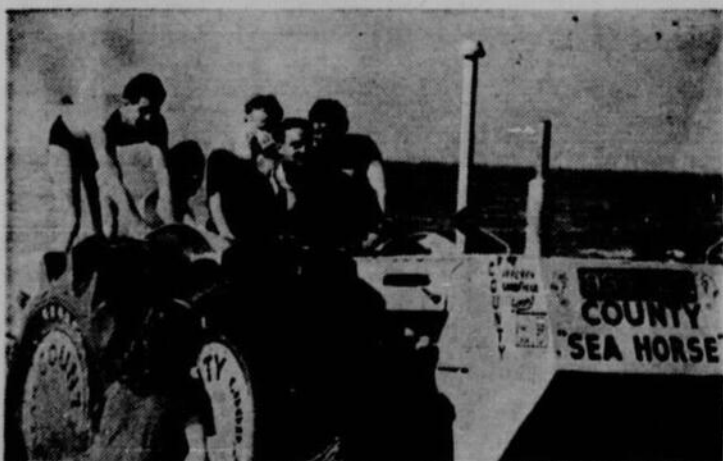
On a conçu ce tracteur amphibie pour utilisation dans les pays à sol marécageux ou riches en lacs, tels que la Finlande, les Etats-Unis, l'Ecosse et le Canada.



Et vogue la galère! David Tapp, 31 ans, se promène là-dedans comme dans un yacht de plaisance.

Le "Sea Horse" pèse trois tonnes et demie. Il marche à la vitesse de 14 milles à l'heure sur la terre et de trois milles dans l'eau. Son prix: six mille dollars, soit mille cinq cents dollars de plus qu'un tracteur ordinaire. Il possède un moteur de 52 c.v. fonctionnant à 1,700 tours à la minute, un démarreur à inertie, six vitesses à l'avant et deux à l'arrière. Il sera bientôt construit en série.

Les roues et les caissons placés à l'avant et à l'arrière font flotter le tracteur. Ces roues comportent des disques soudés de manière à former un compartiment étanche supplémentaire. Fait extraordinaire, lorsque le tracteur est dans l'eau, les roues donnent la propulsion et la direction. Les caissons à l'avant et à l'arrière assurent la flottabilité du tracteur.



Le "cheval de mer" a terminé victorieusement la traversée de la Manche...

MOTS CROISÉS

PROBLEME No 126

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17
1																	
2																	
3																	
4																	
5																	
6																	
7																	
8																	
9																	
10																	
11																	
12																	
13																	
14																	
15																	
16																	
17																	

HORIZONTALEMENT

- 1—Parcouru des yeux (anagramme). — Destruction, chasse aux escargots dans les vignes (plur.).
- 2—Du verbe rire. — Est atteint de strabisme. — Du verbe égaliser.
- 3—Mal à l'aise, serré. — Deux voyelles. — Emission de voix forte. — Fer, en anglais.
- 4—Première conjugaison. — Qui ont une forte corpulence (fém.). — Mesure itinéraire chinoise.
- 5—Pourvu de. — Canton suisse. — C'est-à-dire (abrév. latine). — Du verbe être.
- 6—Abrév. familière de petit. — Rétablie dans ses fonctions.
- 7—Moitié d'estivale. — Dialecte roman au sud de la Loire. — Du verbe nier. — Autre forme de raide.
- 8—Nés de l'imagination, sans réalité.
- 9—Cent sept, en chiffres romains. — Usages, coutumes. — Du verbe avoir. — Voyelle et consonne.
- 10—Exprimer la douleur d'une voix plaintive. — Période de douze mois. — Qui rit (fém.).
- 11—Conifère toujours vert. — Ouvrier dont le métier est de raccommoder de vieux souliers. — Mouvoir vers soi.
- 12—Sorte de poche faite de cuir, de tissu, etc. — Consonne et voyelle. — Pronom personnel renversé. — Tige, en lettres mélangées. — Abrév. de science.
- 13—Toujours trois. — Qui a trop bu. — Moitié d'ordure.
- 14—Celui qui rime. — Mauvais sujet, vaurien (fém.). — Première conjugaison.
- 15—Le premier de tous les nombres (en anglais). — Du verbe renier. — Adverbe de temps.
- 16—Du verbe tenir. — Atomes portant une charge électrique. — Peu de choses.
- 17—Adjectif possessif. — Du verbe entêter. — Abrév. de saint.

VERTICALEMENT

- 1—Pressantes. — Débits de boissons.
- 2—Du verbe lier. — Grain moulu en poudre de certaines céréales.
- 3—Abrév. de vicaire général. — Toute matière propre à lier des pierres, des briques, etc.

- 4—Pourvus du courant électrique. — Deux voyelles. — Fleuve côtier de France.
- 5—Point cardinal intermédiaire (abrév.). — Oiseau domestique. — Du verbe aimer. — Canton suisse.
- 6—Peau épaisse de certains animaux. — Atome électrolytique. — Substance qui constitue les défenses de l'éléphant (plur.).
- 7—Traitement médical avec des aiguilles.
- 8—Facteur du sang. — Rut, en lettres mélangées. — Le meilleur de tous. — Moitié de tergiverse.
- 9—Moitié de toge. — Attaches. — Du verbe aimer.
- 10—Adjectif démonstratif. — Bohémienne. — Deux voyelles.
- 11—Du verbe ternir. — Du verbe rendre.
- 12—Bouleversée. — Sain, en lettres mélangées.
- 13—Abrév. du nom d'un Etat américain. — Grande étendue de connaissances concernant une discipline littéraire (plur.).
- 14—Prénom féminin. — Deux voyelles. — Etat de ce qui est aigre (plur.).
- 15—Titre donné aux baronnets. — Action de trier (plur.). — Deux consonnes. — Deux, en chiffres romains.
- 16—Poisson plat et ovale. — Du verbe être. — Même chose.
- 17—Personnage de "Marius", de Marcel Pagnol. — Du verbe bercer.

SOLUTION No 125

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17
1	E	M	B	A	L	L	A	S	R	E	V	I	S	E	R	A
2	T	E	P	E	N	C	H	A	R	O	A	R	A	M		
3	A	S	A	R	C	S	R	S	A	L	F	E				
4	M	S	N	I	C	O	I	S	E	S	L	F	B	U		
5	P	A	R	A	D	O	S	E	M	A	N	E	R	A	I	T
6	E	L	P	A	R	T	I	C	U	L	E	S	I	L	E	
7	S	I	L	O	S	E	H	E	I	N	E					
8	N	L	I	A	S	S	E	S	I	S	E	S	T			
9	C	E	E	I	U	S	S	E	N	A						
10	U	D	O	G	R	E	S	P	A	S	O	V	A	S		
11	V	E	I	N	E	S	E	O	N	C	R	O	I	S		
12	E	L	A	S	T	I	G	O	T	E	R	A	I	T		
13	T	A	P	I	E	M	U	L	E	E	E	E				
14	L	O	T	I	S	L	O	E	S	S	B	E	R			
15	A	U	E	R	O	L	L	E	A	N	T					
16	I	E	E	M	B	E	L	L	I	S	A	I	E	N	T	
17	T	R	I	E	I	P	E	N	E	T	R	E	R	A	S	



GAZOU

GUS EDGM and IRWIN HASEN

GAZOU ET MICHOU SAVENT QUE LISON MARTIN EST ATTRISTÉE DEPUIS QU'ELLE A REÇU UNE LETTRE MYSTÉRIEUSE. GAZOU ORDONNE À MICHOU DE RESPECTER SON SECRET.

Ah ! Papa ne croit pas qu'elle est une espionne parce qu'elle est belle. Toi, tu le crois parce que tu l'as vue pleurer.

Tu veux que je te casse la gueule ?



Ça va. Je la ferme. Mais je continue à l'épier.

Si tu fais ça, tu ne pourras pas pratiquer le football avec l'équipe demain.

© 1963 by The Chicago Tribune.



O.K. ! Je la laisse tranquille ! Mais ce sera ta faute si Lison est une espionne.

Chut ! La voici justement !



Je vais dire un mot à ta famille, Gazou. Viens avec moi.

Avec plaisir. À tantôt, Michou.

Ah, zut !



Avant de vous quitter, je veux que vous sachiez combien j'en suis venue à vous aimer !

Vous nous laissez, Lison ?



Pour des raisons.. personnelles. Je suis obligée...

Ai-je fait quelque chose qui vous ait offensée, Lise ?



Mais non, Yves. Vous avez tous été très gentils pour moi.

Nous direz-vous où vous allez, Lison ?



Je vous prie, ne me posez plus de questions !



Seulement une... Reviendrez-vous ?

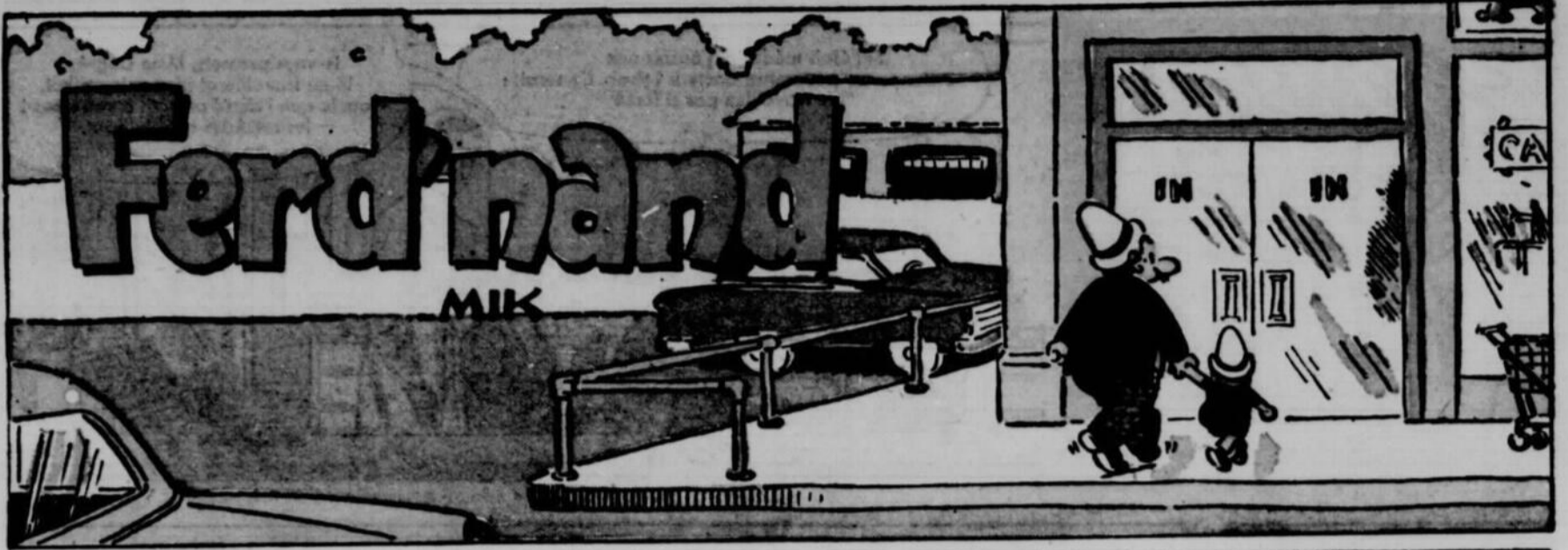
Lebon



MONSIEUR SAINT-GALLON



© 1963, Publishing Newspaper Syndicate, Reg. U.S. Pat. Off.
© 1961, King Features Syndicate, Inc. World rights reserved.





Fernand Denis

COMMENTE LES

FAITS ET GESTES

Le cinéma américain nous montrera des nus

"Au cours des deux ou trois prochaines années, les scènes de nudité seront courantes dans les films américains, tout comme elles le sont depuis longtemps dans les films européens. Mais les Français feront bientôt des choses dans leurs films que nous ne pourrions imiter avant vingt-cinq autres années. Les Européens se sont taillé une place enviable sur le marché mondial du cinéma parce qu'ils créent des films adultes".

Ce qui ajoute beaucoup de piquant à cette déclaration est le fait qu'elle provient de nulle autre que Carroll (Baby Doll) Baker, la beauté naturelle que

d'elle dans sa nudité. Et un magazine à sensation a même publié cette éblouissante manchette: "Carroll Baker raconte ce que c'est que de jouer nue!"

Mais dans tout ce brouhaha dont elle est la cause, Carroll demeure remarquablement sereine. La séquence fut tournée sur plateau fermé et seuls les quelques techniciens indispensables étaient présents. Jack Garfein, son mari, lui-même metteur en scène, accepte la chose avec bonne grâce, mais sa mère par contre a réagi très maternellement. "Ma mère m'a dit, raconte-t-elle le sourire aux lèvres: "Carroll, tu mènes une vie tranquille et tu es une bonne épouse et une bonne mère, mais je ne comprends pas ce qu'il t'arrive dès que tu joues dans un film."



"Si j'ai accepté de jouer nue, c'est que la scène est parfaitement justifiée dans le film." Voilà ce que répondait Carroll Baker à sa maman qui lui reprochait de s'être pliée aux exigences de son metteur en scène.

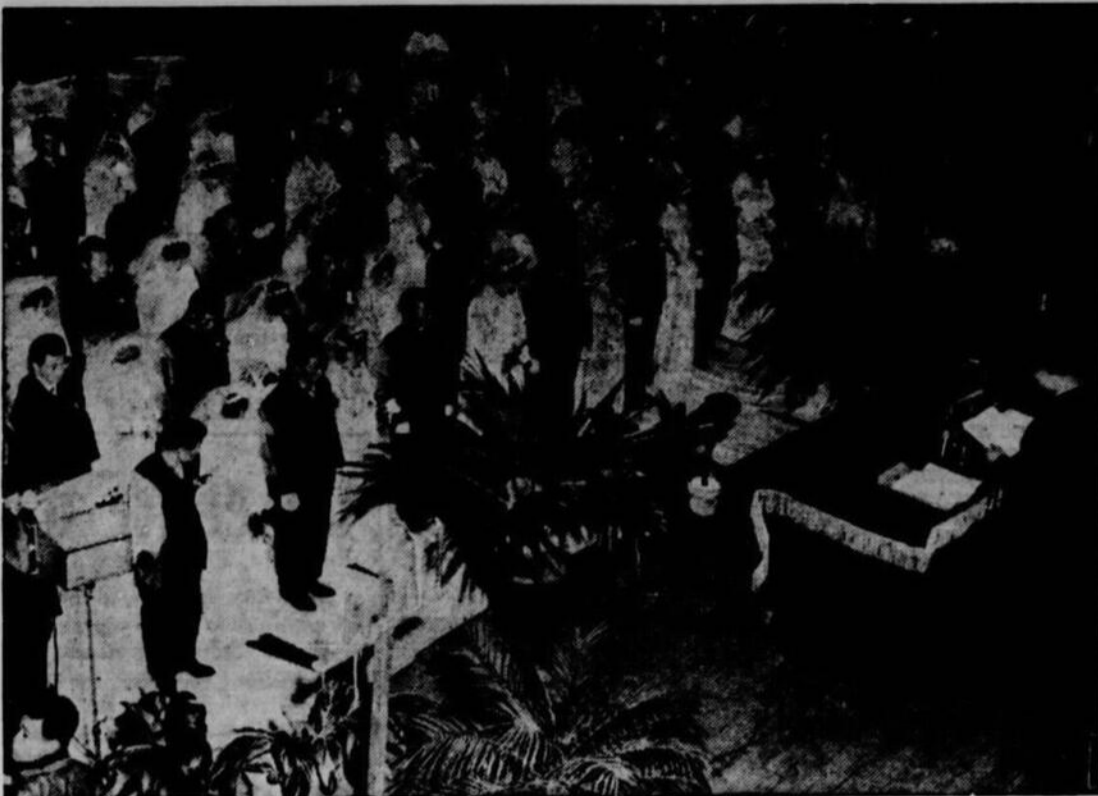
les cinéphiles verront bientôt "au naturel" dans "The Carpetbaggers". Eh! oui, le cinéma américain s'améliore de jour en jour...

La scène dans laquelle Carroll révélera ses grâces au monde entier ne manquera certes pas de troubler les gardiens de la moralité, mais, en attendant, de nombreuses répercussions — d'un tout autre ordre, on en conviendra — se font entendre. La nouvelle qu'on la verrait en costume d'Eve fit évidemment sensation dans certains milieux. C'est ainsi que la jolie comédienne a été obligée de faire changer son numéro de téléphone pour ne plus avoir à répondre aux innombrables appels de maniaques, de journalistes et de directeurs de revues et magazines... "d'art". Elle reçoit tous les jours des milliers de lettres d'admirateurs lui demandant une photo

Pour la comédienne, pourtant, le mystère n'existe pas. "Il y a une raison pour cette scène de nudité, dit-elle. Elle est parfaitement motivée, sans quoi je ne l'aurais pas tournée." Voilà qui nous justifie d'aller voir le film.

Noyades

De leur côté, les Italiens, eux, semblent avoir trouvé un autre moyen d'éprouver des sensations et il faut vraiment être Italien pour y avoir pensé. Depuis quelque temps, les gendarmes qui patrouillent les nombreuses plages de la Riviera italienne surveillent de très près l'usage un peu trop fréquent qui s'y fait de la nouvelle méthode de respiration artificielle de bouche à bouche. Depuis que la méthode s'enseigne dans les écoles de jeunes filles, la police croit avoir remarqué une hausse surprenante du nombre de noyés "ressuscités" cha-



Soixante-dix jeunes hommes ayant fui la Corée du Nord (communiste) pour passer à celle du Sud (non communiste), ils décidèrent de se marier tous du même coup. Ci-dessus, une photo de la cérémonie à Séoul, capitale de la Corée méridionale. Chaque couple a reçu une ferme dans l'un des "villages de la liberté" que le gouvernement a fondés.

que semaine. Elle sournoisne les Italiens de simuler la noyade et de perdre connaissance. Les malins veulent profiter des avantages de la méthode, lorsque appliquées par une jeune fille en bikini. Pas si bête!

Un zoo de famille

Quand sa maîtresse d'école le traitait "d'animal!" en lui tirant les oreilles, Michel Jars se disait qu'elle n'avait peut-être pas complètement tort. Monsieur Jars, citoyen de Liège, en Belgique, défie n'importe qui d'avoir une famille aux noms aussi zoologiques que la sienne. Sa grand-mère s'appelait Olga Renard; sa tante, Anne Poisson; ses cousins et cousine, Raoul Truite, Bernard Cygne et Geneviève Lièvre, et sa belle-mère, Marguerite Dressueur, laquelle s'est probablement donné la tâche de dresser tout son monde. C'est de la généalogie zoologique... ou vice versa, comme vous voudrez.

Pour la reine

Le Service des Parcs, à Londres, part en guerre contre les vandales en installant dans les parcs de nouveaux bancs en aluminium et en plastique, incassables, ininflammables, sur lesquels il est impossible d'écrire ses initiales au couteau et qui flottent si on les jette dans le lac ou l'étang. En outre, on apprend des milieux les mieux autorisés qu'il est question d'en installer également dans le jardin du palais de Buckingham, où se donnent les parties de jardin. C'est quoi, au juste, des vandales?

Industries

L'industrie de l'Illinois est à son apogée, sauf à Industry dans l'Illinois. Essayez toujours de relire la phrase si vous voulez, mais ça ne changera rien, vous avez bien lu et c'est comme ça. Même si dans l'Etat en question il existe 22.300 manufactures et usines, il reste que la petite ville d'Industry n'a pas d'industrie. "Si vous con-

naissez quelqu'un qui serait prêt à investir chez nous, a déclaré un porte-parole de l'endroit, envoyez-le nous voir le plus tôt possible."

Qui se moque de qui?

Le grand compositeur moderne Darius Milhaud vient de terminer une symphonie en six mouvements intitulée "Un Français à New York" et dont le finale est la description d'une partie de baseball au stade Yankee. "Ça n'a pas grand-chose à voir au baseball, dit Milhaud, car je n'ai jamais assisté à un match. Comme question de fait, je n'ai jamais mis les pieds à New York non plus." Les déclarations de l'artiste peuvent peut-être nous faire saisir un peu mieux ce que sont les arts modernes, que ce soit la musique, la peinture ou la sculpture...

Boutade

On avait installé dans le hall d'entrée du grand hôtel Ritz, à Paris, une affiche demandant poliment: "Les messieurs circulant dans cet hôtel sont priés de porter le veston et la cravate." Or un Américain en "T-shirt", à qui on rappelait le règlement, répondit: "Je ne suis pas un monsieur et je ne circule pas". Là.

Rideau de bambou

Aux grands maux, les grands remèdes! Constatant que le nombre des fonctionnaires a triplé en Chine depuis l'instauration du régime communiste, Mao Tsé-toung a décidé d'en éliminer le quart au moins et ce, par un procédé à la fois simple, rapide, peu coûteux et merveilleusement efficace: tous les employés de l'Etat, quel que soit leur âge, quel que soit leur grade, devront travailler sur les chantiers de jeunesse une fois par semaine. Ceux qui se récuseront sans motif valable seront éliminés d'office. Les autres, qui pourront prouver leur inaptitude, seront mis à la retraite.

C'est ce qu'on appelle secouer le cocotier...

Mariage en masse — Lorsque 70 transfuges célibataires prirent la fuite de la Corée du Nord communiste et réussirent à passer en Corée du Sud, ils décidèrent de prendre femme et, à Séoul, capitale du pays, épousèrent ensemble 70 jeunes filles. La cérémonie fut impressionnante; mais, demanderez-vous peut-être, pourquoi cette hâte de convoler? Vous y verrez peut-être une raison en sachant qu'en cadeau de noces le gouvernement donna à chaque couple une ferme dans l'un de ses "villages de la liberté". (Voir vignette.)

La loi

● A Knoxville (Tennessee), Vernon Ray Cole, âgé de 27 ans, qui a admis avoir tué d'une



balle de revolver, dans une taverne, William A. Knight (30 ans), a été relâché sans procès. "Il y avait là un tas d'ivrognes, et nous n'avons pas l'intention de gaspiller de l'argent en faisant un procès", a déclaré le procureur général Clarence Blackburn, en laissant tomber l'accusation.

Lutte des pouvoirs. — Dans la ville de Hay (Australie), deux voitures s'étant heurtées de front au milieu de la rue, l'un des conducteurs cria: "Attendez que je vous fasse arrêter!" Alors, dans l'autre auto, une voix riposta: "Je vais vous arrêter moi-même!" Les deux chauffeurs descendirent de voiture, se trouvèrent nez à nez et se reconnurent: c'étaient le maire et le chef de police de l'endroit.

Lait de Magnésie

PHILLIPS' RÉGULIER et AROMATISÉ maintenant disponibles

AU MÊME PRIX!



Nouvelle forme aromatisée à la menthe au goût agréable et rafraîchissant

Comme laxatif, le Phillips' donne un soulagement plus complet que les préparations qui agissent seulement sur la constipation. Le PHILLIPS' soulage aussi l'hyperacidité qui accompagne fréquemment la constipation. Pris avec de l'eau au coucher, en cas de besoin, le PHILLIPS' procure du soulagement le matin, de sorte que vous commencez la journée frais et dispos.

Comme antiacide, le Phillips' remet votre estomac d'aplomb en quelques minutes! Des essais scientifiques montrent que—en quelques minutes—le PHILLIPS' neutralise l'excès d'acidité dans l'estomac, qui cause les dérangements d'estomac, gaz, aigreurs et autres symptômes d'hyperacidité. Le PHILLIPS' est l'un des neutralisants les plus rapides et les plus efficaces que l'on ait jamais découverts pour l'acidité de l'estomac.

Qu'il pleuve ou qu'il vente

Les imperméables de la nouvelle saison sont très élégants; comme les paletots, ils seront portés très courts, juste au genou. Ils seront légèrement plus ajustés.

Un des imperméables qui seront très en vogue est fait de coton iridescent beige ou noir; ses lignes sont classiques avec des manches raglan et des poches fendues diagonalement. Mais ce qu'il y a d'intéressant, c'est que vous pouvez y ajouter pour les jours froids une doublure de nutria et un col de même fourrure. Plusieurs des paletots d'automne possèdent ainsi des doublures amovibles. Un autre style nouveau est réversible: noir, d'un côté, blanc de l'autre.

Les tissus à différents motifs: plaids, quadrillés, herringbone seront également à l'honneur. L'imperméable à double boutonnage redevient très populaire. Les teintes à la page: beige, noir, olive ou gris mastic.

Faites vos choix, messieurs; ne soyez point pris au dépourvu par la bise de novembre.



Petits conseils pratiques

Voici une petite suggestion qui pourrait prolonger la durée de vos vêtements. Lorsque vous enlevez un complet ou un veston, aérez-le bien avant de le ranger dans votre garde-robe. Ne le suspendez pas immédiatement, entassé près des autres vêtements; laissez l'air circuler tout autour.

Et un autre petit conseil: brossez soigneusement vos vêtements quand vous les enlevez afin d'en détacher les particules de poussière.

Un coup de brosse à temps prolongera d'une façon surprenante la durée de vos vêtements...

O.E. Schoeffler ESQUIRE MAGAZINE



Parmi les imperméables d'automne, à gauche, l'imperméable beige à double boutonnage, à large ceinture; à droite, l'imperméable en plaid, court comme le veut la mode de la saison.

Cher monsieur Schoeffler

Q. — Peut-on jamais porter des souliers noirs avec un complet brun ?

G.H.

R. — Seulement si le complet est brun très foncé, à moins que ce soit avec un complet léger de popeline beige, et j'avoue que cela crée en effet un contraste agréable. Cependant, avec tous les autres tons de brun, il faut porter des souliers bruns. Il existe actuellement sur le marché toute une gamme de bruns, allant du rougeâtre au doré en passant par le grisâtre. Vos souliers devraient s'harmoniser avec la teinte prédominante de votre veston et, de préférence, dans un ton un peu plus foncé.

Q. — Je suis un garçon de 19 ans; j'ai les cheveux châtain, je mesure 5'9" et je pèse 125 livres. Très mince, je ne sais que porter. Quelles couleurs devraient m'aller le mieux ? J'ai le teint pâle. Puis-je porter des shorts sans avoir l'air ridicule ? Puis-je porter un pantalon étroit ? Quel genre de chapeau devrais-je porter ?

E.G.

R. — Puisque vous êtes jeune et que vous avez le teint clair, vous porterez avec facilité n'importe quelle couleur; le brun devrait vous aller particulièrement bien. Quant aux shorts, pourquoi ne pas porter le genre "bermuda" ? Un pantalon étroit soulignerait votre minceur; un bon tailleur saura trouver le genre de pantalon à jambe moyenne qui vous conviendrait le mieux. Quant au chapeau, il est probable que le tyrolien vous irait à merveille !

Q. — Un ami me complimentait récemment sur un complet brun nouveau; il a exprimé le regret de ne pouvoir lui aussi porter du brun. Il a les cheveux et le teint clairs et porte presque toujours du bleu ou du gris. Je lui ai dit que le brun seyait à tout le monde. Qu'en pensez-vous ?

H.A.

R. — En général, oui. Mais certaines teintes de brun conviennent mieux à certains types physiques. Dans le cas de votre ami, les bruns moyens ou foncés lui iraient sûrement mieux que les teintes de beige ou brun très clair qui l'affaibliraient.



Le professeur Ben Weider, docteur en nutrition.

...pour que la famille entière se maintienne toujours

en pleine forme

C'est une erreur de le croire

L'exercice n'est pas réservé aux jeunes

Plusieurs lectrices d'un certain âge m'ont fait connaître leur opinion sur la culture physique. Selon certaines, les exercices ne sont recommandables qu'aux jeunes. A les lire, on croirait que les personnes d'un certain âge doivent éviter toute activité. Je suis convaincu que cette attitude naît de quelque préjugé plutôt que de l'opinion d'une compétence en la matière. Et l'unique raison que j'invoquerai est que les muscles, peu importe

leur âge, ont besoin d'activité. Dès sa naissance, le bébé agit d'instinct ses membres pour les délier et les assouplir. Sans activité physique, les muscles s'atrophient et le système s'affaiblit... ouvrant la porte à la maladie. Bien entendu, l'exercice physique doit être approprié à chaque individu selon son état et son âge. Si vous désirez d'autres détails, écrivez-moi aux soins du *Petit Journal*.



Trois mouvements pour vous assouplir

Debout, le corps bien droit, les jambes jointes. Posez la main gauche sur le dossier d'un fauteuil qui vous servira d'appui. Levez la jambe gauche et maintenez-la bien tendue devant vous en aspirant. Lentement ramenez ensuite la jambe à la position de départ en expirant. Faites le même mouvement avec l'autre jambe, en gardant la même position. Durant l'exécution de ce mouvement, la jambe qui sert de point d'appui doit être bien droite. Ne pliez pas les genoux. Le port de semelles spéciales en fonte rend le mouvement plus efficace, du fait qu'il vous force à soulever un certain poids en même temps que le pied.

Même position que pour le mouvement précédent. Il s'agit, cette fois, de lever de côté la jambe droite en la maintenant bien tendue. Aspirez en élevant la jambe, expirez en revenant à la position de départ. Arrêtez-vous au premier signe de fatigue. Faites ensuite demi-tour pour vous appuyer de l'autre main sur le dossier du fauteuil. La main droite sur le dossier, levez la jambe gauche bien tendue en répétant exactement le même mouvement. Reposez-vous dès que vous vous sentez fatiguée. Remarquez que durant cet exercice le corps doit être maintenu bien droit et ne pas bouger du tout.

Debout, le corps légèrement incliné vers l'avant. Appuyez les deux mains sur le dossier d'une chaise. L'exercice consiste à lever la jambe droite en la gardant tendue vers l'arrière, et le plus haut possible. Aspirez pendant l'élévation, expirez en terminant le mouvement. Faites le même exercice avec l'autre jambe; puis continuez en alternant (une élévation de la jambe chaque fois) jusqu'à ce que vous vous sentiez fatiguée. Durant l'exécution de ce mouvement, la jambe qui supporte votre poids doit demeurer bien droite et bien tendue. Ne pliez jamais le genou. Mieux vaut ne pas lever la jambe très haut, mais le faire correctement.

La plus vaste cité au monde grandit encore!

par Sven Lydow

STOCKHOLM, Suède. — (T.S.S.) — La plus vaste cité au monde s'étend à quelque 1.000 milles au nord de Stockholm, dans la froide et inhospitalière Laponie (qui offre cependant quelques régions agricoles, de charmants décors champêtres, aussi bien que des immensités arides). Cette cité, Kiruna, est deux fois grande comme le New York métropolitain et même plus étendue que le Grand Londres...

Les limites les plus éloignées de cette cité sont à 125 milles de distance; Kiruna couvre 5.460 milles carrés et abrite 28.000 habitants.

Elle est en passe de s'agrandir encore, puisque un comité spécial d'enquête caresse le projet de proposer l'annexion de Karesuando, une municipalité voisine. La ville minière de Kiruna couvrirait alors 7.460 milles carrés.

C'est une cité étrange, avec ses vastes landes désertes et ses rochers anfractueux où seuls les Lapons nomades peuvent trouver leur maigre pitance. Mais 22.000 de ses habitants vivent dans une région relativement petite, tout autour des célèbres mines de Kiruna, qui produisent la plus grande partie du minerai de fer de la Suède.

Si on a converti Kiruna en cité, c'est pour des raisons bien pratiques. A elle seule, elle n'était qu'une petite municipalité et aucune des taxes provenant de la compagnie minière ne profitait aux villages voisins et au district environnant. Parce qu'on a annexé tout le district de Jukkasjärvi, Kiruna est devenue la plus grande ville au monde. Plusieurs problèmes ont par le fait même trouvé leur solution.

On a des sous pour les besoins culturels

Kiruna jouit de revenus considérables, provenant surtout de l'énorme production annuelle des mines de fer et, de façon moins considérable, de l'élevage de rennes et de l'exploitation de petits commerces. Les revenus sont si abondants que le conseil de ville peut se payer le luxe d'un département culturel dont le budget annuel est de \$55.500 !

Les touristes apportent de l'eau au moulin lorsqu'ils viennent admirer ses paysages splendides, ses montagnes et son soleil de minuit. Ils tiennent aussi à voir de près les derniers représentants de la civilisation lapone.

Parmi les 28.000 habitants de Kiruna, on trouve à peine 800 Lapons authentiques, quelques-uns vivent encore sous la tente durant l'été (une toile tendue sur un châssis de bois), mais la vie ancestrale a grandement été influencée par les inventions modernes. On en voit encore qui portent le costume pittoresque des Lapons et qui continuent à sculpter leurs fameux ustensiles, couteaux, fourchettes et cuillères, dans des racines d'osier séchées, tout en suivant les déplacements de leurs troupeaux de rennes au printemps et en automne, alors que ces derniers vont de la lisière de la forêt aux hautes montagnes.

Les mines de fer donnent de l'emploi à la majorité de la population et rapportent annuellement quelques millions de tonnes de minerai. Même si on continue à exploiter les mines à raison de 16 millions de tonnes par année, comme on a l'intention de le faire, la réserve de fer sera suffisante pour deux autres siècles. Extrêmement riches, ces mines sont réputées représenter 75 p. 100 de la production de minerai de fer de toute la Suède.

On travaille jour et nuit dans les mines et, naturellement, le rythme de vie de chacun en est marqué. Deux fois par jour, de

façon tellement régulière que les habitants en profitent pour ajuster leur montre, on entend de fortes explosions; on a même utilisé des charges de 80.000 tonnes de dynamite pour faire sauter des millions de tonnes de rocher.

Ce n'était pas si fou que ça !

Lorsque les Kiruniens ont réclamé le droit de cité pour leur petite ville et les régions environnantes, plus d'un a pensé que c'était une idée extravagante. On en parlait comme d'une bonne blague ! Mais les critiques se sont vite tues devant les avantages certains du nouveau système administratif.

Plusieurs petites localités entouraient la ville: Pirtivuopio,

pas plus de 100 familles; Arasjokk, à peine 10 familles; Nikkalvokta; Kaalaluspa et Tjuonajokk. Qui se serait soucié de ces petites municipalités si elles n'étaient pas annexées à la grande ville de Kiruna? Elles ne pouvaient même pas se payer une administration locale. C'est ainsi que s'est créée la plus grande cité au monde !

Si vous visitez Kiruna, vous y verrez des édifices, qui rappellent nos gratte-ciel, et le mont Kebenekaise, haut de 5.000 pieds environ, surmonté du pylône de télévision de la ville qui dépasse presque en hauteur la tour Eiffel et l'édifice Empire State superposés. La ville est un véritable

zoo; on peut apercevoir des ours et des loups dans les landes. Les Kiruniens n'ont jamais besoin d'amener leurs enfants au zoo le dimanche, ils y sont hiver comme été.

Les Lapons ne bouddent pas le modernisme

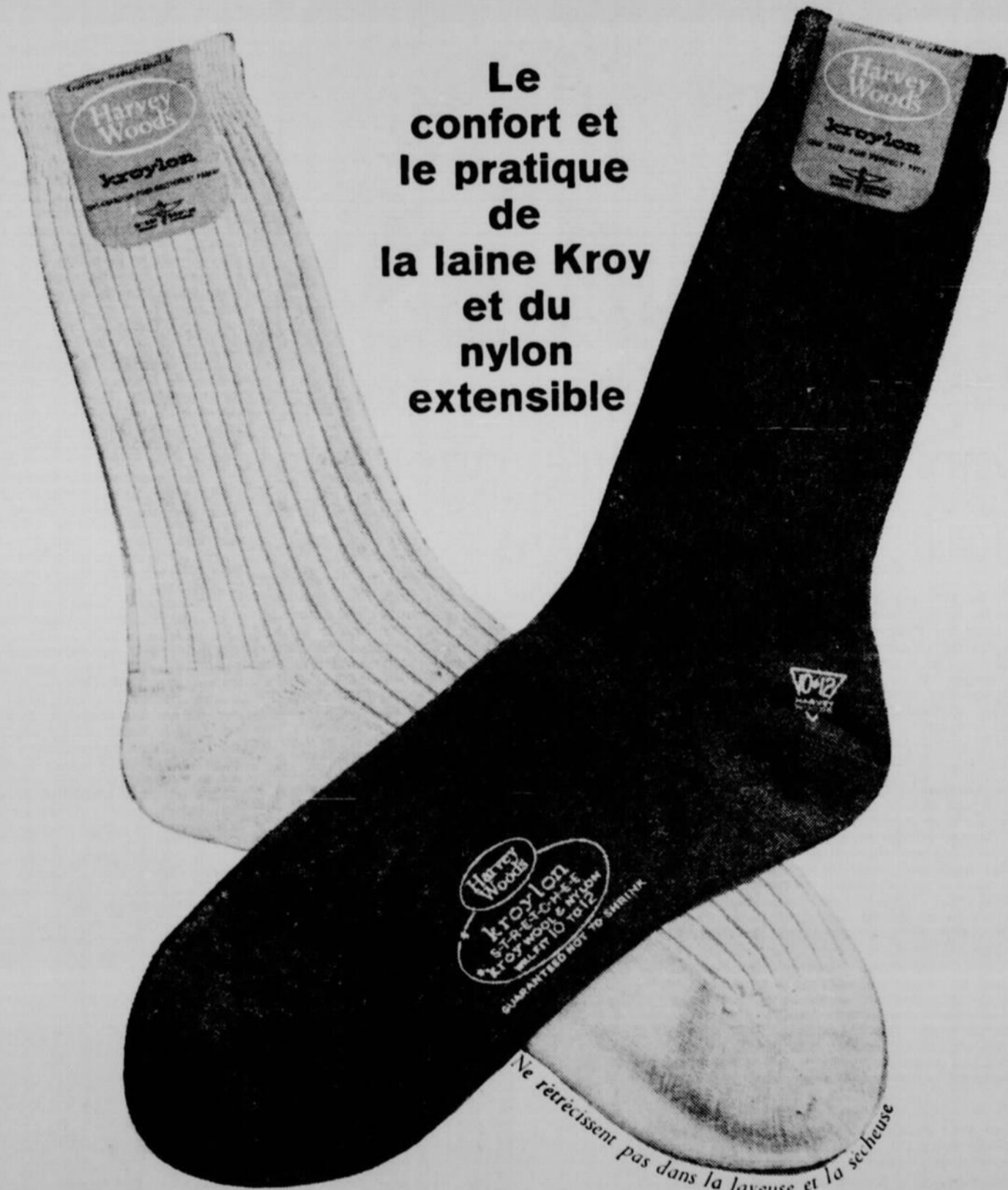
Kiruna est une ville progressive; elle a ses écoles, ses garderies, ses hospices pour vieillards, ses hôtels et ses édifices bancaires. Elle s'enorgueillit de son hôtel de ville aussi beau que moderne, de ses bibliothèques, de ses piscines publiques.

Kiruna ne pourra jamais se comparer à Londres ou New York, ou même Stockholm, bien que la L.K.A.B., la compagnie

minière, soit le plus gros contribuable à Stockholm, mais elle est fière de son titre de plus grande ville du monde.

On ne verra jamais pousser de maisons de ferme, d'édifices publics, d'usines et de manufactures sur les tristes montagnes rocheuses ni dans les landes arides, mais les pulkas trainés par des rennes ont laissé la place aux automobiles et aux autobus. Le Lapon peut avoir troqué sa tente contre un bungalow de bois préfabriqué, et c'est dans une Mercedes que vous le verrez très probablement vendre les produits de sa tribu.

Kiruna ne manque pas de projets...



Le confort et le pratique de la laine Kroy et du nylon extensible

* **kroylon**... le pratique des bas extensibles... avec le confort et l'aspect de la laine. Fabrication spéciale; laine Kroy pour le confort, nylon extensible pour la résistance. Ils vont toujours parfaitement, et sont garantis contre le rétrécissement. Assortiment de teintes unies et mélangées de grand distinction.

Les bas de Kroylon, traités au procédé Steri-Septic, restent aseptisés pour leur durée normale.

FABRIQUÉ AU CANADA PAR YORK KNITTING MILLS, LIMITED



© T.M. Reg'd



"Cette médaille vaut, pour nous, la Légion d'honneur"

Pour un cuisinier, recevoir la médaille de l'Association des maîtres queux est le plus grand honneur auquel il puisse rêver



"Recevoir la médaille de l'Association des maîtres queux des mains d'un délégué qui a franchi l'Atlantique dans le seul but de rendre hommage à votre talent de cuisinier, monsieur, ça vous fait quelque chose ! Car la médaille de maître queux, dans notre métier, ça vaut la Légion d'honneur ou encore la médaille militaire pour le simple soldat !"

Notre interlocuteur est un des deux seuls maîtres queux du Canada; il vient d'être reçu dans cette société qui ne compte que deux cents membres dans le monde entier. Il s'agit de M. François Bouyeux, propriétaire du restaurant "Chez son Père" de Montréal. Son confrère, honoré en même temps que lui par l'Association des maîtres queux, est M. Jean-Michel Zonda, dont on ne pourra malheureusement jamais goûter les plats — à moins d'une occasion bien particulière — puisqu'il est attaché exclusivement à la cuisine du gouverneur général du Canada.

Mais qu'est-ce que ça implique, cet insigne honneur ?

Une foule de choses, semble-t-il.

Disons tout de suite que la décoration n'est accordée qu'à des chefs qui ont consacré toute leur vie à la cuisine française sans jamais déroger à ses traditions.

Il faut aussi — et ça fait partie des règlements de la société — que le maître queux soit propriétaire d'un établissement (on a cependant fait exception dans le cas de M. Zonda qui ne peut, il est évident, travailler à son compte). Cette condition nécessite, il va sans dire, des connaissances qui dépassent les casseroles et les poêlons. Il faut, pour devenir maître queux, être non seulement cuisinier, mais psychologue, connaisseur des bons vins, détective, boucher, homme d'affaires, maître d'hôtel et bien d'autres choses encore.

Ce n'est donc pas une médaille facile à décrocher.

Comment M. Bouyeux y est-il parvenu ?

"Eh bien ! justement, on ne va pas la décrocher, cette médaille, dit-il. On ne pose pas sa candidature à l'Association comme on le fait à l'Académie. Les maîtres queux ont leur "réseau d'espionnage" qui fait partout dans le monde ce qu'il a fait chez moi : des gens s'amènent incognito et évaluent votre savoir-faire. D'autres spécialistes, entre-temps, fouillent les registres des écoles et suivent votre carrière, à partir du moment où vous avez appris à épucher les patates jusqu'au jour où, après avoir travaillé dans d'innombrables cuisines, vous ouvrez votre propre établissement. Et vous n'êtes pas toujours averti à l'avance que vous serez décoré. Du moins, on ne l'a pas fait dans mon cas."

Deux vieux copains

Les grands de la cuisine, comme ceux des autres professions, se connaissent tous. Ainsi messieurs Zonda et Bouyeux sont des amis de longue date. Connaissant les talents de son confrère, M. Bouyeux n'a pas été tellement surpris d'apprendre, récemment, de la bouche même de M. Zonda, qu'une délégation de l'Association des maîtres queux s'amenaient au Canada pour lui remettre la médaille si précieuse.

"Les gens seront chez toi vendredi prochain. Je te laisse le soin de préparer le menu", lui avait dit Zonda.

Vendredi, pensa M. Bouyeux, voilà une bonne occasion de leur faire goûter les poissons canadiens. Et il se mit en frais de préparer un repas digne de ces messieurs de l'Association.

Et ce n'est qu'à la toute dernière minute, ce vendredi-là, que M. Bouyeux apprit — de quoi provoquer quasiment une crise d'apoplexie — qu'il était, lui aussi, décoré par la même occasion.

Ces messieurs avaient retracé ses premiers pas dans les cuisines d'Europe. Ils savaient que François Bouyeux débarquait au Canada le 2 novembre 1928 à titre d'envoyé spécial de l'hôtel Savoy de Londres pour ouvrir un club à Toronto : le National Club, qui devait aussitôt fermer ses portes "because" la dépression. Ils savaient, ces messieurs, — même si François Bouyeux fut 26 ans sans remettre pied sur le sol natal — que leur compatriote avait été, durant des années, le cuisinier des rois aux fourneaux de l'hôtel Windsor à Montréal. Ils savaient que François Bouyeux avait été, en 1926, avant son arrivée au pays, chargé du menu lors de la réception nuptiale d'Astrid et de Léopold III de Belgique; qu'il avait été amené aux cuisines du palais royal sous Gustave V de Suède... "pour lequel je n'eus jamais à préparer autre chose que des tartes aux pommes, qu'il "poussait" avec du champagne... quand il ne jouait pas au tennis".

Chine." Ces messieurs savaient aussi que la clientèle de "Chez son Père" en est une de choix et que, entre autres personnalités qu'on y reçoit, il y a le maire Drapeau... le "martyr" de Montréal, comme l'appelle Mme Bouyeux... "Martyr qui vient chercher ici quelques compensations", se plaît-il à répondre.

En un mot, ces messieurs connaissent tout de la carrière de François Bouyeux. Et, pour couronner ses quelque cinquante ans de fourneau, ils l'ont admis au Panthéon de la cuisine française.

Guy Lefebvre

Curieux, mais c'est comme ça !

Avant d'être maître queux, il faut être détective

Avant de décerner à un cuisinier l'honneur de faire partie de leur société, les représentants de l'Association des maîtres queux font une sérieuse enquête sur les connaissances gastronomiques du candidat. Ils s'en tiennent, cependant, aux choses qui sont du ressort de leur compétence.

A l'instar des maîtres queux, nous avons fait une rapide rétrospective de la carrière de M. François Bouyeux... mais en nous en tenant à des anecdotes plus ou moins gastronomiques.

C'est ainsi que nous avons appris qu'avant de devenir maître queux, un cuisinier doit parfois être bon détective.

"Les temps étaient durs à Paris, au moment où je faisais mon apprentissage, nous dit M. Bouyeux. C'est peut-être ce qui expliquait la fréquence, mais très fréquente disparition de poulets tout ronds. En apprenant à manier le couteau à dépecer, j'ai aussi appris comment on camouflait sous une gabardine un beau chapon dodu. Un coup de couteau par le milieu, on l'ouvre en deux, on découpe les pattes et... ça vous tient le ventre au chaud dans le métro.

"Le même bonhomme qui chipait des chapons avait aussi un copain pâtissier qu'il alimentait — moyennant rémunération — en crème... pâtissière. Son truc : emplir une bouillotte et se la coller sur le ventre. Il pourra dire qu'il en a porté des choses, ce ventre, parce que la bouillotte, elle, ne servait pas souvent à garder les pieds au chaud mais contenait tantôt de la crème, tantôt du blanc d'oeufs.

"Un autre copain se servait, lui, de sa tête. C'était un gars toujours très poli et nous ne pouvions comprendre ses façons lorsqu'il prit l'habitude de sortir de la cuisine le chapeau sur la tête.

"C'est à peu près à ce moment que le patron commença à se plaindre de certains vols dans le frigo.

"Un beau jour, il demanda au portier de lui envoyer "le gars au chapeau". Il le reçut dans la cuisine, tout près du four. Le copain, torturé par le souvenir des bonnes manières qu'on lui avait apprises à l'école, aurait bien voulu retirer son couvre-chef, mais il n'osait trop. Le patron — un bon zigue — ne passa aucune remarque et, même s'il soupçonnait notre copain, ne fit mine de rien; au contraire, il lui offrit un coup de vin et lui fit la conversation sur tous les sujets imaginables... tant et si longtemps que notre bonhomme en eut des chaleurs et des sueurs. A la fin, les sueurs se faisaient de plus en plus jaunes et de plus en plus abondantes. La brique de beurre qu'il s'assoyait sur le crâne, sous son chapeau melon, le trahissait. La chaleur du four le fit avouer... mieux que ne l'aurait fait le plus serré des interrogatoires.

"Mais il n'y a pas que les Parisiens qui soient... disons retors. J'en ai vu, ici, des choses à vous tordre les boyaux.

"Imaginez un peu quelle serait votre réaction

si, vous baladant dans la ruelle, derrière votre établissement, vous voyiez tout à coup passer au-dessus de votre tête, le long d'une corde à linge, de beaux et juteux morceaux de bœuf ? Eh bien ! j'ai vu ça, moi ! La viande se baladait d'un côté à l'autre de la ruelle des Fortifications. Elle passait, plus précisément, de la cuisine de mon restaurant — alors situé rue Craig — à la cuisine de la maîtresse d'un de mes employés.

"Nourrir des pauvres gens qui n'ont plus de quoi se mettre sous la dent, je l'ai fait avec plaisir; mais se faire voler comme ça, c'est moins gai. Et c'aurait pu durer encore longtemps si je n'avais pas décidé, un jour, d'aller faire le guet dans la ruelle. Car dans l'établissement, il n'y avait rien à faire. On eut beau fouiller tout le monde, jamais on ne trouvait la moindre trace de la viande qui manquait... et pour cause !

"Mais il vaut encore mieux se faire voler un morceau de viande tout rond plutôt que de le trouver au fond de la poubelle. Car ces choses-là — croyez-le ou non — arrivent assez fréquemment : on f... un morceau de viande aux ordures pour ne pas avoir la peine de le dépecer et de le faire cuire ! J'ai déjà trouvé, dans des poubelles, des jambons complets.

"Ça, monsieur, c'est criminel !"



"Chez son Père" est une entreprise familiale. Le patron, M. Bouyeux, est assisté de son épouse (à sa droite) et de sa belle-maman, Mme Drouin, un trio que la clientèle retrouve toujours avec plaisir.



Cette médaille est la plus haute décoration qu'un cuisinier puisse espérer gagner. Elle est décernée par l'Association des maîtres queux, qui ne groupe dans le monde entier que 200 membres.

Les maîtres queux sont rares au Canada. Nous n'en avons que deux: M. François Bouyeux, du restaurant "Chez son Père", et M. Jean-Michel Zonda, le chef du gouverneur général du Canada.

Les recettes que vous trouverez dans cette page sont de M. Bouyeux et offertes en exclusivité aux lecteurs du "Petit Journal". Ce sont des recettes simplifiées que chacun peut réussir.

des plats que l'on appréciera, des recettes faciles à suivre. des plats que l'on appréciera, des recettes faciles à suivre. des plats

La crème renversée au caramel

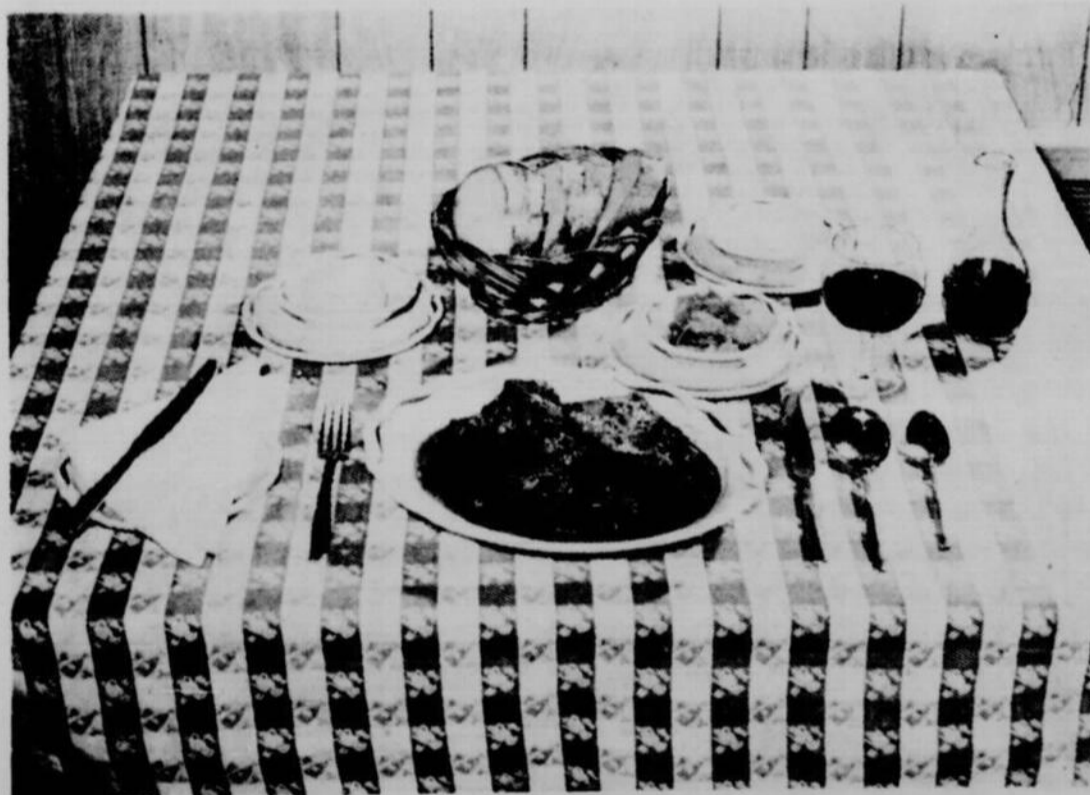
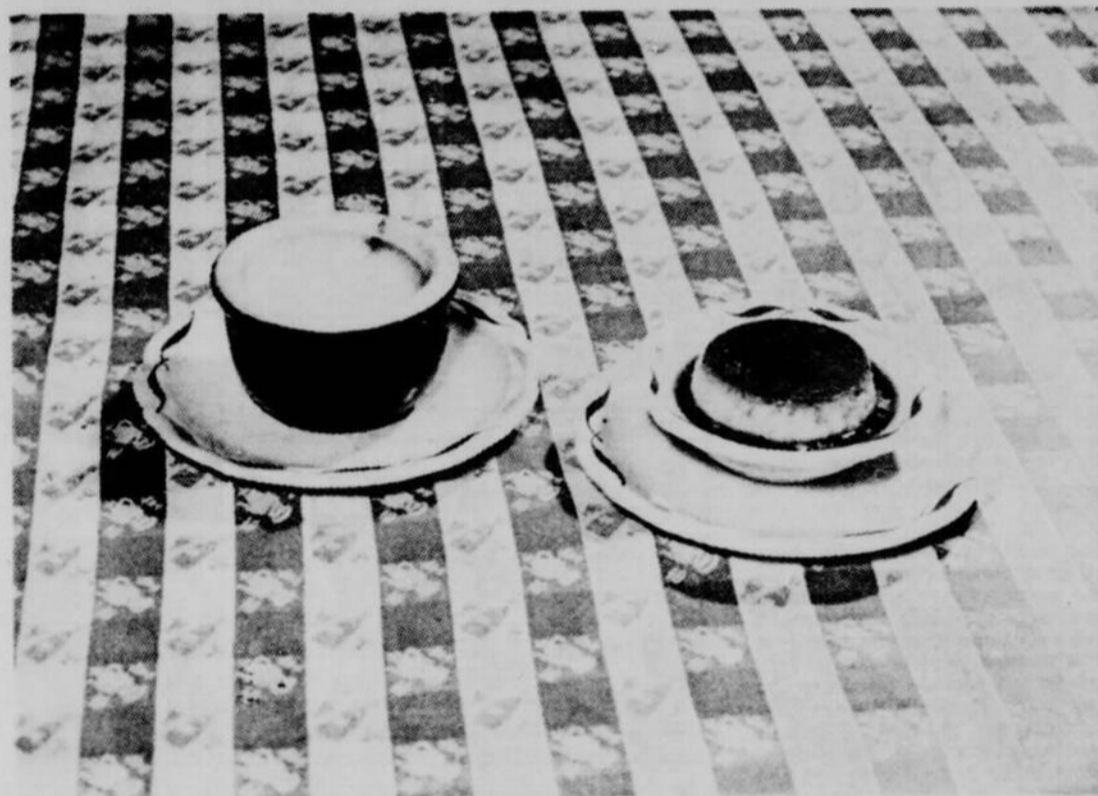
Recette pour 6 personnes

Faire bouillir 20 onces de lait sucré et vanillé légèrement. Batare 5 oeufs entiers. Lorsque le lait a bouilli, verser sur les oeufs par petites quantités. Remuer sans arrêt avec une cuillère en bois pour quelques minutes.

Cuisson du sucre pour le caramel: 10 onces de sucre blanc dans une casserole en métal, y ajouter 4 onces d'eau et faire bouillir jusqu'à ce que la réduction de l'eau amène la coloration. A ce moment où le sucre commence à prendre sa coloration, baisser le feu et continuer à remuer avec la cuillère de bois. Aussitôt que votre sucre devient à peu près de la couleur du sirop de maïs, retirer du feu immédiatement et verser dans des moules individuels de 4 ou 5 onces. En vous protégeant les mains (car les moules sont chauds), faites-leur faire un tour sur eux-mêmes, afin que justement le caramel se répande tout autour du moule. Verser le mélange de lait bouilli et d'oeufs dans vos moules jusqu'à deux lignes de la bordure. Prendre un récipient avec 2 pouces d'eau que vous faites bouillir, y placer vos moules et continuer à faire bouillir, mais, très, très lentement, pendant 5 minutes. Placer le tout dans un four chauffé au préalable à 250 degrés pendant 20 minutes. Il ne faut pas que l'eau bouille dans le four. Retirer et laisser refroidir dans cette eau. Retirer de cette eau, les placer au frais et, pour démouler, se servir d'un couteau à lame fine.

Ce dessert peut se conserver plusieurs jours au frais, mais à condition de le laisser dans ses moules.

Je recommande ce dessert léger et nourrissant pour les enfants en bas âge et pour les personnes âgées.



La fameuse soupe à l'oignon gratinée

Recette pour 6 personnes

Prendre deux (2) oignons, les couper en petites tranches, les faire colorer au beurre dans une casserole, lentement, jusqu'à couleur dorée; les oignons ne doivent être surtout pas grillés. Ajouter une cuillère à soupe de farine, que vous faites aussi colorer très lentement, jusqu'à couleur brun léger. Ajouter six (6) bols à soupe d'eau froide, bien délayer le tout et faire bouillir pendant quinze (15) minutes. Sel et poivre (poivre moulu au moulin autant que possible). Préparer des petites tranches de pain "français", que vous faites griller légèrement, et les déposer dans les bols à soupe. Trois à quatre petites tranches de pain par bol à soupe, que vous parsemez de fromage râpé. (Gruyère ou Parmesan, si possible). Ajouter votre bouillon en remplissant bien le bol, parsemer encore de fromage assez copieusement et faire gratiner dans un four à 350 degrés. Placer les bols à soupe au niveau le plus élevé possible dans le four, afin que la surface puisse gratiner rapidement.

Je déconseille fortement d'ajouter des jus de viande ou essence, ainsi que du vin ou de l'alcool. La soupe à l'oignon est simplement une soupe à l'eau, beurre, oignons, pain et fromage. Cette soupe est servie chaque jour "Chez son Père", et cette recette est suivie scrupuleusement.

Des côtelettes de porc charcutière

Recette pour 6 personnes

Deux côtelettes par personne. Les assaisonner, sel et poivre, avant cuisson. Prendre une poêle en fonte ou utiliser une casserole à fond large et plat. Mettre environ deux onces d'huile et deux onces de beurre, faire colorer les deux surfaces. Les retirer et les poser sur un plat. Ajouter dans votre casserole ou votre poêle en fonte soit échalote sèche ou oignons rouges hachés très finement, persil, et faire colorer le tout légèrement.

Ajouter des cornichons surs coupés en lamelles, 4 onces de vin blanc sec, une cuillère à soupe de moutarde française. Mélanger le tout et placer les côtelettes de porc sur ce mélange. Couvrir et faire cuire à feu doux pendant 20 minutes. Retirer les côtelettes et les placer sur votre plat de service. Avant de verser votre sauce sur les côtelettes, vérifier l'assaisonnement une dernière fois. Parsemer de persil haché et servir très chaud. La purée de pommes de terre est recommandée pour accompagner ce plat.

Le succulent poulet chasseur

Recette pour 6 personnes

3 poulets de 2 livres et quart, 1 livre de champignons, 2 cuillères à soupe d'échalote sèche ou d'oignons rouges, persil, une demi-boîte de tomates italiennes, si possible.

Couper les poulets en quartiers, les poitrines en deux et les deux cuisses. Dans une casserole large, 3 à 4 pouces de profondeur, mettre 2 onces d'huile, 2 onces de beurre. Assaisonner les morceaux de poulet, sel et poivre, et passer chaque morceau de poulet dans la farine et les faire colorer. Les retirer, quand tous les morceaux sont bien dorés, et les placer dans un plat. Dans cette même casserole, ajouter les champi-

gnons, tranchés, les colorer légèrement, ajouter soit l'échalote ou l'oignon rouge haché, le persil, et laisser mijoter 5 à 8 minutes. Verser 6 onces de vin blanc sec (bourgogne de préférence), faire bouillir lentement pendant quelques minutes et ajouter la demi-boîte de tomate, que vous aurez eu le soin de couper en morceaux. Ajouter vos morceaux de poulet et faire bouillir lentement pendant trente minutes. Vérifier votre assaisonnement. Retirer les morceaux de poulet, les placer sur votre plat de service et verser la sauce sur les quartiers de poulet.

Je recommande soit une jardinière de légumes, ou petits pois, ou petites pommes de terre bouillies ou sautées au beurre, ou simplement des nouilles coupées courtes.

Lavis du docteur

Pour enlever les sparadraps

Ce conseil sera peut-être utile aux infirmières ou aux médecins qui doivent enlever des sparadraps, dans des cabines minuscules. N'employez pas la benzine. La benzine ne causera aucun tort au malade, car elle n'est employée que pour quelques minutes. Mais le danger existe pour la personne qui, jour après jour, l'utilise pour enlever les pansements; il est vrai qu'elle détache très rapidement le sparadrap du corps. Habituellement, on imbibé une gaze de benzine et on l'applique



sur le côté du sparadrap afin de le décoller de la peau. Pendant cette opération une quantité de benzine s'évapore; et l'éponge utilisée continue elle aussi à dégager des vapeurs. Une cuillerée de benzine complètement évaporée dans une petite pièce cause une concentration atmosphérique dangereuse. Cette pratique apparemment inoffensive peut devenir nocive lorsqu'elle est répétée plusieurs fois par jour. Il existe d'autres dissolvants qui ne sont ni inflammables ni toxiques; ils doivent être choisis de préférence au benzine.

Regardez la vérité en face

Si vous avez souvent la migraine parce que vous êtes tendu, c'est là une soupape de sûreté. Ce mal est tellement ennuyeux et tellement réel qu'il vous empêche de vous réfugier dans le monde du rêve. Comme l'a fait remarquer un psychiatre: "Cette migraine est préférable à une psychose". Ces maux de tête sont supposément causés par les problèmes émotionnels. Cependant tout le monde a ce genre de problèmes. Quelques-uns maîtrisent la situation et font pour le mieux. D'autres sont tellement inquiets qu'ils deviennent fous ou souffrent de sévères maux de tête. Apparemment, les émotions saines et normales de ces derniers sont empoisonnées par la haine, l'hostilité, le ressentiment, la jalousie, l'envie, la colère, l'impatience, l'ambition ou un sentiment de culpabilité. S'ils pouvaient faire face à la vérité et surmonter leur attitude malsaine, ils pourraient envisager leurs problèmes avec la satisfaction d'avoir fait de leur mieux, même si la solution n'est pas toujours satisfaisante. Car aussi longtemps que ces émotions antisociales persistent, le plus simple des problèmes quotidiens n'aura pas de solution. Ces personnes manquant de maturité émotionnelle peuvent traverser la vie en la regardant à travers un prisme; pas surpris qu'elles souffrent de migraines ou deviennent folles...

DANIEL MARLEAU

par Tom Cooke et Phil Evans

Panel 1 (Top Left): A man in a hat and uniform looks through a telescope. **Le vieux prospecteur est éberlué...**

Panel 2 (Top Middle): Two men in uniforms. **Restez là ou PAN-PAN !**

Panel 3 (Top Right): A man in a uniform looks at a device. **Nous ne sommes pas méchants.**

Panel 4 (Row 2, Left): A man in a uniform looks at a woman. **Avez-vous vu le prospecteur ?**

Panel 5 (Row 2, Middle): A close-up of a man's face. **Ah, oui !**

Panel 6 (Row 2, Right): A man in a uniform looks at a woman. **Il nous a pris pour des monstres de l'espace.**

Panel 7 (Row 3, Left): A man in a uniform looks at a woman. **Pauvre papa ! Tout ça lui donne la frousse**

Panel 8 (Row 3, Middle): A man in a uniform looks at a woman. **Il n'y a pas de quoi.**

Panel 9 (Row 3, Right): A man in a uniform looks at a woman. **Ailleurs...**

Panel 10 (Row 4, Left): A man in a uniform looks at a woman. **La "capsule" va atterrir...**

Panel 11 (Row 4, Middle): A man in a uniform looks at a woman. **On cherche le prospecteur.**

Panel 12 (Row 4, Right): A man in a uniform looks at a woman. **Ah Ah ! Cherchez !**

Panel 13 (Row 5, Left): A man in a uniform looks at a woman. **Trouve-moi vite Marleau !**

Panel 14 (Row 5, Middle): A man in a uniform looks at a woman. **Bon.**

Panel 15 (Row 5, Right): A man in a uniform looks at a woman. **Je sauverai ma fille !**

Panel 16 (Row 6, Left): A man in a uniform looks at a woman. **Sais pas... un autre "expert" ?**

Panel 17 (Row 6, Middle): A man in a uniform looks at a woman. **Qui est-ce ?**

Panel 18 (Row 7, Left): A man in a uniform looks at a woman. **Les Martiens vont me l'enlever.**

Panel 19 (Row 7, Middle): A man in a uniform looks at a woman. **Te v'là, suppot des Martiens Attends voir !**

Panel 20 (Row 7, Right): A man in a uniform looks at a woman. **Personne ne te veut de mal. Ecoute... Et ma fille, dis ?**

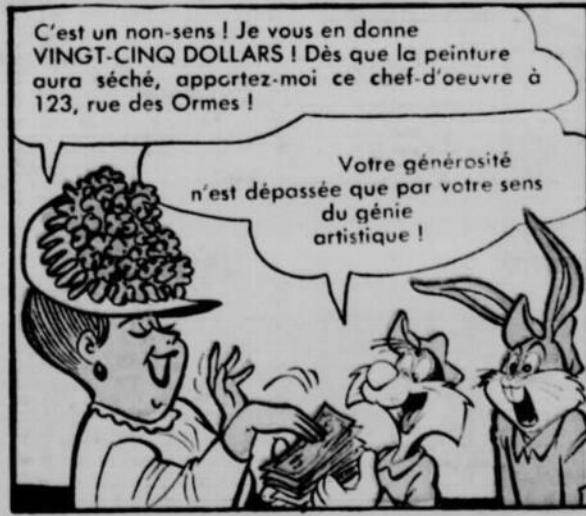
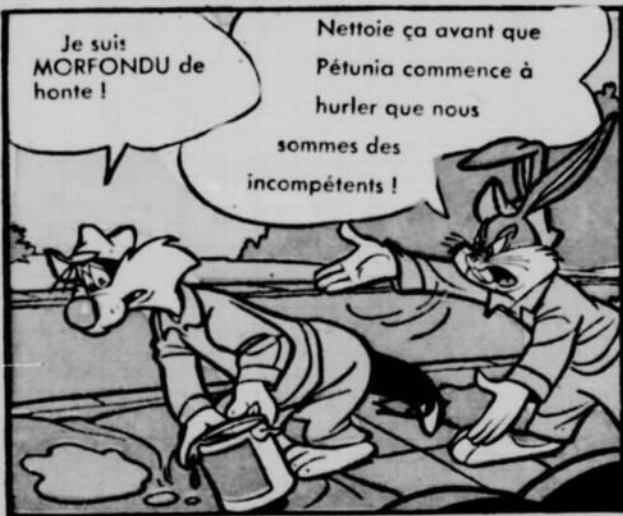
Panel 21 (Row 8, Left): A man in a uniform looks at a woman. **Allons, parle, vite !**

Panel 22 (Row 8, Middle): A man in a uniform looks at a woman. **Je ne sais rien du tout.**

Panel 23 (Row 8, Right): A man in a uniform looks at a woman. **Et puis, des Martiens, ça n'existe...**

Panel 24 (Bottom Right): A man in a uniform looks at a woman. **Espèce de menteur !**

JEANNOT LAPIN



La chronique d'astrologie

Nos lecteurs trouveront chaque semaine, dans ces colonnes, une analyse du caractère et de la personnalité des natifs de chacun des signes du zodiaque. En plus, on y fera une analyse des possibilités de réussite d'une union entre hommes et femmes de différents signes.

Si monsieur Scorpion rencontre...

une Sagittaire

Ces deux signes indépendants ne se ressemblent guère: le Scorpion est bien excentrique pour la conformiste Sagittaire. Néanmoins, tous deux peuvent gagner à vivre au contact de l'autre, car ils peuvent se freiner sans s'enchaîner. Une union entre eux peut réussir.

une Capricorne

Le Scorpion trouvera en Capricorne la femme rêvée, qui a toutes les qualités essentielles qu'il recherche. Evidemment, celle-ci, plus repliée sur elle-même, admirera la facilité de s'exprimer et de s'adapter du Scorpion. Lui ne peut que l'influencer. Un mariage heureux peut résulter de leur alliance.

une Verseau

Scorpion peut être d'une aide précieuse à dame Verseau. Il l'orientera, l'adaptera, la socialisera, mais d'une façon très personnelle. Verseau peut s'enrichir beaucoup au contact du Scorpion, mais aussi perdre ses qualités maîtresses. Le mariage, ici, est un coup de dés!

une Poissons

Le Scorpion rencontre son signe-passion: Poissons! Union parfaite, idéale, inespérée pour ce tempérament exceptionnel. Poissons n'essayera pas de rivaliser avec lui, mais le secondera sur tous les plans, le comprendra mieux que les autres. Ici, toutes les chances d'un bonheur extraordinaire se trouvent réunies.

une Bélier

Ils seront rivaux, ces deux agressifs! Mais cette rivalité peut finir par se fondre et devenir amour. Dans ce cas, Scorpion aidera et complètera efficacement Bélier. Tous deux, entreprenants et imaginatifs, peuvent réussir.

une Taureau

Scorpion est Mars; Taureau est Vénus. Signe d'amour des temps mythologiques, Mars retrouve et chérit Vénus; Vénus aime Mars, viril et séducteur. Mais leurs caractères sont bien différents. Malgré l'attrait astral, l'union parfaite peut être difficile à atteindre. L'autorité brutale de Scorpion risque de blesser souvent dame Taureau.

une Gémeaux

L'intelligence des Gémeaux plaît au Scorpion. Et puis tous deux sont dynamiques, créateurs, entrepreneurs. Sur le plan artistique, ils peuvent ensemble atteindre à de grandes choses. Mais dame Gémeaux ne doit pas rivaliser d'autorité ou de talent avec Scorpion: celui-ci ne l'accepterait pas. C'est un homme à vouloir modeler dame Gémeaux. Mais celle-ci y consentira-t-elle?

une Cancer

Il l'épousera et l'aimera avec passion. Tous deux sont signes d'eau, signes de profondeur, et leurs qualités de sentiment et de pensée se rencontrent. Il est risqué cependant, pour Cancer, de s'allier à Scorpion: sa sensibilité pourra en souffrir. Néanmoins, elle préférera sans doute faire fi de son amour-propre et vivre l'amour passionné et sensuel que le Scorpion lui offre.

une Lionne

La Lionne a tout pour seconder admirablement le Scorpion. Ensemble, ils seront constructeurs, travailleurs, et peuvent s'enrichir considérablement. Ils sont faits pour être partenaires sur le plan professionnel. Maritalement, le problème est plus délicat. Ce sont des signes bien autoritaires tous les deux; ils voudront faire chacun à sa tête. Il reste à savoir qui l'emportera et si leur amour durera.

une Vierge

Scorpion est aussi extrémiste, extroverti que la Vierge est réservée et introvertie. Autant Scorpion se laisse aller à ses passions, autant la Vierge les réprime. Si une amitié peut être enrichissante pour les deux, il est difficile d'imaginer un mariage fondé sur de telles dissemblances.

une Balance

Le Scorpion ne sait pas résister au charme et à la féminité de la Balance: elle est la femme! Et lui aime la femme. Il désire être le soutien, le protecteur de cette créature craintive et hésitante; il sent qu'elle a besoin de sa force et de sa fermeté. Mais tôt ou tard, la franchise et la brutalité du Scorpion blesseront Balance. Elle doit réfléchir avant de s'engager envers lui.

une Scorpion

Selon toute probabilité, il y aura coup de foudre entre ces deux signes qui se reconnaissent. Mais le coup de foudre peut-il éventuellement amener une union qui a des chances de réussite? Non, sans doute. Ces deux signes sont trop pareils, trop exigeants, trop dominateurs, et trop indépendants... ils finiront par se tourner le dos et partiront chacun de son côté.



BÉLIER

Soyez actif et indépendant. Vous accomplirez une somme énorme de travail et réaliserez un projet personnel. Plusieurs choses ne s'accompliront pas immédiatement mais vous rapporteront beaucoup, plus tard, matériellement et moralement. Cette semaine, vous déborderez d'enthousiasme et de vigueur.

du
21
mars
au
19
avril



TAUREAU

Ne vous mêlez pas à des discussions qui pourraient susciter querelles ou malentendus. Parlez le moins possible de vos projets et ne vous inquiétez pas des ennuis du voisin. Bonne semaine pour demander conseil et appui pour votre travail et vos problèmes financiers. Ne dépensez pas trop. Etudiez avec soin une offre de travail et demandez le temps d'y réfléchir.

du
20
avril
au
20
mai



GÉMEUX

Vous ne devez pas être satisfait d'une réussite facile. Efforcez-vous de faire davantage. Vos possibilités actuelles sont favorables car vous vous maîtrisez mieux qu'à l'ordinaire. Laissez de côté vos petites préoccupations, même si elles vous plaisent. Choisissez bien vos engagements et n'obérez pas votre budget.

du
21
mai
au
21
juin



CANCER

Il est essentiel de ne pas gaspiller votre temps à entreprendre trop de choses à la fois. Que tous vos efforts tendent vers un seul but. Dépensez avec prudence et soyez plus respectueux à l'endroit de vos supérieurs. N'entreprenez aucune tâche que vous ne pourriez accomplir. Physiquement, vous vous sentez fort bien. Ne vous imaginez pas souffrir d'un malaise quelconque.

du
22
juin
au
21
juillet



LION

Pesez bien toujours vos mots et ne portez pas de jugements téméraires. Limitez-vous dans vos idées et entreprises. Parlez le moins possible de vos succès et échecs. Vous êtes la victime possible de commérages et d'intrigues. Financièrement, vous ne vous sentirez pas toujours capable de résoudre vos problèmes. Prenez plus grand soin de votre santé.

du
22
juillet
au
21
août



VIERGE

Vos allées et venues se multiplieront: essayez de mettre à jour votre travail de bureau. Vous serez en mesure d'exprimer vos idées clairement, ne tardez pas alors à négocier des ententes: quelqu'un est prêt à vous appuyer et à vous aider. Gains financiers pour vous cette semaine. Chances de remboursements de prêts.

du
22
août
au
22
septembre

VOTRE HOROSCOPE



BALANCE

L'important pour vous est d'atteindre le but que vous vous êtes fixé. Il faut être prudent dans les problèmes d'argent et vos discussions avec vos supérieurs. Tenez votre correspondance bien à jour. Ne vous laissez pas aveugler par de fantastiques projets: le succès ne couronne que l'effort.

du
23
septembre
au
22
octobre



SCORPION

Ayez l'esprit en éveil et manifestez de la largeur d'esprit et vous résoudrez avec succès tous les problèmes qui vous tracassaient depuis longtemps. Financièrement, acceptez toute proposition qui pourrait améliorer votre sort. Certain retard dans la réalisation de vos projets ne doit pas vous inquiéter. Dans l'ensemble, très bonne et heureuse semaine en perspective.

du
23
octobre
au
21
novembre



SAGITTAIRE

Ne prenez pas de décisions spontanées ou de lourdes responsabilités. Il est absolument nécessaire de tout envisager avec calme, même si certaines choses vous choquent. Dans vos rapports avec vos compagnons de travail et vos supérieurs, vous verrez le bon côté des choses, mais agirez différemment. Essayez d'équilibrer votre esprit. Ne prêtez pas d'argent.

du
22
novembre
au
21
décembre



CAPRICORNE

Tirez le meilleur des idées qui vous viendront à l'esprit cette semaine. Des gens influents vous donneront leur appui et mettez-le à profit. Enfin, vos aspirations intimes deviendront réalité. Montrez-vous convaincu en discutant de finance. Demeurez dans le droit chemin. Votre travail excite vos nerfs: prenez un repos.

du
22
décembre
au
20
janvier



VERSEAU

Seule la connaissance intime de votre force véritable vous aidera à surmonter les moments critiques dans votre travail et en affaires. Regardez l'avenir avec plus de sérénité et ne vous laissez pas abattre par les épreuves possibles. Evitez de contrarier vos supérieurs, vos compagnons de travail et vos partenaires. Prenez le plus grand soin de votre santé.

du
21
janvier
au
19
février



POISSONS

Vous serez en mesure de bien organiser votre vie: c'est là la meilleure clef du succès dans votre travail et vos affaires. Tout ce que vous avez à faire maintenant est de persévérer et de ne pas dramatiser les retards ou les déceptions. Essayez d'affermir vos relations avec vos camarades de travail et vos supérieurs.

du
20
février
au
20
mars

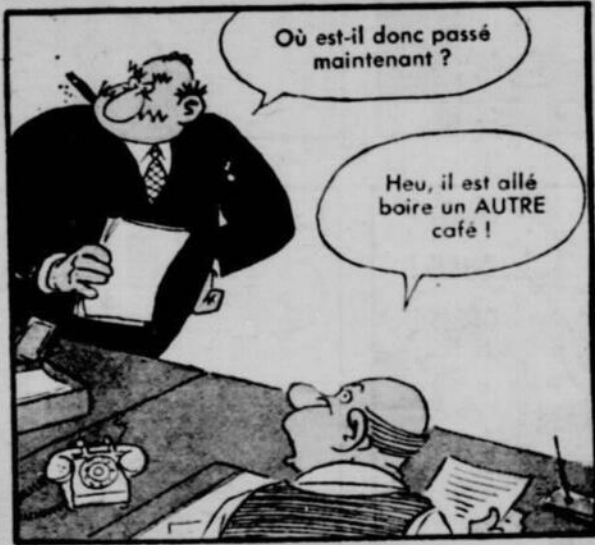
Blandine





ELPHÈGE

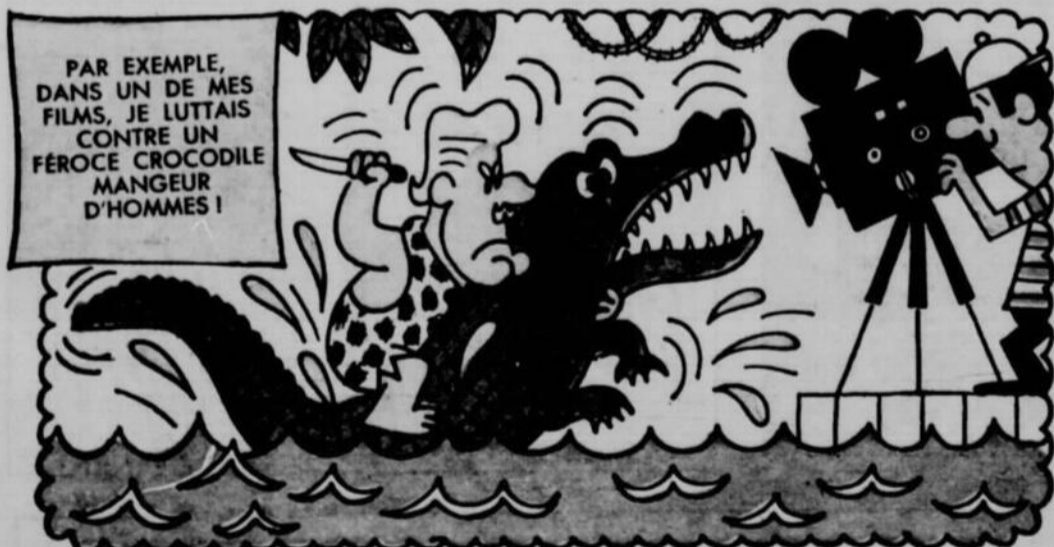
PAR DAVE BRÉGER



LE
LENDEMAIN

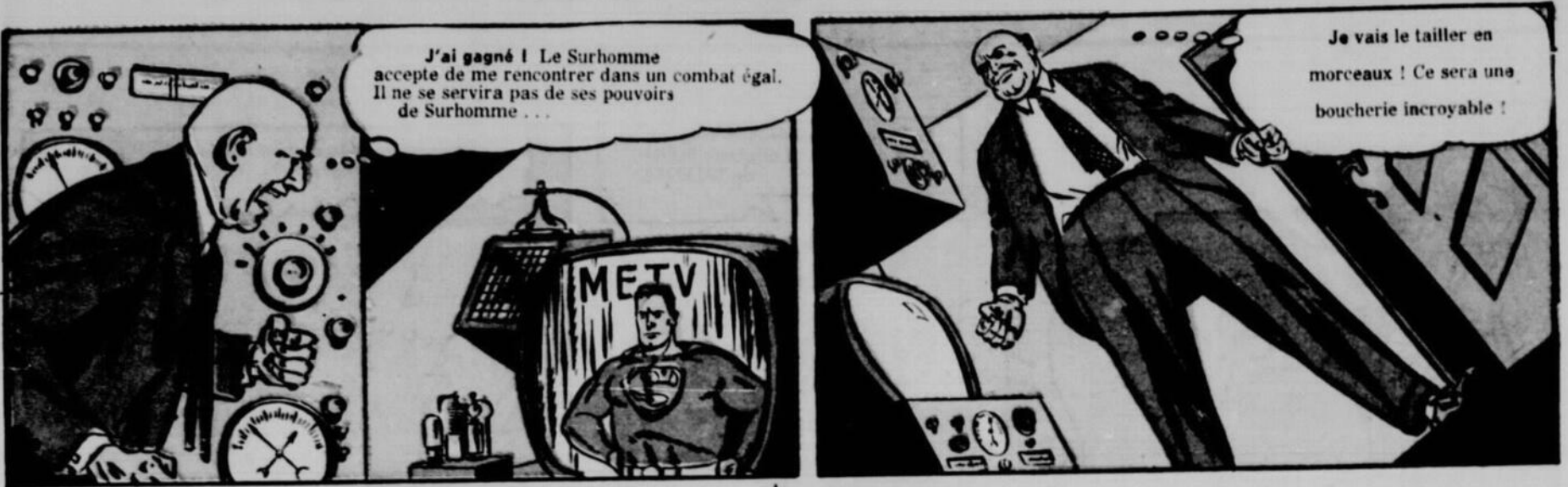


MONSIEUR SAINT-GALLON



LE SURHOMME

Par
**WAYNE
BORING**



Que veulent-ils cacher, ces barbus ?

par Terence Halloran

Il y a bien cinq ans de cela, Castro, le Fidel rebelle, jurait qu'il ne se raserait le menton que lorsqu'il aurait réussi à donner un "bon gouvernement" à Cuba. Comme la barbe à Fidel est plus broussailleuse que jamais et qu'il n'a pas réussi à décrocher la popularité mondiale comme chef politique, doit-on conclure que les barbes auraient quelque association avec le sentiment de culpabilité ?

De toute façon, les représentants officiels de la British European Airways, que leur travail met en rapports constants avec le public voyageur de l'aéroport de Londres, ne peuvent garder la barbe que si cette dernière répond aux exigences de leur ligne aérienne.

"Il y a barbe et barbe", déclare de façon menaçante le surintendant de la B.E.A. Il semble que si l'on tient absolument à porter la barbe, cette dernière devra avoir une taille impeccable; le modèle de l'âge de pierre ne conviendrait nullement à l'âge de la fusée, pas plus que la barbe de naufragé !

On peut se demander lequel des barbus suivants aurait été accepté s'il avait posé sa candidature comme préposé aux renseignements derrière le comptoir de la ligne aérienne : Bernard Shaw ? Edouard VII ? Carlyle ? Cézanne ? Tolstoï ? Conrad ? Brahms ? Marx ? Tennyson ? Freud ? Comment recevrait-on Peter Ustinov ?

Certaines barbes ont eu très mauvaise presse ces derniers temps. On rapporte des cas de congédiement d'hommes qui tenaient absolument à porter la barbe — un préposé à l'entretien d'un cercle social à une base américaine de l'air a été renvoyé parce qu'on jugeait sa barbe antihygiénique. Mais pour-



PETER USTINOV
... serait-il accepté ?

des manifestants du mouvement en faveur du désarmement nucléaire. "Ces individus portent la barbe dans le but de cacher leur menton fuyant et leur totale immaturité", disent les critiques. Mais un lot de partisans du mouvement déclarent que les plus extravagants barbus sont de simples beatniks passionnés d'exhibitionnisme, qui ne prennent part à ces démonstrations que lorsqu'ils se savent dans le champ de vision des caméras.

Pourquoi porte-t-on la barbe ?

On dit facilement qu'une barbe cache un menton fuyant; elle peut tout aussi bien masquer une mâchoire allongée, ou encore recouvrir un triple menton.

Mises à part les plaisanteries — peut-être aussi vieilles que ce pileux Aristophane, qui, il y a de cela 2,000 ans, disait que la barbe servait de couverture à la poitrine des honnêtes gens et de déguisement aux contrebandiers —, cet ornement a-t-il quelque autre utilité ? Un jour, des paroissiens de l'église de Hampton, dans le Middlesex, demandèrent à leur curé pourquoi il laissait pousser sa barbe. Il leur donna les raisons suivantes : "Ça amuse les grands bébés aux cérémonies du baptême; ça intrigue les petits enfants; ça semble inspirer confiance aux oiseaux et aux bêtes; et ça aide diablement les gens à s'identifier."

Combien d'hommes laissent pousser leur barbe par vanité ! Ils croient que non seulement la barbe leur donne une apparence de dignité — car elle fait aisément passer pour avoir 30 ans un gars qui n'en a que 22 —, mais qu'elle leur confère de la personnalité, ce qui fait que le quidam devient quelqu'un. Sir Compton Mackenzie, auteur célèbre qui arbore la barbe la plus soignée, n'est pas du tout de cette opinion... "Je puis toujours voir l'homme à travers sa barbe. Pour se permettre le port de la barbe, un jeune homme doit être très sérieux. Lorsque vous la laissez pousser pour la première fois, on dit de vous : "Il paraît bien plus vieux", et si vous la conservez durant des années, on dira : "Il ne change pas." C'est vraiment tout un avantage !"

L'auteur dramatique Benn Levy — qui ne se trouve ni mieux ni plus mal depuis qu'il a le menton bien garni — a trouvé un avantage pratique au port de la barbe : il a écrit un lot de textes durant le temps qu'il aurait autrement dû consacrer au rasage quotidien.

Les barbes nous sont offertes en plusieurs modèles et formes... La plus respectée est celle de patriarche — la carrée ! M. Nubar Gulbenkian, le magnat du pétrole arménien, arbore une élégante barbe argentée qui doit sa naissance au hasard. "En 1945, je souffrais d'un mal de gorge qui m'empêchait de me raser, dit-il. Depuis ce temps, je me rends une fois par semaine chez mon barbier. Il m'arrive aussi de tailler moi-même ma barbe en utilisant un miroir, une paire de ciseaux et une tondeuse."

Il donne cet aperçu de l'appréciation féminine : "Si une fem-

me embrasse un homme à barbe soyeuse, la sensation est douce. Si la barbe est forte, elle lui blesse la figure. Si elle est comme de la broche, c'est un symbole de masculinité."

Des barbes et des couleurs...

La barbe "méphistophélienne" ou élisabéthaine s'harmonise parfaitement avec les sourcils en pointe. Elle convient aux écrivains et aux artistes, mais ne donne pas une juste image du politicien et est absolument hors de question pour les membres du clergé.

Vient ensuite la barbe en collier, qui emprunte la ligne de la mâchoire. Elle est artistique, jeune, légèrement gallique, et suppose un goût prononcé pour

les femmes. Quant à la barbe du type "marin", c'est la "méphistophélienne" plus fournie. Plus broussailleuse encore, la barbe romantique du type "explorateur", celle qu'on fait le plus impitoyablement disparaître — et pourtant celle dont l'utilité était la mieux justifiée.

Voilà pour les barbes contemporaines. Il est cependant plus difficile de classer celles qui appartiennent à l'histoire. Les hommes qui les ont illustrées ont été des rebelles — Marx, Parnell, Garibaldi, Castro, Jomo Kenyatta —, et comme eux leur barbe ne se conformait pas aux normes de leur temps. La barbe de Keir Hardie pouvait rivaliser avec celle d'un patriarche de

l'Eglise orthodoxe. Le plus prestigieux de tous les rebelles, Léonine, portait une toute petite barbe pointue, et un autre rebelle, devenu par la suite l'empereur Napoléon III, en arborait une aussi pointue quoique beaucoup plus longue — qu'on devait appeler "l'impériale".

Toutes ces figures historiques — incluons Verdi, Brahms, Lincoln, le roi George V, Longfellow, Van Gogh, Victor Hugo, Ernest Hemingway et le tsar Nicolas II — ont une chose en commun : aucun d'entre eux ne portait la barbe pour obéir à une mode, et aucun ne songeait à la laisser pousser ou à la raser selon son caprice ou dans le but d'impressionner les autres.



FIDEL CASTRO
... culpabilité ?

quoi y aurait-il plus de microbes dans une barbe que dans toute une chevelure ?

On a aussi remercié de ses services un inspecteur du service de l'eau parce que sa barbe était censée indisposer les consommateurs. Peut-être un mystérieux instinct a-t-il averti les autorités municipales qu'un homme à barbe ne pouvait afficher que fort peu d'intérêt pour des robinets qui ont des fuites et de l'eau qui goûte mauvais ?

Les plus violentes critiques ont été émises à la suite de la diffusion, tant dans la presse qu'à la télévision, de photos de barbus étranges aux premiers rangs

Radars pour pêcheurs

Sur la canne du pêcheur au lancer, on fixe un petit appareil qui, dès qu'un poisson touche le fil, allume une petite lampe électrique.

C'est pour la pêche nocturne essentiellement que ce "radar" a été mis au point. Il permet au pêcheur, qui ne peut surveiller deux ou trois cannes à la fois, d'intervenir pour ferrer et ramener sa prise aussitôt que la petite lampe donne l'alerte.

VENTE!

COMMENCEZ
AUJOURD'HUI À
CORRIGER LA
SÉCHERESSE DE VOTRE
PEAU AVEC LE
TRAITEMENT
SKIN DEW
D'HELENA RUBINSTEIN

CRÈME NETTOYANTE
HERBESSENCE
GRATUITE AVEC L'ÉMULSION
HYDRATANTE SKIN DEW
VAUT 10.25
COÛTE 6.00

Faites profiter votre épiderme des bienfaits incomparables de Skin Dew, le traitement de beauté invisible qui hydrate l'épiderme 24 heures par jour. Appliquez-le sous votre maquillage pour qu'il humidifie en profondeur. Avec l'achat de Skin Dew, vous obtenez gratis, la merveilleuse crème nettoyante Herbessence qui humidifie et clarifie l'épiderme... laisse la peau propre, prête à absorber Skin Dew.

OFFRE DE PRÉSENTATION
VAUT 6.00
COÛTE 3.75



pour
quelque
temps
seulement

Dans tous les principaux magasins

Helena Rubinstein

NR-2369 P

Soyez l'ami des BÊTES

Pauvre papa ouistiti!

C'est dans l'absorbant travail de leur toilette que les ouistitis révèlent vraiment les moindres détails de leur robe. Le pelage est soyeux et doux, rayé de noir, de blanc, de jaune et de rouille, avec des favoris neigeux qui tranchent nettement sur le fond de poil sombre. Le ouistiti peut gémir comme un jeune chiot, miauler comme un chaton et caqueter comme une pie. Il fait même entendre, parfois, un son guttural et plus grave comparable au bruit du klaxon.

Drôles de ouistitis! dit-on. Mais l'existence de ces nains est-elle aussi drôle qu'on le croit?

J'ai vu ces temps derniers, dans un appartement de Paris, naître deux bébés ouistitis. Ils ont aujourd'hui plus d'un mois, marchent déjà tout seuls et se risquent avec des gestes maladroits et la frayeur la plus comique à quitter le dos de leur père, dans l'habitude qu'ils ont prise de ne guère compter qu'à l'heure des tétés sur la tendresse de maman.

Spectacle passionnant et surtout rarissime! Cuvier citait en 1819 le premier cas de reproduction de ouistitis apprivoisés. En 1844, Geoffroy St-Hilaire annonçait le second à l'Académie des Sciences et, depuis, s'il est vraisemblable qu'on en ait observé bien d'autres, la rubrique en est très restreinte, à notre connaissance tout au moins.

Le plus esclave des pères

On a peine à imaginer le volume que représentent deux petits singes nouveau-nés, dont le père (Bambi:



Chez les ouistitis, c'est le père qui a le soin d'élever les enfants et s'il ne s'occupe pas de sa progéniture, la mère va le chercher par la queue et le ramène à son devoir.

4 ans) et la mère (Kara: 3 ans) mesurent, au maximum, six pouces et pèsent le poids d'un moineau!

Au départ, les bébés ouistitis ont à peine un pouce et semblent nus. Huit jours plus tard, ils sont déjà velus et s'agrippent tant bien que mal au ventre et aux flancs de leur père puisque, chez ces parents étranges, c'est Monsieur qui a tous les soucis.

Quatre mois de gestation (140 jours exactement), Madame estime que c'est suffisant, que c'est déjà beaucoup pour un si petit ventre. Elle a souffert ensuite toute une nuit pour mettre bas sans une plainte, sans un cri. Il lui faut aujourd'hui, quatre ou cinq fois par jour, allaiter sa marmaille. Cela suffit! Au père de s'occuper un peu de sa progéniture!

Et le père, qui connaît la loi de son espèce, prend en charge le premier jour ses deux petits. C'est lui qui se réveille la nuit (car tous les ouistitis, en dehors de leur sieste, dorment de 13 à 14 heures) pour les conduire à leur nourrice qui les lui rend tout aussitôt.

S'attarde-t-il à discuter avec Pitou (un autre mâle adulte qui vit dans la cage avec eux), la mère les rejoint, tire son époux par la queue, l'oblige à reprendre son bien, à s'occuper, bon gré mal gré, de sa progéniture, qu'elle lui colle sur les bras.

Une coutume assez répandue

Qu'il s'agisse de tigres ou de chardonnerets, pareille division du travail est assez répandue dans le monde des bêtes mais, dans aucune espèce, dans aucune famille, elle ne prend un semblable aspect de brimade pour le mari... et l'on comprend fort bien l'opinion de Pitou le célibataire qui s'est contenté simplement d'assister en témoin tranquille à ce mariage... Qui sait? Pitou avait peut-être été, jadis, lui aussi, un époux et surtout: un père!... l'expérience suffisait.

Les ouistitis, malgré leur masque d'homme, leurs gestes d'hommes, n'ont pas l'esprit d'imitation qu'ont tous les singes et ne sont pas compréhensifs. Personne n'a pu les dresser. La moindre inquiétude, la moindre frayeur, tournent rapidement chez eux à la panique. Un décor différent, un visage inconnu, un geste ou une voix qui les surprend, et les voilà hurlant, criant, mordant sans qu'on puisse les rassurer ni les calmer. Ils sont, plus encore peut-être que les chats, victimes de leur sympathique.



Agémentez VOTRE VIE!

Laissez l'or de l'automne pénétrer dans votre demeure

Le feuillage multicolore de l'automne se faufile dans nos demeures et vient décorer nos tables. Joignez-y des fruits, une racine ou du bois d'épave, et vous avez un ensemble décoratif plaisant à l'oeil et économique.

Dans une base de bois verni, vous fixez des branches sèches que vous avez peintes ou blanchies: un peu de glaise tiendra lieu de colle. Au gré de votre inspiration, vous y accrochez des feuilles d'érable auxquelles une légère couche de cire conservera leurs teintes d'or ou de pourpre.

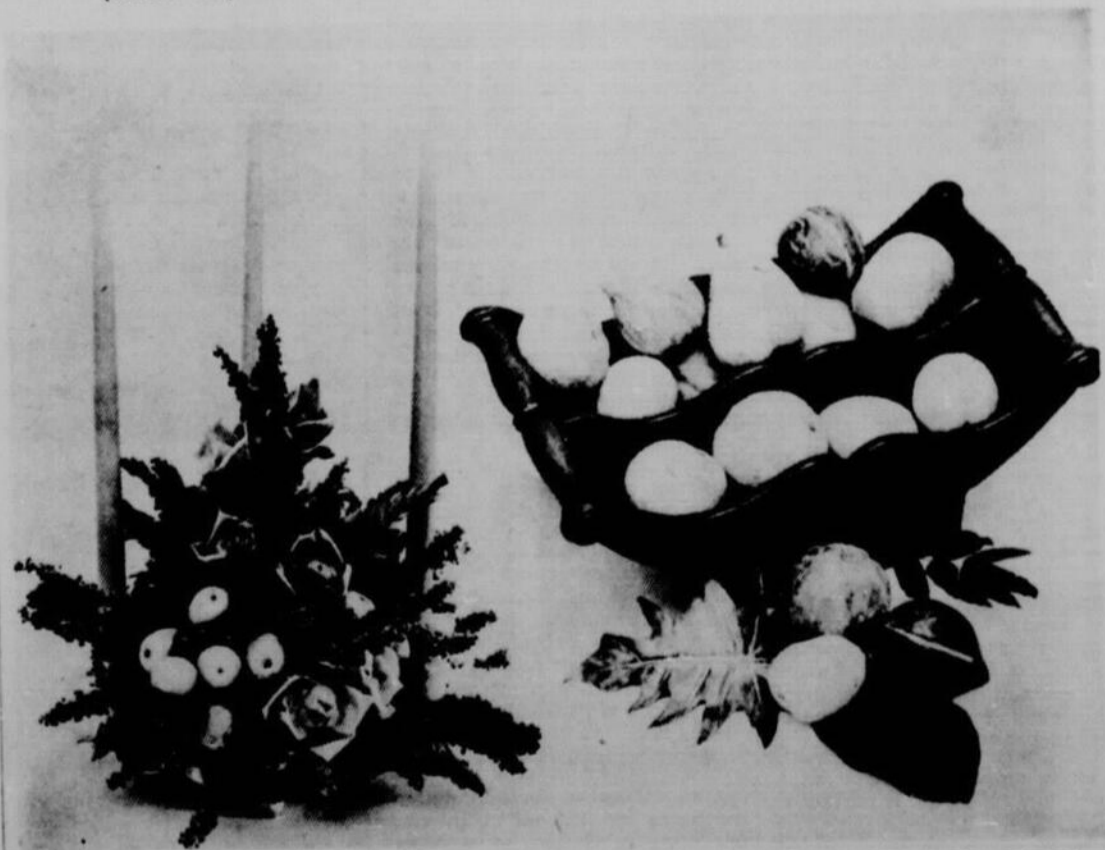
Les fruits artificiels, accrochés aux méandres d'un bois d'épave, font merveille comme centre de table.

Les herbes des champs: moutarde, blé sauvage, apporteront de l'éclat à votre table, une fois recouvertes d'une teinte jaune, or ou fauve. Elles ressortent particulièrement bien sur un fond de feuilles brunies et de roses sauvages de teinte café.

Les bols de bois, les vases antiques en cuivre ou les jarres de verre fumé conviennent admirablement à ces arrangements décoratifs.



Magnifique, ce centre de table! Il se compose de fleurs et d'herbes des champs disposées avec grâce et bon goût. La disposition en pyramide produit toujours un bel effet.



Trois chandelles de teinte orange brûlées, parmi un déploiement de fleurs et de fruits artificiels nichés confortablement dans des branches et des feuilles. Le tout repose sur une base de bois. C'est une symphonie d'or, de vert, de brun et d'orangé. Splendide!

Les conseils de beauté d'Andrée



Vous avez appris, la semaine dernière, à utiliser certains trucs pour la pose de votre fond de teint, de votre poudre, de votre cosmétique. Voici encore quelques petites règles de maquillage et de soins à suivre quotidiennement pour l'entretien de votre beauté et la réussite de votre maquillage.

Les lèvres, pour être nettes, doivent être d'abord dessinées au crayon. On en trouve qui sont du ton exact du rouge à lèvres employé. Un vieux truc, mais toujours valable pour que celui-ci tienne bien, est de l'étaler soigneusement dans les limites dessinées, puis d'appliquer une bonne couche de poudre. Sans essayer celle-ci, on passera une seconde fois le rouge à lèvres ou le pinceau. Le pinceau est préférable, mais c'est un peu plus long. En tout cas, n'oubliez pas le trait de crayon. Ce crayon est très sec et fait une sorte de petite barrière qui empêche le rouge de s'étendre où il n'est pas souhaitable.

Pratiques quotidiennes

Ayez une petite brosse dure, que vous utiliserez pour brosser bien à fond la racine des cheveux, afin qu'il n'y demeure aucune trace de fond de teint ou de poudre. Cela fait très négligé.

Si vos cheveux sont sains, brossez-les abondamment chaque soir. Votre mise en plis n'en souffrira pas. Quand vous vous coiffez le matin, mettez un peu de laque. Finement vaporisée, elle maintient la chevelure en place. Les laques sont conçues de telle façon qu'elles ne poissent pas les cheveux et que le brossage du soir les en débarrasse complètement.

Ne faites pas fi des laits hydratants que l'on trouve maintenant pour le corps. Une petite quantité dans la paume de chaque main peut vous permettre d'adoucir l'épiderme du corps tout entier, et cette pratique quotidienne vous assurera une peau douce et satinée.



Chère Andrée...

— Ci-joint deux photos en couleurs : l'une prise il y a six mois, l'autre il y a deux jours. J'ai, sur vos conseils, changé ma coiffure et mon maquillage, et je suis heureuse de vous montrer le résultat. Mais il semble me manquer encore quelque chose pour être plus jolie. Pourriez-vous de nouveau m'aider ?

LA CHATTE

— Je vous avoue que c'est un grand plaisir pour moi d'avoir à comparer vos deux photos. Incontestablement, vous êtes plus jolie en ayant adopté une nouvelle coiffure et un nouveau maquillage. Cependant, vous pouvez encore faire mieux en faisant décolorer légèrement vos cheveux et en les relevant davantage de chaque côté du visage. Imprimez à vos sourcils un mouvement plus audacieux, en accent circonflexe, et choisissez un rouge à lèvres plus orangé. En somme, vous avez fort bien compris ce qui sied à votre visage. Appliquez maintenant ces principes sans timidité.

— J'ai 14 ans et, croyant avoir la peau sèche, je suis étonnée de voir apparaître sur mon visage des boutons rosés. Je prends des pilules prescrites par un médecin pour faire fonctionner ma glande thyroïde. En serait-ce la cause ?

DECONCERTEE

— Je pense effectivement que vos boutons doivent être la conséquence de troubles glandulaires. Il est bien difficile d'équilibrer ces insuffisances, et vous devriez en parler au médecin qui a prescrit les pilules. Surveillez votre alimentation et votre santé attentivement. Vous êtes très jeune, et cet ennui n'est sûrement que passager.

— Je décolore avec succès des poils follets sous le nez. Mais après une semaine, des poils noirs apparaissent. Pourquoi ? Auriez-vous un truc à me donner pour la peau grasse ?

MIMI

— Vous appauvrissez les poils en les décolorant et l'apparition d'autres poils est une indication de la vigueur de votre système pileux. Continuez les décolorations. Pas de truc spécial pour la peau grasse, sinon une hygiène rigoureuse et un choix de produits adéquats. Un masque au blanc d'oeuf battu en neige une fois par semaine.

Gardé par trois chiens et six détectives

L'homme le plus riche du monde s'amuse en faisant des crêpes

LONDRES. — (N.A.N.A.)

— Jean-Paul Getty, l'homme le plus riche du monde, habite seul une "petite" maison de 72 pièces que vient de lui vendre le duc de Sutherland.

Le multimillionnaire américain, âgé de 70 ans, est gardé par trois énormes chiens de race alsacienne et une demi-douzaine de détectives. M. Getty a manifesté récemment l'intention de visiter son pays natal, les Etats-Unis, qu'il n'a pas vu depuis une dizaine d'années.

L'empereur du pétrole a peur des avions. En 1942, l'avion à bord duquel il effectuait un voyage s'écrasa dans une tornade. M. Getty a fait le voeu de ne plus jamais voler.

Un voyage aller et retour par chemin de fer et bateau jusqu'à sa résidence américaine de Malibu, en Californie, nécessiterait six semaines. On croit que M. Getty devra surmonter ses craintes et se remettre à prendre l'avion.

Comme il le dit lui-même : "A 70 ans, perdre six semaines de sa vie à voyager, c'est beaucoup."

M. Getty vit seul. Chacun de ses cinq mariages s'est terminé par un divorce. Il déclare qu'il ne se mariera plus. Il ne veut pas être comparé à Tommy Manville, qui a convolé douze fois en justes noces.

M. Getty apprécie toujours la beauté féminine. Il recherche la compagnie de femmes, qui le visitent parfois dans son vaste manoir, mais qui se font prier pour revenir, à cause des chiens méchants qui ne cessent pas de grogner et de montrer les dents à tous les visiteurs.

Caressant le museau d'un de ces terribles chiens, M. Getty



JEAN-PAUL GETTY... et un de ses fameux chiens !

déclare qu'il admirait deux choses, dans la vie : le génie des affaires des Américains et la beauté des femmes américaines.

Chez lui, dans le vestibule d'entrée, on peut lire sur une pancarte ces mots pas très rassurants : "Attention aux chiens méchants, qui traitent tout étranger comme un ennemi. La salle de premiers soins est au sous-sol."

M. Getty, qui contrôle un plus grand nombre de puits de pétrole que tout homme au monde, est un homme d'aspect distingué, très courtois et poli envers tout le monde. Ses cheveux tirent sur le roux. Il a les yeux bleus et mesure 5 pieds 11 pouces. Il fait beaucoup de culture physique et se dit en grande forme.

Cet archimillionnaire rêvait d'une carrière de diplomate et d'écrivain. D'ailleurs, il a déjà publié deux livres "L'Europe au XVIIIe siècle" et "Collector's Choice". Il parle sept langues. Son défunt père, George F.

Getty, valait une quinzaine de millions. Mais Jean-Paul n'était pas intéressé à prendre la direction de l'entreprise pétrolière de son paternel. Il étudiait les arts à Oxford lorsque son père, mourant, le persuada de rentrer aux Etats-Unis.

Jean-Paul, en bon fils, accepta. Son père lui accorda une allocation de \$100 par mois. Jean-Paul, se résignant à une nouvelle carrière, se rendit dans l'Oklahoma. Il y trouva de l'huile et en deux ans il devint lui-même millionnaire, sans avoir reçu de son père autre chose que les \$100 par mois.

Lorsque mourut M. Getty père, Jean-Paul hérita naturellement de l'entreprise familiale et la fit fructifier.

Aujourd'hui, il est tellement riche qu'on n'arrive plus à compter les zéros dans son livret de banque.

Aux dernières nouvelles, M. Getty est toujours seul, dans son immense maison. Dans un coin de sa suite personnelle, qui compte plusieurs pièces, on aperçoit un paravent blanc et or. Cet écran cache une cuisine moderne, munie de tous les dispositifs électroniques et d'ustensiles d'acier inoxydable.

Lorsqu'il n'est pas à lire ou à écrire dans sa bibliothèque, le Crésus américain se rend derrière le paravent et se distrait à faire la popote. Il excelle à la préparation d'oeufs sur le plat, de hachis au boeuf et de crêpes au sirop.

Si un invité, le soir, veut quitter sa chambre pour aller manger des crêpes avec son hôte, il lui faudra téléphoner à l'un des six détectives de la maison, qui viendra le chercher et le protégera des chiens aux crocs pointus.



la note de perfection...

LE SAUTERNE MANOR ST. DAVIDS
OU LE CLARET MANOR ST. DAVIDS

Vous pouvez servir des hamburgers souvent... mais avec un verre de sauterne ou de claret Manor St. Davids, ils deviennent tout un festin!

Le sauterne Manor St. Davids est un vin de table blanc et le claret, un vin de table rouge. Tous les deux sont faits de raisins spéciaux de la péninsule du Niagara.



LES BONS VINS CANADIENS DE Brights DEPUIS 1874

Ce qu'en pense OLEG CASSINI

Surtout n'allez pas imiter les Européennes

Tout le monde parle du temps qu'il fait, se plaint de la perturbation des saisons, mais personne évidemment n'y peut rien. Toutefois, j'aimerais souligner ici qu'il existe une industrie qui, sans avoir le pouvoir de changer le temps, réagit tout de même d'une façon saine devant ses caprices. C'est l'industrie de la mode, qui a l'énorme mérite, il faut l'admettre, de se laisser influencer par les conditions atmosphériques.

Mais il faut admettre également que l'industrie de la mode exagère parfois dans ce sens. Et cette année, c'est l'industrie de la mode européenne qui a exagéré.

Je ne prétends pas que les défilés de mode automne-hiver présentés récemment à Paris auraient dû inclure des maillots de bain et des vêtements de plage. Je n'ignore pas non plus le fait que mes confrères d'outre-mer ont commencé à mettre sur pied leurs collections d'hiver au début de l'été, alors qu'il eût été normal de voir le soleil briller sur Paris.

Mais Paris, en fait l'Europe entière, a connu un été abominable cette année. Et je ne peux m'empêcher de croire que c'est la cause principale de l'exagération actuelle portée sur l'allure sportive.

C'est vrai que depuis plusieurs mois il fait plutôt froid sur le vieux continent. Même les plages habituellement ensoleillées de la Riviera exigeaient cet été le port d'un manteau ou d'une jaquette. Il semble que, devant un été pareil, les couturiers européens n'ont pas hésité à conclure que l'automne et l'hiver seraient plus froids que d'ordinaire. Car leurs collections ne visent pas seulement à l'allure extra-sportive, elles accablent de chaleur. Témoin l'abondance de bas à texture épaisse, les bottes plus hautes les unes que les autres, les gros chandails à col cheminée, les manteaux doublés de fourrure, etc.

Je serais le dernier à vous suggérer de porter un manteau léger, si magnifique soit-il, un soir d'hiver. Mais je dois souligner que si les femmes américaines adoptent d'emblée toutes ou presque toutes les modes préconisées pour l'hiver, si elles commencent à empiler vêtement chaud sur vêtement chaud, elles auront tout simplement l'air d'un paquet de tissus informe, lourd, inélegant.

Je conviens que les froids rigoureux et mordants de l'hiver exigent des vêtements appropriés. Mais qu'arrive-t-il quand vous entrez dans une maison ou un édifice chauffé? A moins que la maison soit la vôtre ou celle d'une amie intime où vous avez la possibilité de vous débarrasser de quelques épaisseurs de vêtements, je me demande comment vous pourriez supporter la chaleur ambiante sans donner l'impression que vous êtes installée dans un bain turc.

Imaginons qu'une jeune fille très à la mode se présente à son bureau un lundi matin, portant bas épais et bottes fourrées. Le concierge devra couper le chauffage central, ou alors la jeune fille se sentira rôtir vivante.

En Europe, le cas ne serait pas le même, je l'admets. Car les Européens ne connaissent pas encore les bienfaits du chauffage central.

Sachez concilier votre instinct mode à votre instinct pratique. Portez des vêtements chauds, confortables, élégants. Mais il n'est pas nécessaire de vous couvrir de la tête aux pieds de tous les vêtements chauds que Paris, les périodiques de modes et moi-même recommandons pour l'hiver.

Miroir de la mode

La toute nouvelle façon de porter un sac est de le suspendre à l'épaule au moyen d'une longue chaîne à maillons. Certaines dames préfèrent la courroie de cuir; cela n'a pas d'importance pourvu que le sac soit accroché à l'épaule et se balance librement.

La plupart des sacs d'après cinq heures seront à peine plus grands qu'une grande enveloppe à lettre. Recherchez les modèles en peau de soie, suède, velours ou imitation de reptile.

Quant à moi, je préfère les femmes qui adoptent les petits sacs pour le soir. Rien ne m'énerve autant que d'escorter une dame ayant l'aspect d'un commis voyageur.



Conseils opportuns

Qu'est-il advenu de la poudre de sachet? Elle s'est transformée en comprimés de la grandeur d'un cinq sous ou a été remplacée par une flanelle imbibée de parfum. Que vous utilisiez l'ancienne ou la nouvelle méthode, n'abandonnez pas l'habitude de communiquer une odeur agréable à votre fine lingerie, mouchoirs, écharpes, etc.

Et pendant que vous y êtes, pourquoi ne donneriez-vous pas le même traitement aromatisant à votre papeterie personnelle?

VOICI vos patrons

- Pour obtenir ces patrons imprimés:
- En adressant votre commande, indiquez lisiblement et au complet votre adresse personnelle.
 - Indiquez bien le numéro du patron et la taille que vous désirez.
 - Pour chaque patron, veuillez inclure un bon de

posté ou la somme requise sous forme de pièces de monnaie. Les timbres ne sont pas acceptés. La marche à suivre et les indications sont imprimées en français sur chacune des pièces des "Patrons du Petit Journal". **Remarquez le prix qui varie pour les différents modèles.**

Pour éviter tout retard, adressez votre enveloppe de la manière suivante:

LE PETIT JOURNAL
Service des Patrons

Suite 800
5460, avenue ROYALMOUNT
MONTREAL



9079 — Gentille robe d'après-midi taillée sur le biais, col noué en écharpe et jupe adoptant la ligne A. Le patron s'obtient dans les tailles 10-18. La taille 16 requiert 2 $\frac{3}{4}$ verges de tissu de 45 pouces. **Prix: 40 cents.**

9208 — Un petit chemisier coquet et pratique avec col tailleur et poche sur la hanche. Le patron s'obtient dans les tailles 10-18. La taille 16 requiert 3 $\frac{3}{4}$ verges de tissu de 39 pouces. **Prix: 50 cents.**

9076 — Pour la collégienne ou la femme de carrière, un élégant jumper aux lignes sveltes accompagné d'une jolie blouse. Le patron s'obtient dans les tailles 12 $\frac{1}{2}$ -22 $\frac{1}{2}$; la taille 16 $\frac{1}{2}$ (jumper) requiert 2 $\frac{3}{4}$ verges de tissu de 45 pouces; la blouse, 1 $\frac{3}{4}$ verge de tissu de 39 pouces. **Prix: 50 cents.**

9400
12 $\frac{1}{2}$ -24 $\frac{1}{2}$

9404
6-14

9400 — Pour une ménagère coquette et affairée, une robe à encolure carrée, à jupe ample et à manches courtes. Le patron s'obtient dans les tailles 12 $\frac{1}{2}$ -24 $\frac{1}{2}$; la taille 16 $\frac{1}{2}$ requiert 3 $\frac{3}{4}$ verges de tissu de 39 pouces. **Prix: 50 cents.**

9404 — Votre fillette aimera cette jolie robe aux lignes princesse, ornée de boutons. Le patron s'obtient dans les tailles 6, 8, 10, 12, 14. La taille 10 requiert 2 $\frac{3}{4}$ verges de tissu de 35 pouces. **Prix: 40 cents.**

9499 — Pour plaire à votre fillette au matin de Noël, confectionnez-lui cette garde-robe pour sa poupée adolescente. Les instructions sont pour une poupée de 11 pouces et demi. **Prix: 50 cents.**



Pour celles QUI PRÉFÈRENT la haute couture



177

Pour faire venir ces patrons, inscrivez lisiblement vos nom et adresse, le numéro du patron et la taille désirée, et envoyez un dollar en argent ou sous forme de bon de poste (pas de timbres) à l'adresse suivante:

LE PETIT JOURNAL
Les Patrons Lady Fair,
Suite 1020,
5460, avenue Royalmount,
Montréal.

119 — Une robe ravissante que vous porterez en toute saison et dans tous les pays. Remarquez la jupe à plis gracieux sur les côtés, le col flatteur et les jolis boutons. Le patron s'obtient dans les tailles 12-20; la taille 12 requiert 4 $\frac{3}{4}$ verges de tissu de 45 pouces. Prix : \$1.

177 — Pour votre garde-robe d'automne, une élégante robe-jumper. Le corsage s'allonge sur les hanches, le large col rejoint l'épaule sans manches. Le patron s'obtient dans les tailles 12-20; la taille 12 requiert 2 $\frac{3}{4}$ verges de tissu de 45 pouces. Prix : \$1.

226 — Pour les brillantes réceptions de la nouvelle saison, une exquise robe. L'encolure très dégagée est soulignée par une boucle; une surjupe en forme de cloche lui donne beaucoup de chic. Le patron s'obtient dans les tailles 12-20; la taille 12 requiert 3 $\frac{3}{4}$ verges de tissu de 45 pouces. Prix : \$1.

Notre nouveau catalogue automne-hiver est maintenant en vente. Il contient plus de 40 patrons. Obtenez votre exemplaire en nous expédiant la somme de 50 cents.



119

226

Travaux à l'aiguille

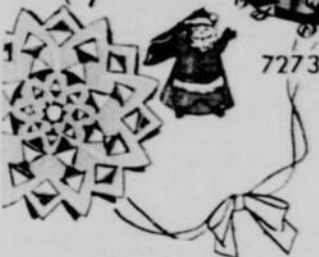
Pour obtenir ces patrons, inscrivez lisiblement vos nom et adresse, le numéro du patron désiré. Envoyez un bon de poste ou le prix du patron en argent à: TRAVAUX A L'AIGUILLE, Suite 900, 5460, av. Royalmount, Montréal.

Notre nouveau catalogue de travaux à l'aiguille 1964 vous offre 200 modèles de tricot au crochet, à l'aiguille, de patrons de tissage, couture, broderie, piqure, nid d'abeilles, etc. Vous y trouverez des suggestions pour confectionner chapeaux, jaquettes, robes de poupée, cadeaux, articles de décoration. Le catalogue contient un patron imprimé gratuit. Prix : 25 cents.

7214



7182



7273



7182 — Fillettes et adolescentes raffoleront de cette adorable poupée à robe romantique. Sa volumineuse crinoline sert de sac de buanderie. Les instructions pour les décalques et les motifs sont faciles à suivre. Prix : 35 cents.

7214 — De jolis gants crochétés faciles à confectionner et qui feront un charmant cadeau. Les instructions au crochet pour les grandeurs petite, moyenne ou grande. Prix : 35 cents.

7273 — La famille entière s'amusera à exécuter ces décorations de Noël. Elles serviront à égayer le sapin, les portes, les fenêtres ou la cheminée. Patrons et instructions pour 5 ornements différents. Prix : 35 cents.



...meilleur en
cocktails aussi!

CINZANO

essayez le **CINZA-CINZA!** Moitié Cinzano français (sec), moitié Cinzano italien (doux), de la glace et un zeste de citron.



C'EST LA VIE...

par FRED NEHER

